

M

Le magazine du Monde

SPÉCIAL CANNES
CHARLOTTE,
LE COMPLEXE
GAINSBOURG

+ Retour à Twin Peaks
+ Louis Garrel en famille



Sabrina Chanel





CHANEL







PATEK PHILIPPE
GENEVE

Fondez votre propre tradition.

Jamais vous ne posséderez
complètement une Patek Philippe.

Vous en serez juste le gardien,
pour les générations futures.



Quantième Annuel Réf. 5205G

Les Salons Patek Philippe
10, Place Vendôme, Paris Tél. 01 42 44 17 77
patek.com

DOLCE & GABBANA
#DGCAPRI

CARTE BLANCHE À

Erwin Blumenfeld.

PRÉCURSEUR ÉCLAIRÉ, L'ARTISTE AMÉRICAIN A RÉALISÉ DANS LES ANNÉES 1940 ET 1950 DES ŒUVRES QUI ONT BOULEVERSÉ LES CODES DE LA PHOTOGRAPHIE DE MODE ET FAIT LA "UNE" DES PLUS GRANDS MAGAZINES. UNE SÉLECTION ORIGINALE, DONT DE NOMBREUX INÉDITS, EST EXPOSÉE JUSQU'EN JUIN À LA CITÉ DE LA MODE ET DU DESIGN À PARIS.





POSSESSION

E-boutique piaget.fr
01 58 18 14 15

PIAGET

Au pro-gramme.

LE DÉCALAGE SE RESSENT À CHAQUE ÉLECTION PRÉSIDENTIELLE. Alors que la France se choisit un nouveau chef d'État, le Festival de Cannes se peaufine. D'un côté, l'avenir d'un pays qui s'échauffe. De l'autre, des films qui se programment, des conférences de presse et des opérations de promo qui s'anticipent. A priori, le cinéma français n'a rien à voir avec la future majorité à l'Assemblée nationale ni avec les batailles autour du code du travail. Et pourtant, un film n'est jamais un objet hors-sol. Chaque réalisateur déploie une vision du monde, appose sa pierre à un édifice culturel commun et crée des ambiances et des rôles qui s'impriment dans l'imaginaire des spectateurs.

Depuis trois décennies, Charlotte Gainsbourg, à qui nous consacrons la couverture de *M Le magazine du Monde* spécial Cannes, est au cœur de notre inconscient collectif. L'actrice, qui joue dans *Les Fantômes d'Ismaël* d'Arnaud Desplechin (en ouverture de la 70^e édition du Festival), est viscéralement française. Par la diversité de son parcours, elle, la fille d'une Anglaise et d'un juif d'origine russe. Mais aussi par son personnage d'éternelle jeune fille maussade. À notre journaliste Samuel Blumenfeld elle raconte une existence façonnée par les caméras. Celles des clips et des films dans lesquels son père la faisait tourner, de ses premiers longs-métrages, dont *L'Effrontée*, ou bien encore celles d'Arnaud Desplechin ou de Lars von Trier avec qui elle a tout fait pour tourmenter cette image que la France lui avait donnée.

Samuel Blumenfeld s'est également penché sur un monument du patrimoine français, *Le Salaire de la peur* d'Henri-Georges Clouzot, datant de 1953, restauré et présenté à Cannes. Il raconte le fossé entre la réalité chaotique du tournage, marqué par les délires du cinéaste, et l'image du film, devenu un classique absolu rediffusion après rediffusion. Il est question d'un décalage similaire entre le réel et le rêve avec la série *Twin Peaks* de David Lynch. Alors que des épisodes de la saison 3 vont être diffusés au Festival, le journaliste Maxime Robin est allé sillonner pour *M* l'État de Washington, où le réalisateur a tourné. Une Amérique méconnue, qui semble assoupie dans son train-train, mais que le regard d'un cinéaste a transformée en épicerie de la culture pop. Au Festival de Cannes, imaginaire et réel se retrouvent entraînés dans un même mouvement. Dans l'œil du cyclone du cinéma mondial, s'entrechoquent les films et le business, les cinéphiles extatiques et les parasites, le vrai glamour et les plans marketing, les postures blasées des cadors et les rêves des débutants. Mais la bulle cannoise n'a pas le monopole de cette belle complexité. Car, dans la vraie vie, en France, le film ne fait que commencer. © CLÉMENT GHYS

ARMANI.COM



EMPORIO  ARMANI

Le Sommaire

13 mai 2017



La semaine

23

Au Fouquet's ou au Louvre, l'art périlleux de fêter son élection.

26

Le village iranien où la place des femmes est au pouvoir.

28

Qui est vraiment ?
Gabriel Yared.

30

En 1976, quand l'extrême droite faisait son anti-Cannes.

32

La maison de l'icône afro-américaine Rosa Parks déménage à Berlin.

34

Face-à-face
Plumes d'or.

36

Une série de Netflix sur le viol suscite la polémique.

38

Un an après sa destitution, l'ex-présidente brésilienne n'a ni remords ni regrets.

40

L'histoire se répète
Larsens politiques à l'Eurovision.

42

Aux Canaries, couvrez ces toiles que l'on ne saurait voir...

46

Un musée suédois célèbre les fiascos commerciaux.

48

Tirage à part
Les marches du Palais.



Les chroniques

44

Le grand défilé
Monica Bellucci.

46

Il fallait oser
Orateurs,
ô désespoir.

50

J'y étais
Cérémonie
de réouverture.



Le magazine

51

"J'aime l'idée de ne pas être satisfaite".
À l'affiche des *Fantômes d'Ismaël*, d'Arnaud Desplechin, présenté en ouverture du 70^e Festival de Cannes, Charlotte Gainsbourg revient sur sa carrière.

60

Twin Peaks grandeur nature.
La saison 3 de la série culte de David Lynch arrive sur Canal+ le 22 mai, vingt-six ans après la saison 2... *M* s'est rendu sur les lieux de tournage, près de Seattle.

68

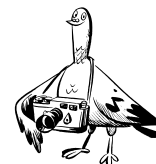
Les amitiés passionnelles de Louis Garrel.
L'acteur qui incarne Jean-Luc Godard dans *Le Redoutable*, film de Michel Hazanavicius en compétition à Cannes, présente son clan cinématographique.

78

Un tournage en enfer.
Le Salaire de la peur, d'Henri-Georges Clouzot, Palme d'or 1953, faillit ne jamais voir le jour, tant sa réalisation fut apocalyptique... Aujourd'hui culte, le film renaît sur les écrans en version restaurée à la section Cannes Classic.

86

Destin animé.
Ancien de Disney et cofondateur de DreamWorks, le producteur Jeffrey Katzenberg a révolutionné l'animation. Et recevra un Prix d'honneur à Cannes.



Le portfolio

90

Toiles à gratter.
Toutes les années, c'est le même ballet, des dizaines de cinéphiles en quête de places se bousculent à l'entrée du Palais des festivals.



La photo de couverture a été réalisée par Collier Schorr pour *M Le magazine du Monde*



Le style

- 101
Cinémas d'auteurs.
- 103
Des posts et des postures
#Hollywoodhair.
- 104
Librement inspiré
Coupe aux carrés.
- 105
Fétiche
Coup de projecteur.
- 106
Variations
Têtes de mules.
- 107
La palette
Libre champ.
- 108
D'où ça sort ?
Les lieux éphémères
cannois.
- 109
Ligne de mire
Palma d'or.
- 110
Objet trouvé
Le porte-monnaie.
- 112
Une ville, deux possibilités
Antibes.
- 114
Garden-party
Eden roc.
- 115
Une affaire de goût
Flan séquence.
- 116
Dessous de table
Clap de faim.
- 117
Deuxième rideau
Régime Federal.



La culture

- 118
Expo
Alejandro Jodorowsky
à la galerie Alaïa.
Et aussi: cinéma, danse, art.
- 126
Le DVD
de Samuel Blumenfeld
"L'Ascension",
de Larissa Chepitko.
- 128
Les jeux
130
Le totem
Le stylo bille
de Pierre Lescure.



108

L'OURS



80, bd Auguste-Blanqui, 75707 Paris Cedex 13 — Tél.: 01-57-28-20-00/25-61
Courriel de la rédaction: Mmagazine@lemonde.fr —
Courriel des lecteurs: courrier-Mmagazine@lemonde.fr —
Courriel des abonnements: abojournalpapier@lemonde.fr

PRÉSIDENT DU DIRECTOIRE, DIRECTEUR DE LA PUBLICATION — *Louis Dreyfus*
DIRECTEUR DU MONDE, DIRECTEUR DÉLÉGUÉ DE LA PUBLICATION,
MEMBRE DU DIRECTOIRE — *Jérôme Fenoglio*
DIRECTEUR DE LA RÉDACTION — *Luc Bronner*
DIRECTRICE DÉLÉGUÉE À L'ORGANISATION DES RÉDACTIONS — *Françoise Tovo*
DIRECTEUR DE L'INNOVATION ÉDITORIALE — *Nabil Wakim*
DIRECTEURS ADJOINTS DE LA RÉDACTION — *Benoît Hopquin, Virginie Malingre, Cécile Prieur*
SECRÉTAIRE GÉNÉRALE DU GROUPE — *Catherine Joly*
SECRÉTAIRE GÉNÉRALE DE LA RÉDACTION — *Christine Laget*

M Le magazine du Monde

DIRECTRICE ADJOINTE DE LA RÉDACTION
Marie-Pierre Lannelongue
RÉDACTRICE EN CHEF DU MAGAZINE
Camille Seeuws
DIRECTION DE LA CRÉATION
Jean-Baptiste Talbourdet-Napoleone
RÉDACTION EN CHEF ADJOINTE
Agnès Gautheron, Pierre Jaxel-Truer
DIRECTRICE DE LA MODE
Suzanne Koller, assistée de *Ray Tetauria*
ASSISTANTE
Christine Doreau
RÉDACTION
Carine Bizet, Samuel Blumenfeld,
Philippe Ridet, Laurent Têlo, Vanessa Schneider.
Avec *Zineb Dryef*
STYLE-MODE
Chloé Aeberhardt (chef adjointe Style),
Vicky Chahine (chef adjointe Mode),
Fiona Khalifa (coordinatrice Mode).
Avec *Aline de Beauclair*
CULTURE
Clément Ghys (chef adjoint),
Émilie Grangeray
CHRONIQUEURS
Marc Beaugé, Guillemette Faure,
Jean-Michel Normand, François Simon
GRAPHISME
Audrey Racelli (chef de studio),
Marielle Vandamme (adjointe).
PHOTO
Lucy Conticello (directrice),
Laurence Lagrange (adjointe),
Hélène Bénard-Chizari, Federica Rossi.
Avec *Virginia Power*
ASSISTANTE
Françoise Dutech
ÉDITION
Anne Hazard (chef d'édition), avec
Stéphanie Grin, Frédéric Migeon (adjoints)
et *Paula Ravaux* (adjointe numérique).
Et *Béatrice Boisserie, Agnès Rastouil.*
Avec *Geneviève Caux, Nadir Chougat*
et *Anouk Delpont.*
Thouria Adouani, Valérie Lépine-Henarejos,
Maud Obels (édition numérique).
Avec *Alexandra Bogaert*
CORRECTION
Nimon Rosell et *Adélaïde Ducreux-Picon.*
Avec *Vanessa François*
RÉDACTION NUMÉRIQUE
Marlene Duretz, François Bostnacaron,
Thomas Doustaly, Pascale Krémer,
Véronique Lovelle, Jean-Michel Normand,
Catherine Rollot
ASSISTANTE
Marie-France Willaume
PHOTOGRAVURE
Fadi Fayed, Philippe Laure.
DOCUMENTATION
Sébastien Carganico (chef de service),
Muriel Godeau et *Vincent Nouvet*
INFOGRAPHIE
Le Monde

DIRECTEUR DE LA DIFFUSION
ET DE LA PRODUCTION
Hervé Bonnaud
FABRICATION
Éric Carle (directeur industriel)
Jean-Marc Moreau (chef de fabrication)
Alex Monnet
DIRECTEUR DÉVELOPPEMENT PRODUITS
LE MONDE INTERACTIF
Édouard Andrieu
DIRECTEUR INFORMATIQUE GROUPE
José Bolufer
RESPONSABLE INFORMATIQUE ÉDITORIALE
Emmanuel Griveau
INFORMATIQUE ÉDITORIALE
Samy Chérifi, Christian Clerx, Emmanuel
DeMatos, Igor Flamain, Pascal Riguel

— DIFFUSION ET PROMOTION —
RESPONSABLE DES VENTES FRANCE
INTERNATIONAL
Christophe Chantrel
RESPONSABLE COMMERCIAL INTERNATIONAL
Saveria Colosimo Morin
DIRECTRICE DES ABONNEMENTS
Pascale Latour
ABONNEMENTS
abojournalpapier@lemonde.fr
De France, 32-89 (0,30 €/min + prix appel) ;
de l'étranger (33) 1-76-26-32-89
PROMOTION ET COMMUNICATION
Brigitte Billiard, Marianne Bredard,
Marlène Godet et Élisabeth Tretyack
DIRECTEUR DES PRODUITS DÉRIVÉS
Hervé Lavergne
RESPONSABLE DE LA LOGISTIQUE
Philippe Basmaison
Modification de service, réassorts
pour marchands de journaux: 0 805 05 01 47

— M PUBLICITÉ —
PRÉSIDENTE
Laurence Bonicalzi Bridier
DIRECTRICES DÉLÉGUÉES
Michaëlle Goffaux, Tél. 01-57-28-38-98
(michaëlle.goffaux@mpublicite.fr)
et *Valérie Lafont*, Tél. 01-57-28-39-21
(valerie.lafont@mpublicite.fr)
DIRECTEUR DÉLÉGUÉ - ACTIVITÉS DIGITALES -
OPÉRATIONS SPÉCIALES
Vincent Salini

M Le magazine du Monde est édité par la Société éditrice
du Monde (SA). Imprimé en France: Maury imprimeur SA,
45330 Malesherbes.

**Origine du papier: Italie. Taux de fibres
recyclées: 0%.** Ce magazine est imprimé chez
Maury certifié PEFC. Eutrophisation: P/Tot = 0.018kg/
tonne de papier.

Dépôt légal à parution. ISSN 0395-2037 Commission
paritaire 0712C81975. Agrément CPPAP: 2000 C 81975.
Distribution Presstalis. Routage France routage. Dans ce
numéro, un encart « Relance abonnement » destiné à la
vente au numéro France métropolitaine.

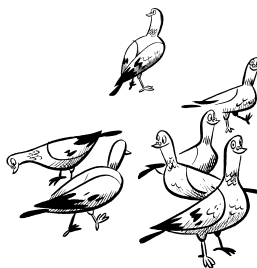


0395 2037 18 30 1283 | Certificat PEFC / Ce produit est issu de forêts
gérées durablement et de sources contrôlées. / pdf.france.org



LONGCHAMP
PARIS





Ils ont participé à ce numéro.

Journaliste — Photographe — Illustrateur
Styliste — Chroniqueur — Grand reporter



SAMUEL BLUMENFELD, journaliste à *M*, a rencontré Charlotte Gainsbourg à New York, où l'actrice et chanteuse vit depuis quelques années. Elle venait de découvrir son nouveau film, *Les Fantômes d'Ismaël*, d'Arnaud Desplechin, qui ouvrira, le 17 mai, le Festival de Cannes. « *Elle parle de sa filmographie avec enthousiasme et mesure, et une impressionnante distance.* » Il revient également sur le tournage apocalyptique du *Salaire de la peur*, projeté à Cannes dans sa version restaurée. (P. 51 ET P. 78)



COLLIER SCHORR, photographe, vit et travaille à New York, où son objectif a saisi l'actrice Charlotte Gainsbourg. Ses images sont régulièrement publiées dans *W* et *Interview*. Elle enseigne à l'université Yale depuis 2003. (P. 51)



MAXIME ROBIN, journaliste indépendant, vit aux États-Unis. Après une première rencontre pour *M* avec Kyle MacLachlan, l'acteur principal de la série *Twin Peaks*, il s'est rendu à Snoqualmie, État de Washington, où David Lynch est retourné filmer sa troisième saison. « *Il existe des vases communicants entre fiction et réalité. Les habitants accueillent le visiteur ensorcelé, sans comprendre ni juger. L'antidote à la magie Lynch, c'est peut-être d'habiter Twin Peaks à l'année.* » (P. 60)



GREGORY HALPERN, photographe, a hanté les lieux de *Twin Peaks*, série que vient de terminer le cinéaste David Lynch. Diplômé en 2004 du California College of the Arts de San Francisco, il a été lauréat d'une bourse d'études du Guggenheim, en 2015. Son travail a été exposé dans de nombreuses galeries, à Amsterdam, New York, Lyon ou Houston. (P. 60)



CLÉMENTINE GOLDSZAL, journaliste, a recomposé pour ce Spécial Cannes la famille de cœur et d'art de Louis Garrel. Des collaborateurs devenus amis, des amis dont les talents l'inspirent et le nourrissent. L'acteur de deux des films les plus attendus du Festival de Cannes (*Les Fantômes d'Ismaël*, d'Arnaud Desplechin, et *Le Redoutable*, de Michel Hazanavicius) livre ainsi un autoportrait en creux. (P. 68)



ILYES GRIYEB, photographe franco-marocain, collabore régulièrement aux pages Style et Culture de *M*. Il a tiré le portrait des membres de la famille cinématographique de Louis Garrel. Cet autodidacte travaille essentiellement sur des projets au long cours, et s'intéresse à la jeunesse de son pays d'origine. (P. 68)



* L'excellence NetJets

En achetant une simple part d'un avion NetJets, vous avez accès à plus de 700 appareils dans le monde. Seul NetJets associe pour vous les dimensions, la sécurité et le service d'une grande compagnie commerciale à la souplesse et la réactivité de l'aviation d'affaires.

netjetseurope.com +33 1 56 43 48 99

Tous les avions proposés par NetJets® Europe sont exploités par NetJets Transportes Aériens S.A., transporteur aérien européen.

FIND
MORE
FREE
MAGAZINES

FREEMAGS.CC



Ils ont participé à ce numéro.

Journaliste — Photographe — Illustrateur
Styliste — Chroniqueur — Grand reporter



GEOFFROY MATHIEU, photographe installé à Marseille, est retourné sur les lieux de tournage du *Salaire de la peur*, film réalisé par d'Henri-Georges Clouzot en 1951 et 1952. Diplômé de l'École nationale supérieure de la photographie d'Arles, il est attiré par les paysages en mutation et les relations entre ville et nature. (P. 78)



VANESSA SCHNEIDER, grand reporter au *Monde* et auteure, dresse le portrait de Jeffrey Katzenberg, fondateur de DreamWorks en 1994, alors qu'il s'apprête à recevoir un Prix d'honneur du Festival, le 19 mai. « *C'est l'un des hommes les plus riches et les plus puissants d'Hollywood. À 66 ans, il se lance dans une nouvelle aventure, celle du digital. Il résume à lui seul l'histoire récente du cinéma d'animation.* » (P. 86)



NATHANAEL TURNER, photographe, signe les clichés du producteur d'Hollywood Jeffrey Katzenberg. Il explore dans son travail la nature et la mythologie de Los Angeles, où il s'est installé. Il a publié *At Water, Los Angeles* (2013) et *Earth Is Ripe* (2015). (P. 86)



LISA VIGNOLI, journaliste, a gravité à la rencontre des chercheurs d'invitations, tout près des marches, cette zone à laquelle beaucoup rêvent d'accéder. « *Une bande d'habités patients, très organisés, et parfois plus heureux d'être là que certains festivaliers !* » Elle vient de publier *Parlez-moi encore de lui* (Stock), un roman-hommage au journaliste Jean-Michel Gravier, pionnier de l'interview au pied du tapis rouge cannois. (P. 90)



FRANKIE & NIKKI, duo de photographes parisiens, ont arpenté la Croisette durant le Festival 2016 à la rencontre des « gratteurs » d'invitations et autres chasseurs d'autographes. Ils partagent leur travail entre projets personnels et commandes de presse. Et collaborent régulièrement avec *Les Inrocks*. (P. 90)

BOSS 0882/S



HUGOBOSS.COM

BOSS
HUGO BOSS
eyewear

Renault ESPACE


Le temps vous appartient.



Renault, partenaire officiel du Festival de Cannes

Comme Kevin Spacey, profitez de votre temps à bord
de Renault Espace et découvrez-le sur espace.renault.fr

Consommations mixtes min/max (l/100km) : 4,4/6,2. Émissions CO₂ min/max (g/km) : 116/140.
Consommations et émissions homologuées selon réglementation applicable.

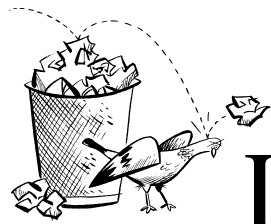
Renault recommande 



RENAULT
La vie, avec passion



FESTIVAL DE CANNES
Partenaire Officiel



Le M de la semaine.

« Sur la plage à Cannes,
un matin de mai 2016. »

JULIEN SELLERON



**Pour envoyer vos photographies de M : lemdelasemaine@lemonde.fr (sans oublier de télécharger l'autorisation de publication sur www.lemonde.fr/m-le-mag, la galerie).
Pour nous écrire : mediateur@lemonde.fr ou M Le magazine du Monde,
courrier des lecteurs, 80, bd Auguste-Blanqui, 75707 Paris Cedex 13.**

La Semaine



Après l'annonce des résultats le 7 mai, Emmanuel Macron a investi la place du Carrousel du Louvre. Un choix symbolique fort.

1 — Du Fouquet's au Louvre, l'art périlleux de fêter son élection.

DEPUIS L'ÉPISODE DU FOUQUET'S QUE LE PRÉSIDENT SARKOZY TRAÎNA COMME UN BOULET BLING-BLING tout au long de son quinquennat, l'équipe de campagne d'Emmanuel Macron était en quête de la performance zéro défaut,

le 7 mai. *«J'ai trouvé que c'était une soirée digne. Il n'y avait pas de people, pas de chanteurs, et pas de politiques autour d'Emmanuel Macron sur l'estrade. C'est un mélange de Mitterrand au Panthéon et d'Obama à son arrivée à la Maison Blanche. Quelque chose de solennel et de sobre. C'est politiquement astucieux. Le choix du Louvre : c'est le choix de mêler tradition et modernité. L'hommage*

à Mitterrand et au génie français. Avec cette pyramide qui pointe vers le ciel. Un regret : Macron n'est pas descendu de son estrade pour saluer la foule, comme avait pu le faire Chirac. C'est resté très distant. C'est vraiment la monarchie républicaine.» Ce compte rendu de lendemain de soirée est signé Jean-Louis Debré, ancien ministre, et connaisseur de ces émotions uniques puisqu'il fut présent aux côtés •••

Le 19 mai 1974, la jeunesse giscardienne (à droite) fait la fête dans la capitale, tandis que leur candidat célèbre sa victoire en toute discrétion. En 1981, le président François Mitterrand (ci-contre) imprime sa marque le jour de son investiture, le 21 mai, en déposant une rose sur le tombeau de Jean Jaurès, au Panthéon.



••• de Jacques Chirac lors de ses deux élections. «*En 1995, il n'était pas question d'organiser une grande fête, poursuit-il. Ce n'était pas encore dans l'air du temps.*» Car si les mises en scène postélectorales ne sont pas une institution de la V^e République, elles font désormais partie intégrante du message que l'on veut adresser à la nation.

En cela, on peut considérer que le tout nouveau président de la République connaît ses classiques, en littérature comme en histoire : ses victoires, aux deux tours de l'élection présidentielle, il les a célébrées en condensant les cérémonies triomphales de ses contemporains. L'auto-anoblissement de François Mitterrand au Panthéon en 1981 – qui eut lieu le jour de son investiture –, revisité avec la solennité de la marche napoléonienne au pied des Pyramides. Le tape-à-l'œil déplacé de Nicolas Sarkozy au Fouquet's en 2007, écho à l'allégresse anticipée de la Rotonde. La grande parade motorisée dans les rues de la capitale comme Jacques Chirac en 1995.

CE DERNIER S'ÉCLIPSAIT PROMPTEMENT À CHAQUE ÉLECTION, se souvient sa fille Claude Chirac, «*pour aller se coucher*». En 1995, il s'accorde simplement un bain de foule avec ses sympathisants devant le QG de campagne de l'avenue d'Iéna. Et sèche la fête place de la Concorde. En 2002, rappelle Debré, des consignes de retenue avaient été données. «*Vu les circonstances... Il ne fallait pas pavoiser. Il a pris la parole à la République, de façon assez sommaire car il pleuvait à torrent et il est retourné à l'Élysée.*» N'était pas encore venu le temps des rassemblements populaires encadrés au millimètre avec chanteurs, danseurs, DJ et intervention soigneusement préparée par le nouvel élu. Le temps où le gagnant du second tour rejoint ses supporteurs. Nicolas Sarkozy et François Hollande s'y

conforment, l'un à la Concorde en 2007, l'autre à la Bastille en 2012, restée comme la place de la première victoire de François Mitterrand.

Ce 10 mai 1981, tandis que le candidat socialiste est à Château-Chinon – il fait la sieste, regarde le foot, entretient ses proches de la pluviométrie du Morvan –, Paul Quilès, alors son directeur de campagne, monte clandestinement «*l'opération Bastille*». Mitterrand n'est pas au courant, et «*il s'en fiche*». Il a juste lancé à son collaborateur : «*Puisque vous répétez partout que je vais gagner, organisez une fête si vous voulez, mais je ne veux pas en entendre parler.*» Quilès voit grand. «*Et si on reprenait la Bastille?*», songe-t-il entre les deux tours. Il réserve un podium et invite quelques artistes (Bernard Lavilliers, Francis Lalanne). Le soir du 10 mai, la Préfecture de police n'est prévenue qu'à 18h45. Il faut tout monter dans l'urgence : le podium, les écrans géants, les spots, les enceintes... «*Bref, une installation digne du backstage d'une salle moderne de concert*, se souvient Quilès. *Cela n'avait jamais encore été fait dans un cadre politique.*» Cela deviendra la norme. À l'annonce des résultats, le premier secrétaire du Parti socialiste Lionel Jospin, enfin prévenu, invite les Parisiens à la Bastille. La foule afflue. Les CRS sont pris de panique, ils ont peur que le président, qui a quitté Château-Chinon en voiture, ne débarque. Quilès les rassure : il n'a jamais été question de le faire venir – même si la mémoire collective le situe à Bastille le soir de sa victoire. La réélection de Mitterrand en 1988 fut moins festive, se souvient Michel Charasse. «*Il y a eu un pot à l'Élysée. Le président a passé la soirée dans son bureau. Il nous avait recommandé d'être modeste et de ne pas nous exciter.*» Avant 1981, les journalistes se posent à peine la question de savoir ce que font les

présidents le soir de leur victoire. En 1974, un mince article du *Monde* relate la soirée de Giscard d'Estaing élu – privatisation de la rue de la Bienfaisance, dans le 8^e, en plein triangle d'or parisien, un buffet assez généreux pour nourrir l'arrondissement, les rumeurs d'une fin de soirée chez Lola, un établissement proche des Champs-Élysées... – alors que les jeunes giscardiennes, dopées à l'enthousiasme, improvisent des embaardées festives un peu partout dans le Paris chic et bourgeois.

UNE EXUBÉRANCE QUI S'ESTOMPE SI ON REMONTE ENCORE DANS LE TEMPS. Le 17 juin 1969, une petite foule se rassemble au pied des bureaux de Georges Pompidou dans le 7^e arrondissement de Paris, boulevard de la Tour-Maubourg. Tout le monde s'agitte à la moindre DS qui passe. Mais le président arrive tard. Il est «*bronzé et rasé de frais et gaillard comme un cadre supérieur rentrant d'un week-end à Orvilliers*», écrit *Le Monde*. Une fillette lui porte un bouquet de roses. Vers 22 heures, il apparaît au balcon un instant, esquisse un geste des deux bras puis redescend dans la cour où il prononce une première déclaration avant de disparaître. «*Où est allé le président après sa victoire? Ça ne vous regarde pas*, assène Marie-France Garaud, à l'époque conseillère de Pompidou. *Toute anecdote est déplacée. Voire obscène. L'exercice du pouvoir exige un certain enfermement. L'élection présidentielle, c'est suffisamment sérieux pour qu'on ne se tape pas sur l'estomac après. L'existence des citoyens est en jeu, il n'y a pas de quoi prendre un verre. Les présidents n'allaient pas au bistrot.*»

Et le général de Gaulle n'allait nulle part. Le jour de ses deux élections présidentielles, en 1958 et 1965, il passait même inaperçu. Jean Mauriac, journaliste à l'AFP affecté auprès du général de Gaulle, raconte : «*C'était entièrement privé. Personne ne savait ce que le Général faisait et, surtout, personne ne se serait permis de lui poser la question. Le soir de la victoire, il était confiné à La Boisserie.*» Où il s'est sans doute accordé une réusite avant d'aller se coucher avec «*Tante Yvonne*». 📞 Zineb Dryef et Laurent Telo

*Bonjour Demain

EMBARQUEMENT

immédiat à votre porte

PREMIÈRE CLASSE ET CLASSE AFFAIRES EMIRATES

Profitez de notre service gratuit de voiture avec chauffeur**, au départ et à l'arrivée des aéroports dans 70 villes à travers le monde.

Hello Tomorrow*



Emirates

**Service proposé aux passagers de Première Classe et Classe Affaires. Certaines restrictions kilométriques peuvent s'appliquer.

2 — Le village iranien où la place des femmes est au pouvoir.

SITUÉE DANS LE SUD-EST DE L'IRAN, LA PROVINCE DÉMUNIE DU SISTAN-BALOUTCHISTAN est surtout connue pour l'insécurité qui y règne. Fin avril, dix gardes-frontières ont ainsi été assassinés par des rebelles sunnites. Mais alors que le pays s'apprête à élire son président le 19 mai, un village de la région vient de battre un record bien plus positif : celui de la participation des femmes à la vie politique. À Afzalabad, à 200 kilomètres de la frontière pakistanaise, les dix candidats aux quatre postes du conseil de village, dont le scrutin aura lieu le même jour que la présidentielle, sont des femmes. Qu'afzalabad, où la population est baloutche et sunnite (une minorité ethnique et religieuse dans le pays), ait fait une telle place aux femmes ne cesse d'étonner en Iran. Le Sistan-Baloutchistan est une région traditionnelle où les relations tribales prévalent encore souvent. Que s'est-il passé pour que les hommes – père, frère ou mari – laissent ainsi leur place aux femmes ? C'est Maryam Ahmadzahi, maire depuis huit ans de ce village de 170 habitants, qui a ouvert la voie. « *Le jour où Madame Ahmadzahi a été nommée comme maire, notre village était une vraie ruine*, raconte l'un des habitants au quotidien iranien *Shargh*. *Aujourd'hui, la situation s'est beaucoup améliorée.* » Les routes principales ont été aménagées et asphaltées, des parcs construits, l'électricité acheminée dans tout le village et des démarches



L'exemple de la maire d'Afzalabad, Maryam Ahmadzahi, a incité un nombre record de villageoises à briguer un poste d'élu.

administratives menées pour que les villageois obtiennent des actes de propriété après des années de bataille judiciaire. Une efficacité qui a impressionné les hommes du village, souvent pris par les tâches agricoles ou travaillant comme gardes-frontières. L'édile d'Afzalabad se félicite du changement des mentalités. « *Les hommes ont compris qu'il était possible de faire confiance aux femmes*, constate Maryam Ahmadzahi. *Je crois que la présence des femmes aux postes officiels est un processus qui doit se faire dans la durée.* » **À 37 ANS, CETTE MÈRE DE QUATRE ENFANTS** est en train de finir son master en gestion industrielle, à Saravan, à 120 kilomètres d'Afzalabad. Son rêve ? « *Qu'un jour tous les obstacles sur le chemin des femmes, parfois enracinés dans notre culture, disparaissent et que la méritocratie remplace le patriarcat.* » Permettre aux filles d'accéder à l'enseignement est d'ailleurs l'une des promesses de campagne des jeunes candidates. « *Si les femmes étudient, elles pourront créer des emplois* », explique l'une d'elles, Farhaz Ahmadzahi, qui voudrait construire un atelier de produits artisanaux pour que

les femmes puissent avoir un revenu. Afzalabad est loin d'être une exception dans la région. Dans le district de Khash, dont dépend Afzalabad, le record de femmes candidates a également été battu. Sur 1235 inscrits aux élections des conseils de villes et de villages, 347 sont des femmes, soit 28 %, contre 6,3 % au niveau national. Selon le gouverneur du district de Khash, Mojtaba Shojaie, cette augmentation spectaculaire est due aux « *activités croissantes des femmes dans le tourisme, dans la défense de l'environnement et dans des sports comme le foot* ». Au niveau national, le président modéré Hassan Rohani, candidat à sa réélection, prône un rôle plus important pour les femmes dans la société. Il en a d'ailleurs nommé plusieurs comme vice-présidentes, dont Masoumeh Ebtekar, chargée de l'environnement, et Zahra Ahmadipour, à la tête de l'Organisation du patrimoine culturel, de l'artisanat et du tourisme. Alors que 137 femmes se sont inscrites à la présidentielle, le Conseil des gardiens de la Constitution, chargé d'étudier les candidatures, n'en a retenu aucune. Une femme présidente en Iran, ce n'est pas encore pour demain. 🗞️ *Ghazal Golshiri*

LA PREMIÈRE FOIS QUE "LE MONDE" A ÉCRIT...



PASSATION DE POUVOIRS. C'est dans *Le Monde* du 3 novembre 1945 que l'expression apparaît pour la première fois. Le général de Gaulle, alors président du gouvernement provisoire, remet les pleins pouvoirs à l'Assemblée constituante. « *Il a fait approuver [à ses collaborateurs] la procédure fixée pour la passation des pouvoirs : dès que l'Assemblée aura élu son bureau, le président du gouvernement lui remettra ses pouvoirs.* » L'expression revient dans *Le Monde* le 18 janvier 1954, lors de l'investiture du dernier président de la 1^{re} République. René Coty succède à Vincent Auriol. La journée, qui démarre au domicile du nouveau chef d'État, quai des Fleurs, y est décrite ainsi : « *Mme Coty observe la scène d'une fenêtre de son appartement. Elle porte une robe bleue, un chapeau à aigrette, également bleu, et sur les épaules une écharpe de vison. Elle fait de légers signes de la main à la foule, qui l'applaudit. Surmontant son émotion et sa timidité, elle sourit.* » Nul doute que le 14 mai, lorsque Emmanuel Macron sera investi président de la République, l'attitude de la première dame sera observée sur toutes les télé.



SWISS

#YOURMOVE

swatch[®] 
SWISS MADE



QUI EST VRAIMENT ?

3 – Gabriel Yared.

**COMPOSITEUR DE MUSIQUE DE FILMS, ORCHESTRATEUR
ET CHANTEUR À SES HEURES PERDUES, LE FRANÇAIS
COMPTE PARMIS LES HUIT JURÉS DU FESTIVAL DE CANNES.
LE SEUL MUSICIEN DU JURY.**

PAR JADINE LABBÉ PACHECO

CÉSARISÉ ET OSCARISÉ

C'est pour *Sauve qui peut (la vie)* de Jean-Luc Godard que Gabriel Yared compose une musique de film pour la première fois, en 1979. En près de quarante ans d'activité, il a écrit les mélodies d'une centaine de longs-métrages. Dont celles de *L'Amant*, de Jean-Jacques Annaud, pour lesquelles il reçoit le César de la meilleure musique en 1993. Une première consécration suivie en 1997 d'un Oscar récompensant la bande-son du *Patient anglais*.

AUTODIDACTE

Né au Liban en 1949, le compositeur découvre la musique à l'âge de 7 ans, un accordéon entre les mains. Il suit ensuite des cours de piano et de solfège. À la mort de son professeur de musique, Gabriel Yared remplace ce dernier au poste d'organiste de l'université Saint-Joseph à Beyrouth. Alors à peine âgé de 14 ans, il apprend tout seul à déchiffrer les œuvres musicales de tous les grands musiciens.

HOMME DU 20 HEURES

Chaque soir depuis 1984, une musique composée par Gabriel Yared résonne dans les postes de télévision français : le générique du journal de 20 heures de TF1. Une partition initialement écrite pour un orchestre symphonique.

JURÉ CANNIS

Après de brèves études de droit, Gabriel Yared décide de se consacrer à la musique. Il écrit pour des chanteurs de variété (Johnny Hallyday, Françoise Hardy...), la publicité, et pour des ballets d'opéra. Avant de se tourner définitivement vers le cinéma. Ce qui le mène cette année à jouer les jurés pour la 70^e édition du Festival de Cannes. 🎬



Fondation *Cartier*
pour l'art contemporain

**auto
photo**
De 1900 à nos jours

Exposition du 20 avril au 24 septembre 2017

261, boulevard Raspail 75014 Paris / fondation.cartier.com / #FONDATIONCARTIER    #AUTOPHOTO

MATTHEW PORTER, *BOROUGH PRIME*, 2015. © MATTHEW PORTER. COURTESY M+B GALLERY, LOS ANGELES.

4 — En 1976, quand l'extrême droite faisait son anti-Cannes.

ILS IMAGINAIENT DÉJÀ LE FESTIVAL DE CANNES OUVERT PAR LE MINISTRE DE LA CULTURE DE MARINE LE PEN ET NICOLAS DUPONT-AIGNAN, ou le comédien frontiste Franck de Lapersonne paradant sur la Croisette: les professionnels du cinéma n'ont pas été les moins soulagés par le résultat de la présidentielle. Mais à quoi aurait bien pu ressembler le cinéma sous la présidence lepéniste? Il est moins facile de lister les films appréciés par l'extrême droite que ceux qu'elle condamne – à commencer par ceux qui lui sont consacrés: les protestations du FN contre le film de Lucas Belvaux *Chez nous* l'ont rappelé au début de l'année. Dans le milieu du cinéma, seules quelques vieilles gloires ont affiché leur sympathie pour le parti (Alain Delon a participé aux fêtes organisées à Montretout) ou se sont encartées (Claude Autant-Lara, alors quasi-nonagénaire, fut élu député européen sur la liste FN en 1989).

Une figure de l'extrême droite, Alain Soral, a bien réalisé un long-métrage en 2001, mais sa *Confession d'un dragueur* n'avait rien de politique: il ne s'était pas encore renconverti dans la dénonciation de supposés complots sionistes. À croire que le cinéma et l'extrême droite ne sont pas compatibles. Pourtant, certains ont tenté de prouver le contraire. En avril 1976, un mois avant que *Taxi Driver* n'obtienne la Palme d'or à Cannes, un autre festival est organisé à Paris, dans la salle de projection du Sofitel de la porte de Sèvres: la Semaine du cinéma de droite. Ou plutôt, d'extrême droite. Son discret organisateur est le Parti des forces nouvelles (PFN), réunissant les anciens d'Ordre nouveau, mouvement interdit quelques années plus tôt, et les premiers dissidents du jeune Front national, dont Jean-Marie Le Pen a pris le contrôle. Quelques cadres du PFN feront une belle carrière, comme la communicante Anne Méaux, proche de François Fillon. Dans la bataille idéologique, le petit parti ne néglige pas la culture. Son organe officiel, *Initiative nationale*, a même sa rubrique cinéma, confiée au critique Jacques Deslandes (aujourd'hui décédé). C'est lui qui se charge de monter cet anti-Festival de Cannes, et qui obtient la caution d'une légende du cinéma français: Arletty. La fameuse « gueule d'atmosphère » d'*Hôtel du Nord* a alors 80 ans. À gauche, sa réputation est depuis longtemps ternie par la révélation de ses amours avec un officier nazi sous l'Occupation ou de son amitié avec Céline. Les festivaliers de droite y voient des raisons supplémentaires de la célébrer. La sélection est éclectique, mais pas innocente. On illustre « la remise en question de l'idéologie américaine » avec *L'inspecteur Harry*, on célèbre le patriotisme avec *Mermoz*, un biopic sur l'aviateur tourné sous Vichy, ou l'humour gaulois avec *Les Chinois à Paris*, de Jean Yanne. On n'oublie pas les évidences, avec *Le Feu follet*, de Louis Malle (sans doute projeté ici à l'insu du réalisateur): une adaptation du roman de

Pierre Drieu La Rochelle, l'écrivain collaborationniste, dans lequel joue le dandy de droite Maurice Ronet. La journée d'ouverture aurait attiré 300 personnes et « nous eûmes même l'heureuse surprise d'un article bienveillant du Monde », se félicite à l'époque *Initiative nationale*.

Un an plus tôt, le PFN avait déjà organisé une séance de cinéma pour un film selon lui censuré par l'« establishment »: *Vive la France*, de Michel Audiard. Le dialoguiste des *Tontons flingueurs* y revisite l'Histoire de France, tranchant avec la lecture gaulliste et héroïque de la seconde guerre mondiale. Le PFN présente Michel Audiard comme un de ses sympathisants, même si l'intéressé s'est fait excuser pour cette projection. Sous l'Occupation, Audiard a publié dans la presse collaborationniste et antisémite. « Il a toujours réussi à le faire oublier... sauf dans le milieu où ça se savait », s'amuse Philippe d'Hugues, la mémoire de la cinéphilie de droite et d'extrême droite, ancien critique de l'hebdomadaire pro-Algérie française *La Nation française* et ani-

mateur historique de l'émission cinéma de Radio Courtoisie.

L'OCTOGÉNAIRE FOUILLE DANS SES SOUVENIRS — ET DANS SES PLACARDS. Il en sort une lettre à en-tête des *Cahiers du cinéma* expédiée en 1956 depuis un hôtel cannois, en plein festival, par un jeune critique à un de ses aînés. L'auteur? François Truffaut. Le destinataire? Lucien Rebatet, condamné à la Libération pour ses écrits antisémites et collaborationnistes, et finalement gracié. Le futur réalisateur lui raconte son festival et tente de le convaincre de l'intérêt de *La Fureur de vivre*, de Nicholas Ray, le film du moment.

Philippe d'Hugues voit en certaines figures de la Nouvelle Vague de vrais « réactionnaires ». Éric Rohmer? « L'Arbre, le Maire et la Médiathèque est la quintessence de la satire de la démocratie d'aujourd'hui, L'Anglaise et le Duc est un film contre-révolutionnaire... » Jean-Luc Godard? Dans les dialogues d'*Éloge de l'amour*, sorti en 2001, Philippe d'Hugues a reconnu un poème de Robert Brasillach, rédacteur en chef de *Je suis partout* sous l'Occupation, condamné et exécuté à la Libération.

Et les jeunes cinéastes, alors? « Dans l'époque récente, ça devient de plus en plus difficile de se déclarer de droite, surtout dans le milieu du cinéma », se désole Philippe d'Hugues. Cela explique peut-être les goûts cinématographiques affichés par Marine Le Pen. En 2012, interrogée par le site Allociné, la candidate citait parmi ses films préférés *Braveheart*, de Mel Gibson, « qui magnifie le patriotisme, le courage, le sens de l'honneur et du sacrifice, porté par un homme du peuple attaché à sa liberté face aux trahisons et aux compromissions des élites corrompues et perverses par la soif de pouvoir ». Dans une interview donnée peu avant la présidentielle au *Journal du dimanche*, elle avançait cette fois l'inoffensif *Rencontre avec Joe Black*, un mélodrame américain avec Anthony Hopkins et Brad Pitt. Comme s'il fallait dédramatiser jusqu'à ses goûts cinématographiques. ❁ François Krug



Parmi la sélection éclectique de la Semaine du cinéma de droite, organisée en avril 1976 à Paris, le film *Vive la France*, de Michel Audiard.



SYSTÈME D'ASSISES **FREEMAN** | DESIGN RODOLFO DORDONI

SERVICE DE DÉCORATION D'INTÉRIEUR DISPONIBLE CHEZ LES REVENEURS AUTORISÉS MINOTTI
WWW.MINOTTI.COM

Minotti

dans l'espoir de voir ce qui se cache derrière l'épais portail du numéro 19. Autant prévenir d'emblée ceux qui seraient tentés par l'expérience: même si vous êtes très habile, vous ne verrez pas grand-chose. Tout au plus apercevrez-vous, au fond d'une allée peu engageante, un bout

Pour sauver la maison de la « mère du mouvement des droits civiques », menacée de destruction à Detroit, l'artiste Ryan Mendoza l'a fait démonter et acheminer jusque chez lui... à Berlin.



5 — La maison de l'icône afro-américaine Rosa Parks déménage à Berlin.

RUE SANS CHARME D'UN QUARTIER DE BERLIN QUI N'EN A PAS D'AVANTAGE, LA WRIEZENER STRASSE N'EST FAITE NI POUR LES PROMENEURS NI POUR LES AUTOMOBILISTES. Ils n'ont aucune raison de s'y aventurer, puisqu'elle se termine en cul-de-sac. Mais depuis quelques jours, il arrive que des curieux s'y attardent pour se livrer à de drôles de contorsions,

de mur en bois, lui-même à moitié caché par un mur gris. La façade d'une chétive bicoque d'un étage qui semble n'avoir rien à faire là. Et pour cause: il y a encore quelques semaines, elle se trouvait à 7 000 kilomètres, 2672 South Deacon Street, à Detroit, dans le Michigan. En 1957, c'est là que s'était installée Rosa Parks. Deux ans plus tôt, le 1^{er} décembre 1955, cette couturière noire de 42 ans avait refusé de céder sa place à un passager blanc dans un autobus de Montgomery, dans l'Alabama. Arrêtée par la police, jugée coupable de trouble à l'ordre public et condamnée à payer une amende de 10 dollars, elle devint du jour au lendemain l'icône d'un mouvement qui allait changer le cours de l'Histoire des États-Unis. Et conduisit, en 1964, à la promulgation du Civil Rights Act, une série de lois déclarant illégales les discriminations fondées sur la couleur de peau, le sexe, la religion et l'origine

nationale. Menacée de mort, Rosa Parks dut cependant fuir l'Alabama et, comme beaucoup de Noirs américains de l'époque, décida de refaire sa vie dans le Nord industriel du pays, après avoir constaté qu'il ne lui était plus possible de vivre en paix dans le vieux Sud agricole encore hanté par son passé esclavagiste.

Au total, elle ne vécut que deux ans dans la petite maison du 2672 South Deacon Street. Par la suite, celle-ci continua à être occupée, jusqu'à ce que ses derniers propriétaires soient contraints de s'en séparer en 2008, victimes de la crise des subprimes. Depuis, elle était à l'abandon, menacée de démolition, malgré les efforts déployés par la nièce de Rosa Parks, Rhea McCauley, qui finit par la racheter pour 500 dollars en espérant – en vain – la faire classer monument national.

QUAND L'ARTISTE AMÉRICAIN RYAN MENDOZA APPRIT QUE CES QUELQUES MURS RISQUAIENT DE DISPARAÎTRE, son sang ne fit qu'un tour. Prêt à tout pour les sauver, il eut alors l'idée folle de transporter la maison à Berlin, où il vit. Démontée, c'est dans deux conteneurs que celle-ci traversa l'Atlantique, avant d'être rebâtie à l'identique dans l'arrière-cour du quartier de Wedding où elle se trouve aujourd'hui. Coût de l'opération: 30 000 dollars (environ 27 000 euros).

Combien de temps durera cet exil berlinois? Nul ne le sait. Ryan Mendoza, lui, répète partout que la vraie place de cette maison est aux États-Unis. Mais encore faudrait-il qu'une institution américaine (musée, fondation...) souhaite la prendre à sa charge, ce qui n'est pour l'instant pas le cas. Fin avril, l'artiste a profité du festival berlinois Gallery Weekend pour permettre aux curieux de venir regarder de près la petite maison, sans toutefois les laisser entrer, compte tenu de son extrême fragilité. *Thomas Wieder*

AUX MOTS PRÈS.

LA VICTOIRE D'EMMANUEL MACRON EST-ELLE UN "HOLD-UP", COMME BEAUCOUP L'ONT DIT ? PEUT-ÊTRE FAUT-IL, DANS LE DICTIONNAIRE, LOGNER UN PEU PLUS HAUT OU UN PEU PLUS BAS.

HOLÀ: sert à modérer, à arrêter.

HOLD-UP: vol à main armée dans un lieu public.

HOLLANDAIS: de Hollande.



BOUTIQUE VUARNET, 28 RUE BOISSY D'ANGLAS, PARIS 08 - VUARNET.COM



LES MEILLEURS VERRES SOLAIRES DEPUIS 1957

VINCENT CASSEL PORTE LE MODÈLE GLACIER EN ACÉTATE ET MÉTAL - COQUES LATÉRALES AMOVIBLES
VERRES MINÉRAUX HAUTE PROTECTION, TRAITEMENT BI-DÉGRADÉ MIROIR

FACE-À-FACE

6 — Plumes d'or.

DEUX ÉCRIVAINES SONT CÉLÉBRÉES CETTE ANNÉE À CANNES. DELPHINE DE VIGAN, AUTEURE DE "D'APRÈS UNE HISTOIRE VRAIE", ADAPTÉ PAR ROMAN POLANSKI. ET ANNE WIAZEMSKY, DONT L'OUVRAGE "UN AN APRÈS" EST PORTÉ À L'ÉCRAN PAR MICHEL HAZANAVICIUS, DANS "LE REDOUTABLE".

PAR JADINE LABBÉ PACHECO



LE SUCCÈS ET MOI. Comme sa consœur, Delphine de Vigan manie volontiers le « je ». Dans *Rien ne s'oppose à la nuit*, paru en 2011, elle évoquait les souffrances de sa mère bipolaire. Quatre ans plus tard, *D'après une histoire vraie* relate la vie d'une écrivaine confrontée à son succès. L'adaptation signée Roman Polanski sera présentée à Cannes hors compétition.

RÉALISATRICE. Ce n'est pas sa première aventure cinématographique. Elle s'est essayée à la réalisation en 2014, avec *À coup sûr*. Un autre de ses romans, *No et moi*, a également été porté à l'écran par Zabou Breitman, en 2010.

DES SONDAGES À L'ÉCRITURE. Avant d'être écrivaine, Delphine de Vigan a été cadre dans un institut de sondage pendant onze ans. En 2001, à 35 ans, elle publie son premier roman, *Jours sans faim*, sous le pseudonyme de Lou Delvig. *No et moi*, sorti six ans plus tard, lance définitivement sa carrière.

BEAU PALMARÈS. La Parisienne a récolté de nombreuses distinctions : Prix des libraires pour *No et moi* (2008), Renaudot des lycéens pour *Rien ne s'oppose à la nuit* (2011), Goncourt des lycéens et Renaudot pour *D'après une histoire vraie* (2015)... Ce roman, son dernier, s'est écoulé à plus de 700 000 exemplaires.

GODARD ET MOI. Anne Wiazemsky trempe souvent sa plume dans l'encre de ses souvenirs. Dans *Un an après*, paru en 2015, elle raconte sur fond de Mai 68 sa relation avec Jean-Luc Godard, qu'elle venait d'épouser. Son adaptation sous forme de comédie par Michel Hazanavicius est en compétition à Cannes.

ACTRICE. Le cinéma, elle connaît. Elle y a fait ses premiers pas à 19 ans, en tant qu'actrice, devant la caméra de Robert Bresson. Elle a ensuite été la muse de Jean-Luc Godard qu'elle a épousé en 1967. Leur mariage prit fin trois ans plus tard. Avec Pasolini, Ferreri ou Téchiné, elle tourna jusqu'à la fin des années 1980.

UNE VIE DE BOHÈME. Née à Berlin en 1947, Anne Wiazemsky a eu une jeunesse nomade. Petite-fille de l'écrivain François Mauriac, elle a passé son enfance à Genève, découvert l'amour des mots à Caracas et étudié la philosophie à Paris, où elle a rencontré Daniel Cohn-Bendit, Colette ou encore Jeanne Moreau.

BEAU PALMARÈS. C'est en 1988 que la romancière publie son premier ouvrage, un recueil de nouvelles, *Des filles bien élevées*. Treize romans ont suivi. En 1993, elle obtient le Goncourt des lycéens avec *Canines*. Cinq ans plus tard, *Une poignée de gens* est récompensé par le Grand Prix du roman de l'Académie française.

DESSANGE

PARIS

© FERRET - PC 30/03/07 n° 319 472775

LASCAD - SNC au capital de 201 600 € - Siège social : 30 rue



FESTIVAL DE CANNES
Partenaire Officiel

CRÈME-HUILE NUTRI-EXTREME

Une crème de jour fine et légère à la fleur de volubilis nutritive. Gorgée de soin, votre chevelure est souple et soyeuse, elle retrouve sa brillance.

LA COMPÉTENCE PROFESSIONNELLE DESSANGE CHEZ VOUS

EUROPE CRÉATIVE MEDIA

Le programme MEDIA est fier de soutenir Europa Cinémas depuis 25 ans. Ce partenariat a contribué à mettre sur pied un réseau unique, qui permet aux audiences des films européens de croître et aux citoyens de découvrir une large sélection de films venus des quatre coins de l'Europe.

Le réseau Europa Cinémas compte plus de 1000 cinémas dans 612 villes à travers 33 pays. Grâce au soutien de MEDIA, le réseau apporte, au plus près du public européen, le meilleur de la sélection du Festival de Cannes.

En 2016, les films ayant obtenu les meilleures audiences à travers le réseau étaient *I, Daniel Blake* de Ken Loach (Palme d'or 2016), *Toni Erdmann* de Maren Ade et *Julieta* de Pedro Almodóvar.





En mai 2016, Dilma Rousseff était limogée à la suite d'accusations de manipulations comptables (ci-contre, le 8 avril 2017).

8 — Un an après sa destitution, l'ex-présidente brésilienne n'a ni remords ni regrets.

DANS SA VOIX NE POINTENT NI LA RAGE, NI LA TRISTESSE. Seulement ce mélange de sévérité et de détermination. Cette énergie résiliente aujourd'hui tout entière consacrée à réhabiliter sa mémoire de chef d'État humiliée. Un an après avoir été chassée du pouvoir, l'ex-présidente brésilienne Dilma Rousseff mène une vie tranquille et un brin ennuyeuse quand elle n'est pas invitée à débattre à New York, Paris, Buenos Aires ou Mexico, pour expliquer les raisons qui ont, selon elle, mené à ce qu'elle qualifie de « coup d'État ». « *L'accueil du public a jusqu'ici toujours été chaleureux* », dit-elle. Et la sexagénaire confie aimer sans réserve prendre la parole pour faire avancer « *la démocratie* ». Un an plus tôt, le 12 mai 2016, l'ancienne guérillera quittait Brasilia sous le regard embué de son mentor, Luiz Inácio Lula da Silva (président de 2003 à 2010) et d'une petite foule de sympathisants du Parti des travailleurs (PT, gauche). Le pays était en état de choc. La première femme présidente depuis la fin de la dictature militaire (1964-1985) venait d'être suspendue temporairement de ses fonctions par les parlementaires à la suite d'accusations de manipulations comptables qualifiées de « crime de responsabilité ». Un « *prétexte* » diront ses soutiens alors que le scandale de corruption mis au jour par l'opération « Lava Jato » (lavage express) ébranle les caciques de la politique. Sa destitution définitive interviendra quelques mois plus tard, en août, dans une quasi-indifférence post-Jeux olympiques. Depuis son appartement de Rio de Janeiro, où elle vit quand elle n'est pas auprès de sa famille à Porto Alegre, dans le sud du pays, la dauphine de Lula nous a accordé un entretien téléphonique, samedi 6 mai. Pendant près d'une heure de conversation, l'ancienne guérillera ne prononcera qu'à deux reprises le nom de Michel Temer, son ancien vice-président, élu à ses côtés en 2010 et en 2014, aujourd'hui à la tête de l'État. Un homme souvent qualifié de « *traître* » et de « *complo-*

teur », mais dont elle minimise le rôle dans sa destitution, décrivant un politicien qui n'a pas la carrure d'un meneur. Un pleutre, qui préfère la coulisse à la scène. Ultra impopulaire quand a démarré le procès menant à son *impeachment* (destitution), Dilma Rousseff ne confesse aucun regret, préférant expliquer « *la raison fondamentale* » de sa chute, réclamée par la rue, par les manigances de politiciens véreux. Des hommes passés à l'attaque, quand « Lava Jato », après avoir ébranlé le PT, a commencé à atteindre le Parti du mouvement démocratique brésilien (PMDB) et le Parti de la social-démocratie brésilienne (PSDB), explique-t-elle. « *Il fallait se débarrasser de moi "pour contenir l'hémorragie"* », raconte-t-elle, évoquant les écoutes datant du mois de mars 2016, rendues publiques après sa destitution. Dans cet enregistrement, on entend le sénateur Romero Juca (PMDB) suggérer à Sergio Machado, ex-président de Transpetro, filiale du groupe public pétrolier Petrobras, de modifier le gouvernement fédéral pour « *stopper l'hémorragie* » : une référence explicite à l'enquête « Lava Jato » que la présidente aurait laissé avancer un peu trop rapidement à leur goût.

Le deuxième combat de Dilma Rousseff, qu'elle promet de mener jusqu'à l'élection présidentielle de 2018, consiste à condamner l'agenda ultralibéral de l'actuel chef d'État, Michel Temer (PMDB). Un programme, dit-elle, dont les électeurs n'ont pas voulu, mais que le PSDB (centre gauche devenu centre droit) allié au PMDB (centre) impose aujourd'hui grâce à *l'impeachment*. Lors de la grève générale du 28 avril, protestant contre la réforme des retraites et du droit du travail, elle a ainsi, d'un discret Tweet, affirmé son soutien aux grévistes.

L'HISTOIRE TEND À DONNER RAISON À DILMA ROUSSEFF. « *La situation est grotesque. On change une présidente au nom de la moralité et on trouve encore pire* », observe Luiz Carlos Bresser-Pereira, économiste, ancien du PSDB, plusieurs fois ministre dans les années 1980 et 1990. Les soupçons de corruption atteignent près d'une dizaine de ministres de Michel Temer, sans épargner le chef de l'État. Pourtant, l'ancienne présidente peine à incarner le rôle de martyre. « *Dilma Rousseff n'a peut-être pas commis de crime, mais elle a fait beaucoup d'erreurs* », explique M. Bresser-Pereira, auteur d'un manifeste offrant des solutions pour redresser l'économie du pays. Des erreurs de tactique politique et de gestion économique qui ont obligé l'ex-présidente à trahir ses promesses de campagne au point qu'une partie des sympathisants du PT en est venue à la haïr. Aujourd'hui, les militants de gauche crient « *Fora Temer!* » (dégage Temer!) mais aucun ne scande « *Volta Dilma!* » (Dilma revient!), préférant à celle qui s'était auto-revendiquée « *la mère du peuple brésilien* », son mentor, Lula. Le « *père des pauvres* » reste à ce jour la figure du PT, et est donné favori pour le scrutin présidentiel de 2018. Échaudée, meurtrie et lasse, Dilma, elle, refuse de se projeter, pour le moment, dans une seconde carrière politique. Et personne ne semble l'y encourager. ☞ *Claire Gatinois*

1664 BLANC

LA BLANCHE AU GOÛT UNIQUE*



BK RCS Saverne 775 614 308 - HEREZIE

* 1664 Blanc est une bière blanche au goût fruité rehaussé d'une pointe d'agrumes.

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ. À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.

L'HISTOIRE SE RÉPÈTE

9 – Larsens politiques à l'Eurovision.

LA 62^e ÉDITION DU CONCOURS MUSICAL, QUI SE TIENT CETTE ANNÉE À KIEV, SE DÉROULE SANS LA RUSSIE, DONT LA CANDIDATE N'A PAS ÉTÉ AUTORISÉE À PÉNÉTRER EN UKRAINE. CE N'EST PAS LA PREMIÈRE FOIS DEPUIS SA CRÉATION, EN 1956, QUE L'EUROVISION EST LE THÉÂTRE DES TENSIONS POLITIQUES DU MOMENT.

PAR JADINE LABBÉ PACHECO



I 2017. L'UKRAÏNE BLOQUE LA RUSSIE

La finale de la 62^e édition est organisée à Kiev, le 13 mai, mais sans la Russie. Car l'Ukraine, pays hôte, a interdit à la candidate russe Ioulia Samoïlova l'accès à son territoire. En réaction, la Russie a refusé de diffuser le show télévisé. Les tensions entre les deux pays sont vives, notamment depuis l'annexion de la Crimée par Moscou, en 2014.

II 2009. MOSCOU CENSURE LA GÉORGIE

We Don't Wanna Put In : ce titre en forme de jeu de mots (on entend « Nous ne voulons pas Poutine »), du groupe géorgien Stefane & 3G, suscite immédiatement la controverse en Russie, pays hôte de l'édition. Invitée à modifier les paroles de sa chanson, la Géorgie refuse, s'indignant d'une atteinte à la liberté d'expression. Elle décide de ne pas concourir.

III 1978. LES PAYS ARABES SE LIGUENT CONTRE ISRAËL

Lorsqu'il apprend la participation d'Israël, le monde arabe ne cache pas sa colère. Plusieurs pays d'Afrique du Nord et du Proche-Orient renoncent à la cérémonie. D'autres diffusent des spots publicitaires pendant la prestation d'Israël. Le lendemain, la presse jordanienne désigne la Belgique comme victorieuse, alors que le plat pays est arrivée deuxième, derrière le candidat israélien.

IV 1975. LA GRÈCE REFUSE DE CONCOURIR AVEC LA TURQUIE

La Grèce refuse de participer à l'Eurovision alors que la Turquie est présente, à peine quelques mois après l'invasion de l'île de Chypre par l'armée turque. Les deux années suivantes, en 1976 et en 1977, c'est au tour de la Turquie de se retirer pour manifester son hostilité à sa voisine. Ce n'est qu'en 1978 que les deux pays assistent à une même édition de l'Eurovision.

V 1964. LES DANOIS PROTESTENT CONTRE LA DICTATURE

L'Eurovision a lieu à Copenhague, malgré de vives protestations dans l'opinion publique danoise, qui s'insurge contre la participation de l'Espagne et du Portugal, dictatures militaires. En pleine diffusion, un homme déboule sur scène avec une banderole : « Boycott Franco and Salazar ». C'est le premier incident politique de l'histoire du concours.

SAMSUNG

Galaxy S8 | S8+



Unbox your phone

DAS : 0,315 W/kg⁽²⁾

Avec Open Fibre

100€ remboursés*

*** pour tout nouveau client Open Play/Jet Fibre
avec engagement de 24 mois et l'achat d'un mobile⁽¹⁾**



📱 Kit mains-libres recommandé. Unbox your phone = Libérez votre smartphone. **(1)** Offre différée de remboursement sur facture Orange pour la souscription, jusqu'au 17/05/2017, à l'offre et l'achat concomitant d'un mobile **d'une valeur supérieure ou égale à 101€**. Offre soumise à conditions réservée aux particuliers, valable en France métropolitaine, non valable pour les clients déjà abonnés à une offre Open. Détails sur odr.orange.fr. **(2)** Le DAS (débit d'absorption spécifique) des téléphones mobiles quantifie le niveau d'exposition maximal de l'utilisateur aux ondes électromagnétiques, pour une utilisation à l'oreille. La réglementation française impose que le DAS ne dépasse pas 2 W/kg.

10 — Aux Canaries, couvrez ces toiles que l'on ne saurait voir...

DE LONGUES TRESSSES BLONDES ENTOURENT SON VISAGE ENFANTIN. Le regard dans le vide, elle tend la main, que prend un soldat castillan. Arminda Masequera, fille d'un chef guanche, le peuple aborigène qui habitait l'archipel canarien avant l'arrivée des conquistadores au xv^e siècle, est offerte aux Espagnols. *La Remise de la princesse*, toile peinte en 1906, préside la salle du Parlement des îles Canaries depuis qu'il existe. Tout comme *La Fondation de Santa Cruz de Tenerife*, qui représente des soldats espagnols brandis-

sant une croix au-dessus de moines franciscains agenouillés et terrifiés. Difficile d'y voir des scènes de «*fraternité bucolique*», comme l'explique pourtant le site du Parlement régional. Ces toiles, qui représentent des épisodes marquants de la conquête de l'archipel, n'avaient jamais provoqué de polémique. Jusqu'à ce qu'un député nationaliste canarien, Mario Cabrera, se lance début avril dans une croisade pour leur retrait, considérant qu'elles sont une «*offense*» qui n'a pas sa place dans une institution démocratique. Depuis, la polémique ne cesse de rebondir. «*Ces tableaux sont le reflet de l'extermination des Guanches et de leur humiliation par les Castillans*», l'a soutenu le nationaliste Lorenzo Olarte, qui fut président du gouvernement canarien de

1988 à 1991, allant jusqu'à voir le premier tableau comme celui d'un «*viol*» à venir. «*Il reflète un fait historique qui ne peut pas être réécrit*», assure-t-il. Quand l'Académie des beaux-arts locale estime, elle, qu'il montre l'importance de la femme dans la société aborigène canarienne, comme «*dépositaire d'un héritage qui assure la continuité du peuple*». L'institution a rédigé un rapport s'opposant au transfert des peintures, considérées comme des parties intégrantes de l'édifice, lui-même déclaré «*bien d'intérêt culturel*». Tout au mieux, elle propose de les cacher par des rideaux pendant les sessions parlementaires. Une solution qui semble convaincre une majorité de députés régionaux, aussi bien des nationalistes – «*car le lieu n'est pas adéquat*» – que des élus de Podemos – car les toiles reflètent «*une page triste de l'histoire des Canaries*». Les socialistes, même s'ils considèrent que «*l'ignorance des faits historiques peut mener à des conclusions regrettables sur les tableaux*», ont annoncé qu'ils ne s'opposeraient pas à la dissimulation des œuvres. Seul le Parti populaire (PP, droite) est contre.

CETTE IDÉE N'EST PAS NON PLUS DU GOÛT du directeur général du patrimoine culturel des Canaries, Miguel Angel Clavijo, qui a défendues les œuvres d'art car elles s'inscrivent dans «*l'imaginaire qui prévalait à la fin du xix^e siècle sur les aborigènes et leur relation avec les conquistadores*». «*Juger avec les critères de notre siècle les œuvres de siècles antérieurs n'a aucun sens*», a ajouté la directrice du Musée de l'Amérique, à Madrid, Concepción García Sáiz. Dans le quotidien *El País*, l'archéologue Antonio Tejera n'y est pas allé par quatre chemins: «*Si on décide de les cacher, il faudrait mettre des rideaux sur la moitié du pays...*» **» Sandrine Morel**

Les tableaux *La Remise de la princesse* et *La Fondation de Sanya Cruz de Tenerife*, qui ornent le Parlement régional des Canaries, ne sont plus en odeur de sainteté.



QUI A DIT ?

“Emmanuel Macron a ringardisé la classe politique”

- 1 — BERNARD MONTIEL, expert en ringardise.
- 2 — BENJAMIN GRIVEAUX, expert en macronnerie.
- 3 — RACHIDA DATI, experte en classe politique.

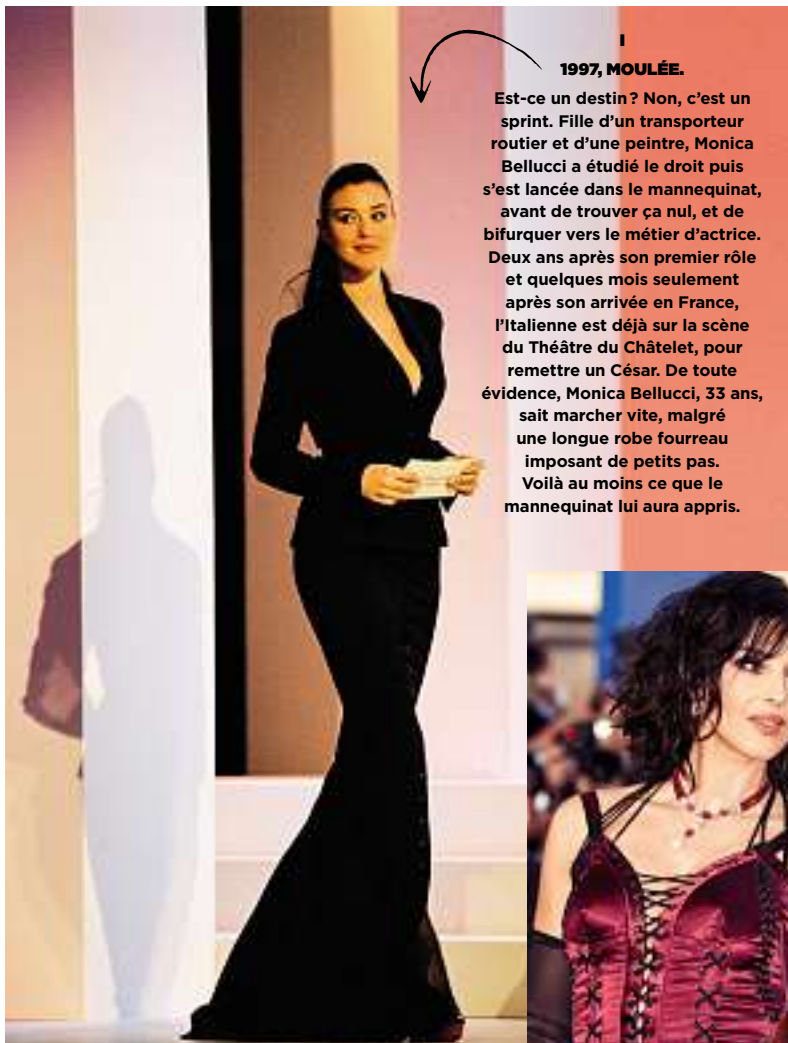
La réponse: c'est Rachida Dati, comète des années 2000 (lefigaro.fr)



Palissandre Santos, Fénix® velouté mat, Métal Cuivre rosé.

LE BEAU
COMME SOURCE
D'INSPIRATION

/ perene
AGENCEMENT D'INTÉRIEURS



I
1997, MOULÉE.
Est-ce un destin ? Non, c'est un sprint. Fille d'un transporteur routier et d'une peintre, Monica Bellucci a étudié le droit puis s'est lancée dans le mannequinat, avant de trouver ça nul, et de bifurquer vers le métier d'actrice. Deux ans après son premier rôle et quelques mois seulement après son arrivée en France, l'Italienne est déjà sur la scène du Théâtre du Châtelet, pour remettre un César. De toute évidence, Monica Bellucci, 33 ans, sait marcher vite, malgré une longue robe fourreau imposant de petits pas. Voilà au moins ce que le mannequinat lui aura appris.



II
2002, COIFFÉE.
Cinq ans plus tard, Monica Bellucci fait partie de ce qu'on appelle la famille du cinéma français. Ce qui n'est pas une super-nouvelle pour sa carrière. Ce soir-là, l'actrice fait ainsi la promotion d'*Astérix et Obélix : mission Cléopâtre*, dans une tenue aussi ratée que le film. En l'occurrence, l'Italienne porte une casquette plate nous rappelant à la fois la chanteuse Lââm et le fait que, en 1571, le Parlement anglais imposa aux hommes du Royaume de porter ce type de couvre-chef les dimanches et jours fériés, afin de relancer la production de laine. Une précision quand même pour Monica : le décret a été abrogé en 1597. Lââm, peu après.



III
2003, CORSETÉE.
Changement d'ambiance, changement de tenue. Partie à Hollywood, l'Italienne vient de tourner dans *Matrix Reloaded*, et est déjà la maîtresse de cérémonie du 56^e Festival de Cannes. Ce qui lui permet toutes les extravagances vestimentaires. Même les plus osées ? Ne jugez pas si vite. Apparu au XVI^e siècle, à la cour d'Espagne, le corset n'avait absolument aucune connotation sexuelle. En réalité, il avait même pour objectif d'incarner la droiture et la fermeté d'âme de celles qui le portaient. Comme quoi : c'était vraiment moins bien avant.



LE GRAND DÉFILÉ

11 – Monica Bellucci.

L'ACTRICE ITALIENNE SERA LA MAÎTRESSE DE CÉRÉMONIE DU FESTIVAL. CELA DEVRAIT AVOIR DE LA TENUE.

PAR MARC BEAUGÉ

IV
2014, MOUCHETÉE.
Onze ans plus tard, Monica est de retour sur la Croisette, pour *Les Merveilles*, dans une tenue autrement plus sage. Les pois réguliers qui ornent sa robe rouge furent en effet portés en premier, aux alentours de 1830, par les danseuses de polka, une danse de couple d'origine tchèque dénuée de toute ambiguïté. Même si les papas ne l'aiment pas.



V
2017, VOLANTÉE.
Il y a quelques jours, Monica Bellucci était l'invitée d'honneur du Festival du film international de Pékin. Mais rassurez-vous, l'Italienne sera rentrée largement à temps pour ouvrir la 70^e édition du Festival de Cannes. Comment le savons-nous ? Quand on sait déjà marcher avec une robe fourreau, on peut carrément voler avec une robe à manches papillon.

- Assurance responsabilité civile à l'étranger.
- Assurance annulation ou modification de voyage.
- Non merci, je suis déjà couvert par ma carte Visa Premier.**

Vous n'avez pas encore de carte Visa Premier ?

C'est pourtant la solution pour ne plus avoir à vous soucier de souscrire des garanties d'assurances et d'assistance pour vos déplacements. Elles sont incluses pour toute la famille.

Renseignez-vous vite auprès de votre banque ou sur [visa.fr](https://www.visa.fr)



SOURIEZ, VOUS ÊTES PREMIER.

En payant avec votre carte Visa Premier, vous bénéficiez de trente services comprenant des garanties d'assurances, d'assistance et des offres promotionnelles auprès de partenaires de renom. Les garanties d'assurances Visa Premier peuvent avoir des conditions de garanties et des plafonds différents de ceux des garanties affinitaires qui peuvent vous être proposées par ailleurs. Lors de vos déplacements, départs en vacances, pensez à consulter les notices des garanties assurances et assistance sur [visa.fr](https://www.visa.fr) ou renseignez-vous auprès de votre conseiller bancaire. Ce document n'a pas de valeur contractuelle, seule la notice d'information détaille les conditions de garanties et exclusions.

VISA

12 — Un musée suédois célèbre les fiascos commerciaux.

IL Y A LES BIDES CUISANTS, pour lesquels on se demande encore ce qui a bien pu traverser l'esprit des inventeurs. Mais il y a aussi les idées qui auraient pu révolutionner un secteur et qui ont fini aux oubliettes pour des raisons parfois injustes. Pour chaque innovation qui réussit, neuf sont un échec. Ce sont les vilains petits canards dont on ne parle pas. Samuel West, docteur en psychologie des organisations, a décidé de les exposer au grand jour. Son Museum of Failure (littéralement, « Musée de l'échec ») ouvrira ses portes le 7 juin, à Helsingborg, petite ville côtière du sud-ouest de la Suède. Dans ces fiascos de l'industrie, il y a les incontournables : les Google Glass, par exemple, retirées de la vente en janvier 2015, preuve que même un géant n'est pas à l'abri d'une déconfiture. « *D'abord, la technologie n'était pas assez développée, mais surtout les lunettes étaient équipées d'une caméra, ce qui posait de gros problèmes en termes de respect de la vie privée* », raconte Samuel West. Son musée rend aussi hommage au Nokia N-Gage, mi-téléphone mi-console de jeux, vendu à deux millions d'exemplaires entre 2003 et 2006, mais incarnation du virage raté du smartphone par le groupe de télécommunications finlandais. D'autres inventions auraient pu se transformer en poule aux œufs d'or pour les entreprises qui les ont développées, comme l'appareil photo numérique de Kodak, mis au point dès 1975. Commercialisé à partir de



1995, il fait un tabac, mais la compagnie n'ajuste pas sa stratégie et continue de miser sur les tirages papier. Elle fait faillite en 2012. Et puis il y a ces produits qui n'auraient jamais dû exister. Le stylo-bille pour femme de Bic, notamment. « *Parce que, visiblement, elles ne peuvent pas se servir des crayons pour homme!* », raille Samuel West. Mais aussi les produits surgelés Colgate, le Coca-Cola BlaK au café...

Psychologue de formation, le créateur du Museum of Failure a consacré sa thèse à l'innovation dans l'entreprise. Il est partisan d'une politique de l'échec assumé : « *La façon dont l'organisation gère les ratés est essentielle pour la créativité*, affirme-t-il. *Sanctionner quelqu'un parce qu'il s'est planté est totalement contre-productif.* » Le problème, c'est qu'on n'entend parler que des succès. « *Il y a une stratégie d'évitement, commente-t-il, comme sur Facebook: je poste une photo qui date de plusieurs années parce que j'y suis moins gros, plutôt qu'une image où je suis en train de crier sur mes enfants.* »

LA CULTURE D'ENTREPRISE EN SUÈDE SERAIT DIFFÉRENTE : « *Non autoritaire, elle laisse beaucoup de libertés aux salariés et encourage la créativité* », assure le psychologue. Ce qui expliquerait que le royaume arrive régulièrement en tête des classements internationaux sur l'innovation. Et pourtant, aucune des sociétés suédoises contactées par Samuel West pour évoquer leurs échecs les plus retentissants n'a encore répondu à l'invitation qu'il leur a lancée. **M**
Anne-Françoise Hicert



Parmi les objets exposés au musée d'Helsingborg, le masque anti-âge Rejuvenique, les Google Glass et le stylo-bille pour femme de Bic.



IL FALLAIT OSER

Orateurs, ô désespoir.

PAR JEAN-MICHEL NORMAND

CETTE ÉLECTION PRÉSIDENTIELLE n'aura pas souri aux haut-parleurs, à ceux qui pensaient avoir la grande gueule de l'emploi. Marine Le Pen avait fait sa pelote au premier tour en adoucissant son organe pour mieux préférer des énormités, interprétant un personnage de maman en colère plutôt que de Mère Fouettarde. Laisant le naturel revenir au galop, elle a très mal négocié le débat du second tour. Son rire est parti en mode sardonique et sa voix, de nouveau, s'est mise à siffler. Coup dur pour la dédiable. Au sortir des primaires, François Fillon disposait de tous les atouts dans sa manche de costume. Sur ses rivaux, il avait un gros avantage : une belle voix de basse, grave et présidentielle à souhait, mais que les affaires ont rendu inaudible. Jean-Luc Mélenchon, lui, a mis ses vocalises de tribune au service d'une diction professorale. Efficace, mais insuffisant pour s'imposer. Vexé de n'avoir progressé que de 8,5 points en cinq ans, il est devenu aphone, au point de ne pouvoir articuler vers qui irait son vote au second tour. Jean Lassalle, le candidat-berger, comptait sur son accent rocailleux et son phrasé aléatoire pour décrocher un succès d'estime. Peine perdue. Il n'a pas dépassé 1,2 % des suffrages. Au final, c'est Emmanuel Macron, plus prompt à s'égosiller qu'à scander, qui l'a emporté. Un orateur atypique, à la voix pas toujours bien posée, malgré une fréquentation assidue des clubs théâtre de la Somme dans sa jeunesse, et présentant un léger zéaïement. Pour assurer sa marche victorieuse vers l'Élysée, il s'est allié à François Bayrou, un ancien bègue. N'en déplaise aux apparences, le nouveau président a plus d'une corde vocale à son arc. **M**

- Assurance annulation ou modification de voyage.
- Assurance dommages véhicules de location.
- Non merci, je suis déjà couvert par ma carte Visa Premier.**

Vous n'avez pas encore de carte Visa Premier ?

C'est pourtant la solution pour ne plus avoir à vous soucier de souscrire des garanties d'assurances et d'assistance pour vos déplacements. Elles sont incluses pour vous et votre conjoint.

Renseignez-vous vite auprès de votre banque ou sur [visa.fr](https://www.visa.fr)



SOURIEZ, VOUS ÊTES PREMIER.

VISA

En payant avec votre carte Visa Premier, vous bénéficiez de trente services comprenant des garanties d'assurances, d'assistance et des offres promotionnelles auprès de partenaires de renom. Les garanties d'assurances Visa Premier peuvent avoir des conditions de garanties et des plafonds différents de ceux des garanties affinitaires qui peuvent vous être proposées par ailleurs. Lors de vos déplacements, départs en vacances, pensez à consulter les notices des garanties assurances et assistance sur [visa.fr](https://www.visa.fr) ou renseignez-vous auprès de votre conseiller bancaire. Ce document n'a pas de valeur contractuelle, seule la notice d'information détaille les conditions de garanties et exclusions.



TIRAGE À PART

13 — Les marches du palais.

PAR **RAYMOND DEPARDON** AVEC LES ARCHIVES DE **MAGNUM PHOTOS**

C'EST UNE COUTUME CANNOISE. Chaque soir, les autorités du Festival sont à l'entrée du Palais, en haut des 24 marches couvertes d'une moquette rouge. Depuis qu'il a été nommé délégué artistique du Festival en 2001, puis délégué général en 2007, le Lyonnais Thierry Frémaux est de ceux qui accueillent les invités de prestige, équipes de film et personnalités du cinéma. À chacun un sourire et une accolade. En 2004, Raymond Depardon a l'idée de le photographier en plein ravissement mondain. Il en tire cette image qui donne l'impression d'une caméra subjective, où celui qui observe la photo peut se prendre pour une star internationale et se faire son cinéma.

**85% de nos collaborateurs sont en CDI et
80% de nos managers sont issus de la promotion interne.
Il n'y a pas que les enfants qui grandissent au Parc.**



Partenaire de l'économie française depuis 25 ans et pour longtemps.



J'Y ÉTAIS

Cérémonie de préouverture.

PAR GUILLEMETTE FAURE

JEUDI 4 MAI, AU MINISTÈRE DE LA CULTURE, RUE DE VALOIS, À PARIS.

Ah non, ce n'est pas un pot de départ. Officiellement, c'est une réception en l'honneur des films français présents au Festival de Cannes qui se tient rue de Valois, au ministère de la culture. Présents où ça ? À une dizaine de jours de l'ouverture, ceux qui s'y rendent ont le chic de ne jamais prononcer le nom de la ville. On dit : « *Tu descends quand ?* » ou « *On se voit là-bas* », sans jamais préciser le lieu. On entend des « *Tu me mets un carton de côté* » qui ne font référence à aucun déménagement, mais à des promesses d'invitations aux fêtes et projections prévues. Il y a là tellement d'effusions, de plaisir à se retrouver qu'on ne se douterait pas que la plupart des invités présents se sont déjà vus la veille « chez Péresse » qui organisait, elle aussi, un déjeuner pour les films français financés par la région Île-de-France descendant à Cannes.

« *Et quand est-ce que passe ton film ?* » Ce ne sont pas des agendas que l'on ajuste, mais des chances que l'on évalue. Plus un film est programmé tard, plus on veut y lire de l'espoir (les légendes s'appuient généralement sur le Festival précédent). « *S'ils l'ont mis là, c'est qu'ils y croient...* », se dit-on. À moins que ce ne soit parce que la postproduction est à la bourre. On s'amuse des rumeurs d'embrouilles entre François Ozon et Jacques Doillon pour décrocher la même date de projection à Cannes, correspondant à celle de la sortie en salle. Protégés par les dorures de la Rue de Valois, on ne parle pas du monde du cinéma qui change, de la programmation de deux séries cette année, dans un festival qui jusque-là se targuait de ne pas en projeter, pas plus que des acquisitions par Netflix de films en sélection.

« *Qui s'intéresse à Cannes ? Faut être complètement con pour aller à Cannes cette année avec tout ce qui se passe en ce moment...* » Mais non, personne n'a dit ça dans les salons du ministère. La phrase est extraite

de la bande-annonce du *Redoutable*, le film sur Jean-Luc Godard de Michel Hazanavicius qui, lui, ne trouve pas ça du tout con d'aller à Cannes. Quant à ce qui se passe en ce moment, c'est une « *période particulière* », affirme la future ex-ministre de la culture Audrey Azoulay... Après tout, ce jour-là, on pouvait encore craindre que Robert Ménard ou Franck de Lapersonne soit son successeur à Cannes. La ministre dénonce « *ce désarroi moral dans lequel s'engouffre l'extrême droite* ». Elle reprend les mots d'Isabelle Huppert à Hollywood se réjouissant du cinéma qui « *fait tomber les frontières* ».

En tout cas, c'est assez drôle de vanter le cinéma qui fait tomber les frontières dans un salon ministériel dans lequel tout le monde ou presque est blanc et français. Sauf Souleymane Seye Ndiaye, acteur sénégalais, second rôle dans *Jeune femme*, justement réalisé par une jeune femme, la seule réalisatrice des films français de la Sélection.

La future ex-ministre est longuement applaudie. Audrey Azoulay est appréciée dans ce milieu qui l'a connue au Centre national du cinéma. « *Tu sais où elle va ?* », demande quelqu'un. « *À l'Unesco ?* » Quelqu'un d'autre cherche où aller. « *Elle est où la ministre ? Il faut qu'elle m'indique quelqu'un qui ne va pas se faire éjecter...* » C'est Jeanne Balibar avec un pantalon aux effets optiques aussi exceptionnels que ceux du Felice Varini peint sur le couloir du ministère. « *J'ai besoin de quelqu'un qui m'aide à récupérer mes droits...* » Les acteurs, comme l'a déjà montré la série *Dix pour cent*, ce sont aussi des hommes et des femmes. Avec son incroyable coiffure de Chupa Chups, Agnès Varda traverse la salle à petits pas pour récupérer ses affaires au vestiaire. Pierre Lescure discute avec les frères Altmayer (producteurs tous terrains de *Brice de Nice* à François Ozon), Claude Lanzmann bavarde avec Arnaud Desplechin au balcon. Les jeunes d'aujourd'hui sont les anciens de demain. ☺

À New York,
le 1^{er} mai 2017.

Le Magazine



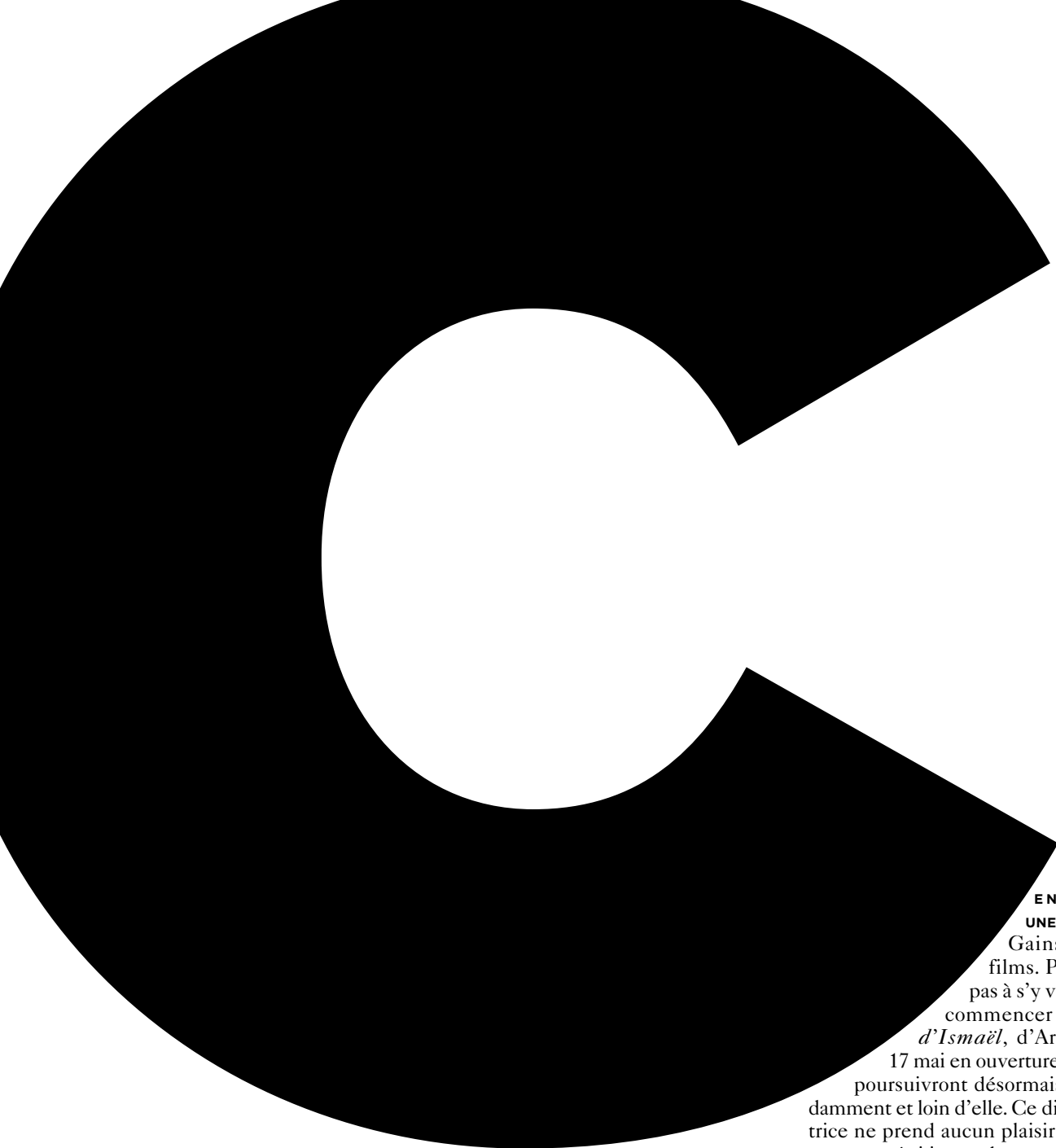
“J’aime l’idée de ne pas être satisfaite”.

Actrice depuis l’adolescence, Charlotte Gainsbourg entretient un rapport personnel avec le cinéma, marquée par les films de son père ou les scandales de ceux de Lars von Trier. À 45 ans, malgré l’angoisse de pas être à la hauteur, elle cherche toujours des rôles tourmentés. Comme celui qu’Arnaud Desplechin lui a offert dans “Les Fantômes d’Ismaël”, en ouverture du Festival de Cannes.

Tee-shirt en coton, American Apparel.
Robe en velours avec volant en cuir,
Saint Laurent par Anthony Vaccarello.
Sur toutes les images, bijoux personnels.

PAR SAMUEL BLUMENFELD — PHOTOS COLLIER SCHORR — STYLISME SUZANNE KOLLER





E N'EST MÊME PAS UN ACTE DE FOI. JUSTE UNE ÉVIDENCE. À 45 ans, Charlotte Gainsbourg ne veut plus voir ses films. Plus précisément, elle ne tient pas à s'y voir dedans. Les films existent, à commencer par le dernier, *Les Fantômes d'Ismaël*, d'Arnaud Desplechin, présenté le 17 mai en ouverture du Festival de Cannes. Mais ils poursuivront désormais leur propre carrière indépendamment et loin d'elle. Ce divorce est un effet de l'âge : l'actrice ne prend aucun plaisir à vieillir au cinéma. Elle qui a commencé si jeune devant une caméra – celle de son père, en 1985, dans le clip de la chanson *Lemon Incest* – a conservé plus longtemps que d'autres cette jeunesse. Aujourd'hui, c'est différent. Elle a pris la mesure d'un principe élémentaire, celui du temps qui passe.

Il lui faut désormais gérer une carrière touchant, selon elle, à sa fin. Bien entendu, elle va s'étirer, durer plus longtemps qu'anticipé. Mais cette fin adviendra, c'est certain. « *J'aime bien avoir des regrets, et l'idée de ne pas être satisfaite. J'aurais dû davantage travailler, faire plus de films. Tout ça a été trop épisodique. Aujourd'hui, alors que je me rends compte à quel point j'aime tourner, cela va s'arrêter. Cela ne veut pas dire qu'il y n'a pas encore beaucoup de choses à réaliser, mais il va falloir les faire différemment. En acceptant le vieillissement. Comme Simone Signoret autrefois. Mais mon problème, comparé à cette dernière, c'est que je n'ai jamais été très belle.* » En revanche, Charlotte Gainsbourg a été jeune, plus encore que d'autres actrices.

Jeune, c'est « [son] truc ». Elle a toujours eu l'air jeune. Jusqu'à la quarantaine, elle ne semblait pas exposée au vieillissement, son visage de jeune fille figé dans un présent éternel. Ce n'est plus le cas. Ses traits se sont creusés. Les marques •••

... apparaissent. Son visage a mûri. Cela lui déplait. « *Si je n'ai plus ma jeunesse, qu'est-ce qui me reste ?* » Le plaisir de faire son boulot, de tourner. À la condition de ne plus jamais en regarder le résultat.

Elle a vu *Les Fantômes d'Ismaël*, via un lien vidéo qu'elle la production lui a envoyé à New York, où elle vit. Une autre évidence. Elle n'allait pas détourner son regard du film d'un réalisateur français avec qui elle souhaitait tourner depuis si longtemps, au moins depuis qu'elle avait entendu parler du projet d'*Esther Kahn*, en 2000. Elle contemplait avec envie le rôle d'une jeune femme, dans une famille juive du East End à Londres à la fin du XIX^e siècle, qui rêve de devenir actrice. Finalement, Summer Phoenix avait été choisie, et sa rencontre avec Arnaud Desplechin, remise à plus tard.

LES FANTÔMES D'ISMAËL » PARLE DE CHARLOTTE GAINSBOURG. D'une femme de 45 ans, consciente du temps qui passe. Son personnage vit en couple avec un réalisateur qui voit ressurgir dans sa vie la femme, incarnée par Marion Cotillard, qui l'a quitté sans laisser de traces vingt ans auparavant, et dont il porte le deuil.

Sur le tournage, face à celle qui incarnait Piaf dans *La Môme*, s'est imposée à Charlotte Gainsbourg une autre évidence, encore une. Marion Cotillard est une véritable actrice. Elle, non. Ou alors, dans une moindre mesure. « *Je ne me considère pas comme une actrice. Par moments, dans le film d'Arnaud, je me trouve nulle. Cette maîtrise d'un métier, je ne l'ai pas.* » Pourtant, comme *Antichrist* (2009), *Melancholia* (2011) et *Nymphomaniac* (2013), de Lars von Trier, *21 grammes* (2004), d'Alejandro González Iñárritu, ou *I'm not There* (2007), de Todd Haynes, *Les Fantômes d'Ismaël* indique le contraire. Mais, dans son refus de se scruter elle-même, Charlotte Gainsbourg ne pourra jamais vérifier la pertinence d'une telle affirmation.

Arnaud Desplechin se souvient d'une comédienne anxieuse. « *Nous avons eu une longue conversation téléphonique après qu'elle a lu le scénario. Elle me demandait : "Où est la souffrance ?" Elle aime le tourment chez les personnages, c'est ce qui la fait vibrer.* »

À une autre époque, le temps qui passe n'était pas un problème. C'était l'inverse. Il ne filait pas assez vite. Il y a eu le moment d'innocence lors du tournage du clip de *Lemon Incest*. Charlotte Gainsbourg a 13 ans. Elle est scrutée par les yeux transis de son père. Elle boit ses paroles, écoute ses recommandations. « *Il s'extasiait tellement de ses idées, de manière charmante d'ailleurs, comme celle de la pureté dans le clip symbolisé par ce drap qui va devenir blanc. Je le suivais sur tout, je n'avais pas de regard sur moi, je n'étais pas encore complexée. Je n'avais aucun problème avec moi-même. Le pro-*

blème est venu plus tard avec ce côté pas femme, ingrate. »

« *Plus tard* », c'est-à-dire à l'âge de 15 ans, au moment de *Charlotte Forever*, l'album et le film réalisés en 1986 par Serge Gainsbourg. Il y a le titre d'abord. « *Très compliqué* », résume-t-elle. Avec l'absence de barrière qu'il induit entre l'actrice, l'adolescente et le film, son prénom se trouve érigé en étendard, la jeune fille installée en icône française, juste à côté d'une autre icône, son père.

Se pose ensuite la question du film en soi où fiction et réalité se trouvaient entremêlés, dans un face-à-face entre un dramaturge alcoolique et suicidaire, incarné par Serge Gainsbourg, et sa fille, dans un hôtel particulier, celui du 5 bis, rue de Verneuil reconstitué dans les studios de Boulogne-Billancourt.

Pour les besoins du film, son père la modèle comme le faisaient les pygmalions du vieil Hollywood avec leurs actrices, les astreignant à une discipline impitoyable. Le chanteur lui apprend comment tenir ses mains pour qu'elles apparaissent plus longues, à ne pas regarder l'objectif, à ne pas parler plus fort car cela fausse la voix, ou à mettre une main dans sa poche mais en sortant l'autre. « *De vrais diktats. Il avait tellement étudié sa propre image. Ma mère avait été la première à poser un regard sur lui en lui expliquant qu'il était plus beau avec une barbe de deux jours, des cheveux plus longs, surtout pas coupés derrière les oreilles comme auparavant. Il avait tellement souffert, jeune, d'une prétendue laideur. Les femmes le trouvaient, semble-t-il, excessivement laid. Une fois qu'il a trouvé un uniforme – je tends moi aussi à chercher*

Arnaud Desplechin évoque une comédienne anxieuse. “Après qu'elle a lu le scénario des ‘Fantômes d'Ismaël’, Charlotte m'a demandé : ‘Où est la souffrance ?’ Elle aime le tourment chez les personnages, c'est ce qui la fait vibrer.”

des uniformes – , il avait établi une manière d'être. »

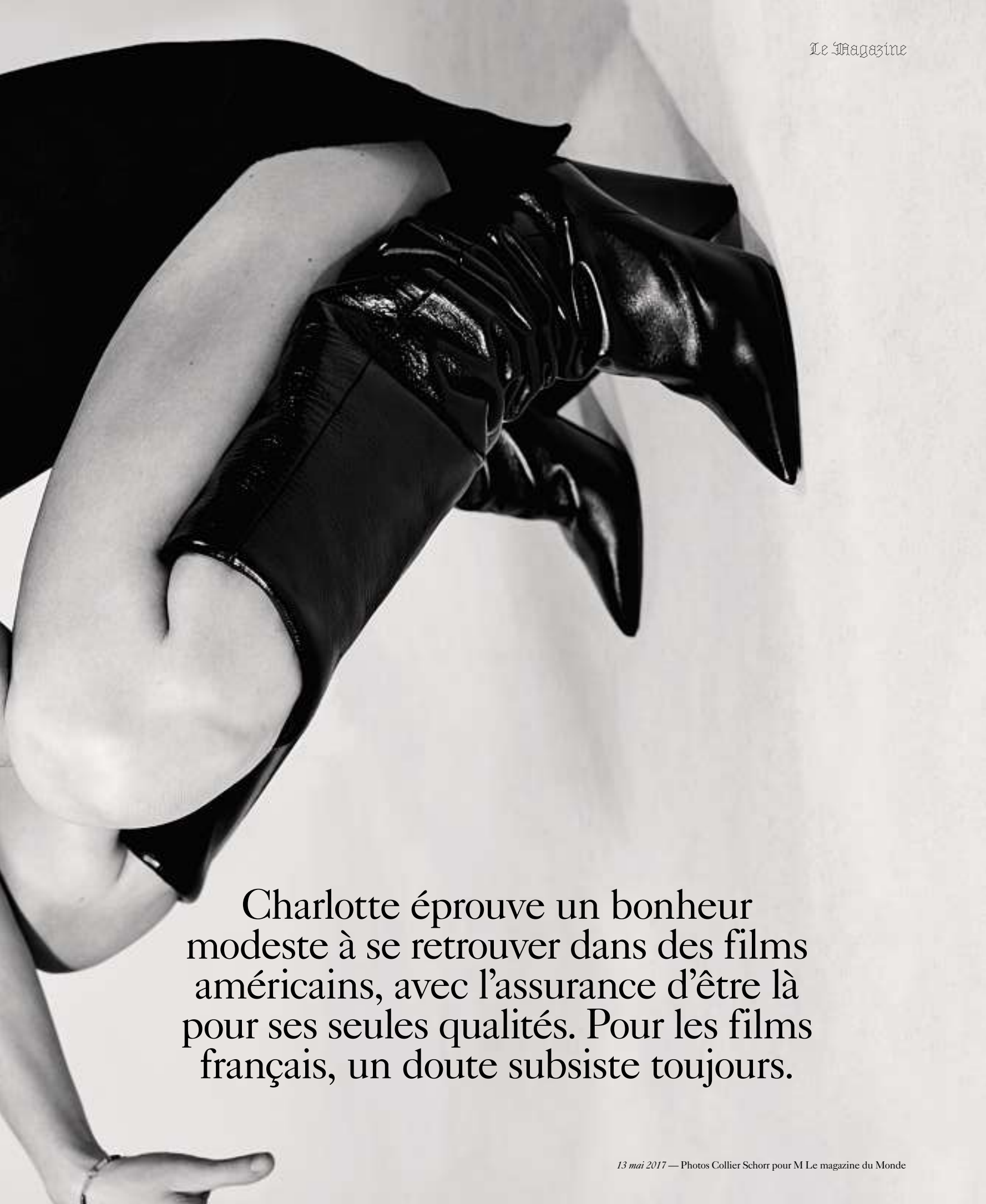
Charlotte Gainsbourg avait très envie de faire l'album *Charlotte Forever*. Non qu'on lui ait demandé son avis, car cela allait de soi, mais le projet lui convenait. Le film est une autre affaire. Comme si on s'était insinué dans son univers, alors en friche. « *Il me faisait aller trop loin, faire des choses qui me gênaient. C'était difficile. Je faisais la tête* (Suite page 58) ... »

Culotte noire en coton, Petit Bateau. Pull gris
en coton, Saint Laurent par Anthony Vaccarello.





Débardeur en coton et bottes Nikki en cuir,
Saint-Laurent par Anthony Vaccarello.

A black and white photograph showing a person's legs from the knees down, wearing black, shiny, high-heeled boots. The person is wearing a dark, possibly black, dress or skirt. The background is a plain, light-colored surface. The lighting creates strong highlights and shadows on the boots and the person's skin.

Charlotte éprouve un bonheur modeste à se retrouver dans des films américains, avec l'assurance d'être là pour ses seules qualités. Pour les films français, un doute subsiste toujours.

(Suite de la page 54) ••• sur les couvertures de journaux, je ne voulais faire aucun effort, c'était ma manière de me préserver. Il ne comprenait pas que ça ne me plaise pas alors qu'il achetait les journaux pour voir si on parlait de lui. Nous avons vécu ensemble le temps du tournage. C'était compliqué, j'aime mon père plus que tout, mais j'ai eu tellement de mal à me faire une vie. Il était saoul en permanence, c'est éprouvant à vivre pour une enfant. En public, c'était difficile. Je me transformais en flic sur le tournage, je guettais les écarts. »

Elle ne garde aucun souvenir de la fois où elle a vu *Charlotte Forever*. Pas plus que de *L'Effrontée*, de Claude Miller, sorti un an plus tôt, et dont le succès lui permettait de se positionner hors du giron parental. Elle garde des moments du tournage en tête, mais du film même, rien du tout. Littéralement évaporé de sa mémoire.

S

UR LE PLATEAU DE "MERC LA VIE" (1990), BERTRAND BLIER L'OBLIGE À VOIR DES RUSHES DU FILM. Le réalisateur est persuadé que cela pourrait aider la jeune actrice. Après tout, Gérard Depardieu, son partenaire à l'écran, regardait bien ses

scènes. Elle s'est donc regardée. Et n'a pas apprécié ce qu'elle a vu. Plus elle s'observait, plus elle s'étiolait. Un cauchemar. Par moments, elle jouait mal, du moins le pensait-elle. Elle a aussi appris à composer, à gérer et à tolérer les supposées faiblesses de son jeu. Mais se regarder, non. C'est un effort insurmontable.

Étonnante, la manière dont elle sursaute à l'évocation de certains films, les moins bons bien entendu mais aussi les plus accomplis, *21 grammes* (2004), par exemple, où elle est bouleversante en épouse de Sean Penn, une femme délaissée par un homme à la dérive. « Oh non, pas ce film ! Je me trouve d'une laideur, je venais d'accoucher en plus. J'adore le film pourtant, même si je ne l'ai vu qu'une fois. » Elle assure ne plus se souvenir de ce qu'elle y fait. Mais il reste le bonheur modeste de se retrouver dans un film américain, avec l'assurance d'être là pour ses seules qualités. Pour les films français, un doute subsiste toujours. L'impression de bénéficier d'un passe-droit, comme si elle était la fille d'une famille royale. Elle éprouve une satisfaction comparable à avoir obtenu le rôle de l'épouse d'une des incarnations de Bob Dylan dans *I'm not There* (2007). Le bonheur d'être choisie alors qu'elle n'était qu'un visage, surtout pas un nom. Le bonheur aussi de ne pas participer à ce film par hasard. « Lay Lady Lay, de Bob Dylan, est le seul titre que mon père m'ait demandé d'acheter, c'était le disque à avoir. C'est le seul conseil musical qu'il m'ait prodigué, avec Chopin et Bach. »

Elle a fini par prendre du plaisir, à l'écran s'entend. C'était en 2009, avec *Antichrist*, de Lars von Trier. Le plaisir se renouvellera dans *Melancholia*. Puis encore avec *Nymphomaniac*,

toujours sous la houlette du réalisateur danois. La proposition initiale du Danois n'était pas évidente, particulièrement difficile à avaler et à endurer. L'opposé du plaisir. Un personnage de femme hystérique prise entre la mort d'un enfant, des scènes pornographiques et des massacres. Elle a dit oui à presque tout. « Une fois, je devais me trouver avec un acteur porno, pas de problème. Mais il y avait mon visage et le sexe en érection de l'acteur. Il n'y avait plus mon partenaire à l'écran, Willem Dafoe. Nous étions dans un autre film, ça ne m'allait plus. » Elle l'a fait savoir, et le dispositif a été purement et simplement annulé.

La rencontre avec Lars von Trier relève de l'accident heureux. Une autre actrice avait quitté le projet *Antichrist* à quelques semaines du tournage. Charlotte Gainsbourg a reçu le scénario en vacances, pour donner son accord et rencontrer le réalisateur dans la foulée. « Il m'a posé deux ou trois questions sur mon état psychologique – j'allais très bien d'ailleurs –, mais il est resté presque muet. Il allait très mal. J'ignorais ce qu'il savait de moi, on a un peu parlé psychologie, il m'a demandé si j'avais déjà eu des crises d'angoisse. Je savais qu'il comprenait le rapport que j'avais entretenu avec mon père, il s'immisçait dedans. Avant *Nymphomaniac*, il m'a dit qu'il avait regardé une vidéo de moi et de mon père. Il avait pigé quelque chose. Un parallèle se jouait et ça l'amusait. » *Antichrist*, plus encore que *Melancholia* et *Nymphomaniac*,

“Mon père me faisait faire des choses qui me gênaient. Je l'aime plus que tout, mais j'ai eu tellement de mal à me faire une vie.”

Charlotte Gainsbourg

car il s'agissait du premier volet de la future trilogie Gainsbourg/Von Trier, avait fait scandale à Cannes. La nature polémique du film ravissait son actrice. Il y avait une fierté dans cette provocation. La satisfaction de repartir de Cannes avec le prix d'interprétation féminine. Et le plaisir inédit d'oser se regarder à l'écran. Devant ce miroir tendu par Lars von Trier, dont tant de spectateurs heurtés par la



violence du film avaient détourné le regard, elle avait trouvé un portrait d'elle qui, enfin, la satisfaisait. « *Lars avait chopé des moments. C'était lui et son montage, bien entendu. Il vous filme sous tous les angles, il fait plein de prises, jusqu'à ce qu'il obtienne ce qu'il veut. Pour la première fois, j'étais fière de ce que j'avais accompli.* »

AVEC "ANTICHRIST", L'ACTRICE REDEVENAIT UN OBJET DE PROVOCATION. Ce qu'elle avait été au début de sa carrière. Ce qu'elle continuera à être dans *Melancholia* – les déclarations farfelues de Lars von Trier sur Hitler, à Cannes, ont encore davantage entretenu le souffre du film – puis dans *Nymphomaniac*. Un objet de provocation, comme avait aussi été sa mère, Jane Birkin, devant la caméra de Serge Gainsbourg dans *Je t'aime, moi non plus* (1967). Un autre film scandaleux, où l'actrice anglaise, dans le rôle d'une serveuse de bar au physique androgyne, tombe amoureuse d'un chauffeur de camion homosexuel. Jane Birkin était l'interlocutrice privilégiée de sa fille durant le tournage d'*Antichrist*. « *Je lui racontais de manière très crue ce que j'avais fait dans la journée. Comme ça allait de l'hystérie à des hurlements à moitié nue dans la forêt, c'était assez extrême.* »

Serge Gainsbourg et Jane Birkin avaient dû expliquer *Je t'aime moi non plus* à leur fille comme, plus tard, Charlotte Gainsbourg devra expliquer *Antichrist* et *Nymphomaniac* à ses enfants. « *Je me suis dit que j'avais traversé Je t'aime moi non plus et je m'en étais sortie. Cela avait été plus compliqué pour ma sœur aînée [Kate Barry], qui était plus mûre et comprenait davantage de quoi il était question. À l'école, mes parents étaient fréquemment insultés : ma mère était une pute, mon père un drogué. On était loin de ce qu'on imagine aujourd'hui, où mon père est devenu intouchable. Dans les années 1970 et 1980, c'était un cauchemar. Au moment de Je t'aime, ce n'était pas évident. Même financièrement, je l'entendais dire qu'il était dans le rouge. C'était des situations où lui et ma mère vivaient au-dessus de leurs moyens.* » Elle a découvert *Je t'aime moi non plus* en 1990, à 18 ans, en VHS. Elle avait la maturité nécessaire. Le film lui a énormément plu, ses choix de mise en scène, son esthétique, sa mère aussi. Elle a pu appeler son père, un an avant sa mort, pour partager son enthousiasme. C'était une manière de faire la paix avec ce film, une façon de ne plus le subir. « *Depuis la mort de mon père, je ne peux plus écouter sa voix, ni celle de ma mère. C'est tout de même curieux. Auparavant, je n'écoutais que leurs voix, tout le temps, non par fascination mais car je vivais avec elles. Lorsque ma mère chante, c'est quelque chose de magique.* »

Elle s'est posé la question de parler de *Nymphomaniac* à son fils aîné, âgé de 19 ans. Ce n'était pas facile. Comme cela n'avait pas été facile pour lui de découvrir la bande-annonce d'*Antichrist*. Mais elle a refusé de se censurer – « *égoïstement* », précise-t-elle. Comme elle dit : « *C'est sur la pellicule, pas dans la vie. Je suis actrice après tout.* » Une actrice qui ne se regarde pas. 🗨

Coiffure : Holli Smith @Artpartner, avec Michiko
Mise en beauté : Kanako Takase @Streeters, avec Kuma
Manucure : Natalie Pavloski @Bridgearartists
Scénographie : Kadu Lennox @Frankreps
Assistant de réalisation : Ray Tetauria
Assistant photo : PJ Spaniol
Opérateur digital : Jon Ervin
Lumière : Erik Snyder
Production : Artist Commissions
Production on set : Mary Ciancay Pace, avec Lauren Stocker
Remerciements à Nathalie Canguilhem.



Twin Peaks grandeur nature.

La ville dont la série de David Lynch porte le nom n'existe pas. C'est à Poulsbo, North Bend et Snoqualmie, près de Seattle, aux États-Unis, que le réalisateur a tourné "Twin Peaks" au début des années 1990. Les lieux sont encore hantés par cette fiction phare de la pop culture. À Cannes seront présentés les deux premiers épisodes de la saison 3, qui viendra réactiver la légende de cette Amérique tranquille. PAR MAXIME ROBIN — PHOTOS GREGORY HALPERN

Les impressionnantes chutes du générique (ci-contre) constituent une des grandes attractions touristiques de la vallée de Snoqualmie. Elles sont surplombées par le Salish Lodge & Spa, devenu Great Northern Hotel, où loge le personnage

de l'agent Dale Cooper. Le totem indien (ci-dessous) est, lui, situé dans les jardins du Kiana Lodge, à Poulsbo. Ce club privé a servi de décor au Blue Pine Lodge, la résidence des Packard. C'est ici qu'ont aussi été filmés les intérieurs du Great Northern Hotel.



TAPER "TWIN PEAKS" SUR UN GPS NE DONNERA RIEN. Mais la ville existe bel et bien. Il suffit d'y croire, comme des milliers de dévots qui viennent chercher un peu d'expérience fantastique dans la vallée de Snoqualmie, à quelques dizaines de kilomètres de Seattle, dans l'État de Washington, ainsi que de l'autre côté de la baie, à Poulsbo. C'est ici

que David Lynch a tourné sa série culte, dont les deux premières saisons ont été diffusées en 1990 et 1991, suivies par un film (*Twin Peaks: Fire Walk with Me*) en 1992. La troisième saison était l'Arlésienne de la communauté lynchienne, sans cesse annoncée puis démentie. Elle sera à Cannes, avec deux épisodes présentés en avant-première. À partir du 21 mai, la série sera diffusée sur Showtime aux États-Unis, et arrivera le 22 mai sur Canal+ en France. En 2015, David Lynch est retourné tourner dans la vallée de Snoqualmie pour retrouver les lieux, et certains de ses personnages. Vingt-cinq ans après, voilà la suite de l'enquête de l'agent du FBI, Dale Cooper (Kyle MacLachlan), sur la mort d'une jeune lycéenne, Laura Palmer.

Dans la pop culture occidentale, *Twin Peaks*, c'est une ambiance, une ville et deux montagnes, sillonnées par des personnages mystérieux – la « femme à la bûche », qui porte un bout de bois comme un nourrisson, le shérif, « l'homme venu d'ailleurs » (le nain dansant). En réalité, c'est une montagne, le Mount Si, et deux villes, North Bend et Snoqualmie. Et la forêt qui s'étale, brumeuse comme dans les souvenirs. Pour reprendre les mots de l'agent Cooper: « *Avez-vous déjà vu autant d'arbres de votre vie ?* » À North Bend (pop. 6578), le Twede's Cafe, que Lynch transforma en un *diner* à l'américaine, le Double R, est toujours dans son jus. Un portrait jauni du réalisateur est punaisé sur le mur d'un couloir. Le cinéaste, en doudoune noire, semble rentré bredouille d'une partie de pêche. Ses cheveux hirsutes sont encore bruns.

Au Twede's, la juxtaposition du fantasme sur la réalité est presque choquante. Dès l'entrée, les visiteurs s'immobilisent un instant, éblouis par le décor, puis se reprennent et investissent la banquette libre la plus proche. Fredonnent le générique, commandent une tarte aux cerises et un café, la commande rituelle de l'agent Cooper. Au centre du comptoir en demi-lune, la patronne, Kathy Twede, raconte les multiples vies du bar, dont l'épisode de l'incendie criminel survenu en juillet 2000. « *Le pyromane a aussi braqué la caisse, 200 dollars.* » On l'écoute à peine, et on l'imagine remplacée par Norma, la patronne du Double R. Toutes les images de la série ressurgissent et viennent à l'esprit les intrigues et personnages secondaires oubliés.

« *L'imagination est une potion puissante* », confirme Maddie Burton, qui travaille à Seattle dans la communication, atablée avec deux amis, dont un informaticien de chez Amazon. Sur leur Google Maps, ils ont punaisé les anciens lieux de tournage, même le plus anecdotique: « *C'est dans ce virage de Meadowbrook Road que Laura saute de la moto de James, le soir où elle est assassinée.* » Ils ont 27 ans en moyenne. À peine plus vieux que la série, qu'ils ont découverte tardivement, sur Netflix. Le trio va se rendre sur tous les lieux saints. Après le Twede's, la bûche géante du générique, un tronc de séquoia de 400 ans et presque autant de tonnes. La scierie des Packard. Le bureau du shérif. Et les Snoqualmie Falls en bouquet final. Des chutes d'eau grondantes, sacrées pour les Indiens Snoqualmie, les premiers habitants de la vallée.

Le décalage entre la Twin Peaks fictionnelle et la North Bend bien réelle s'est accentué avec le temps. Des lieux ont disparu dans des banqueroutes et des incendies. La Mount Si High School, par exemple, a été rénovée, et est aujourd'hui méconnaissable. Janet Gregory, 75 ans, tient la brocante en face du Twede's. Elle incarnerait parfaitement la mystérieuse « femme à la bûche ». D'abord parce que son père était bûcheron, venu de l'Oregon pour travailler à la scierie. Ensuite, parce qu'elle parle par énigmes et adore cancaner. Sur l'actuel maire

Mike Goddard, par exemple, accusé par la justice d'avoir voulu ouvrir la tête de sa femme à coups de club de golf, « *un fer 10* », précise-t-elle. Mais elle se fiche de la série, qu'elle a juste regardée à l'époque pour voir si ses amis, embauchés comme figurants, seraient dans le cadre (hélas, non). Elle garde des mauvais souvenirs de l'équipe de 1990-1991: « *De sacrés morveux. Je ne pouvais pas photographier ma propre rue. Ils m'ont même défendu de photographier le paysage. Comme s'ils voulaient copyrighter nos montagnes !* »

Cet été, Janet s'attend à un retour des touristes, comme au début des années 1990, quand débarquaient « *des bus remplis de Japonais* ». Elle lâche le scoop mondial, que seul le visionnage dans la nouvelle saison confirmera: Laura Palmer a ressuscité. « *Elle tient un magasin de draperies* », l'ancienne quincaillerie Graziers, aux murs mitoyens de la brocante, que Janet a louée à la production. Elle leur a aussi loué une tête d'élan empaillée accrochée au mur du fond, quelques rideaux et une paire de talons aiguilles rouges.

La vallée de Snoqualmie s'est développée au début du xx^e siècle en exportant son bois par le train. Deux industries aujourd'hui moribondes. Il en demeure des clichés en noir et blanc, encadrés sur les murs des restaurants. Au Woodman Lodge, des spectres de bûcherons moustachus serrant leur hache fixent les clients jusque dans les toilettes. De nos jours, Snoqualmie et North Bend sont des villes-dortoirs pour les employés de Siemens et surtout de Microsoft, dont le quartier général est situé à Redmond, à vingt minutes en voiture.

En 1990, Lynch utilise l'agonie de l'industrie du bois comme arc narratif. Ben Horne, l'homme le plus puissant de Twin Peaks, propriétaire d'un hôtel et d'un bordel, possède la moitié de la ville, complotte pour racheter la scierie appartenant à une famille du coin, les Packard, et raser la forêt afin de construire un country club de luxe. Si Ben Horne existait, il aurait probablement des parts dans le nouveau lieu de pouvoir de la vallée: le Snoqualmie, un casino sur les hauteurs. Six étages de parking, 1700 bandits manchots, des combats de boxe, et des concerts de grandes voix de la Côte est. C'est le premier employeur de la vallée. La tribu Snoqualmie, propriétaire, est passée du statut de paria à celui de millionnaire. Il y a encore dix ans, son économie reposait sur la pêche au saumon. Pour la construction, elle s'est endettée à hauteur de 300 millions de dollars, le plus lourd investissement d'une tribu dans l'histoire du jeu.

Sur le site de l'ancienne scierie, la Snoqualmie Falls Lumber Company, Lynch avait fait coup double en se servant à la fois du lieu comme

Cet été, Janet,
la patronne
du Twede's,
s'attend à un retour
des touristes,
comme au début
des années 1990,
quand débarquaient
"des bus remplis
de Japonais".

Le Twede's Cafe,
à North Bend,
a gardé sur
son fronton
les deux « R » du
Double R Diner
de la série.





La baie du Kiana Lodge est le théâtre de la découverte du corps de la lycéenne Laura Palmer. L'intérieur du Twede's Cafe (page de droite), le Double R dans la série, est resté dans son jus. On peut y déguster la fameuse tarte aux cerises si prisée par l'agent Cooper.

••• décor de la scierie de la famille Packard, mais aussi en transformant les bureaux administratifs en locaux pour le shérif Truman. La fermeture de la scierie, un an avant le tournage de 1990, fut un crève-cœur, laissant 1 200 employés sur le carreau. Les équipes de Lynch parties, le lieu fut laissé en friche jusqu'à son rachat en 2010 par une école de rallye, Dirtfish, qui y a tracé un circuit sur terre et forme des pilotes à la course automobile.

Sur le parking, une réplique du 4x4 du shérif sert d'appeau à touristes, qui instagrament le Ford Bronco. Une pancarte sur le pare-brise interdit de descendre explorer la scierie abandonnée. « *Vous imaginez les fans au milieu du circuit de rallye. En pleine course, c'est dangereux!* », explique Krissy Shelton, qui tient l'accueil. Le week-end, une poignée de fans passent la porte, bien polis. « *On les distingue des pilotes car ils entrent dans le bureau avec leur téléphone déjà en main, prêts à mitrailler. Leur langage corporel est différent, ils ne s'attardent pas sur les mêmes détails.* » En lieu et place de la salle d'interrogatoire, ils découvrent un petit musée de course automobile avec une Lancia Delta Intégrale et la combinaison de Jean Alesi. En contrebas, sur le circuit, les bolides projettent des gerbes de boue; on écarte le cadre pour immortaliser la cheminée en brique.

La nuit tombée, à Snoqualmie, clignotent les néons de la Smokey Joe's Tavern, un bar avec deux billards et un flipper. Quand la scierie marchait

aux trois-huit, Smokey ouvrait dès 6 heures du matin pour servir les équipes de nuit. Ignoré des touristes, le bar a connu des jours meilleurs. Mais « *ça pourrait changer* », explique Marian Martin, la quarantaine, serveuse au décolleté garni d'un tatouage indéchiffrable dans la pénombre. Elle est excitée: « *Twin Peaks a loué la Smokey plusieurs semaines.* » Dans la série, il s'appellera le Number 7, et aura pour logo une tête d'élan. La production n'a pas touché à la décoration « *à part la tireuse à bière* », recouverte de contreplaqué, et le sol, sur lequel a été appliqué un Formica beige et sale: « *Avant, c'était de la moquette encore plus sale.* » Jusqu'à présent, « *les touristes ouvrent la porte du bar pour me demander où est ceci, où est cela* ». La saison 3 changera peut-être le destin de la Smokey Joe's Tavern. « *On leur dira stop! Ne bougez plus, c'est ici. Il suffit que Lynch fasse du Number 7 un des principaux lieux de l'action.* » Suspense...

Marian était lycéenne à Mount Si lors du tournage de la première saison. Sa meilleure copine, inscrite au club théâtre, avait décroché un rôle. Elle tient la main de l'actrice Lara Flynn Boyle quand elle pleure la mort de Laura Palmer en salle de classe. À l'époque, Marian avait trouvé la série « *longuette, bizarre* »: « *Mais adulte, je l'ai redécouverte, et beaucoup aimée. Et bien sûr que je me souviens que Laura donne rendez-vous à Cooper dans vingt-cinq ans!* » Lynch a tenu parole. Le 22 mai, Marian sera fixée. « *Nous y voilà, enfin. Snoqualmie vivra peut-être quelque chose de très étrange.* » 📺







Le Ford Bronco du shérif Truman (page de gauche) est visible sur le parking de l'ancienne scierie de Snoqualmie, qui a servi de décor à celle de la série. Depuis 2010, les lieux appartiennent à une école de rallye. David Lynch a tourné

les scènes de lycée des saisons 1 et 2 au Mount Si High School de Snoqualmie (ci-dessus). L'établissement, rénové depuis, est aujourd'hui méconnaissable.

Page de gauche, en bas, le Mount Si au loin.



Louis Garrel,
le 29 avril 2017,
à Paris.

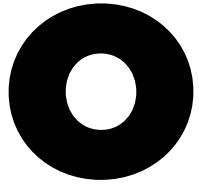
Les amitiés passionnées de Louis Garrel.

Depuis ses débuts, adolescent, au début des années 2000, le comédien de 33 ans navigue au sein de plusieurs familles de cinéma et de théâtre.

De Vincent Macaigne à Noémie Lvovsky, de Jean-Claude Carrière à Michel Hazanavicius, pour lequel il incarne Jean-Luc Godard dans “Le Redoutable”, en compétition à Cannes...

metteurs en scène, scénaristes et acteurs de toutes générations dessinent les contours du clan artistique de cet électron libre.

PAR CLÉMENTINE GOLDSZAL — PHOTOS ILYES GRIEB



ON IMAGINE LOUIS GARREL EN HOMME DE CLAN. Pas chef de clan, non. L'acteur français de 33 ans, qui sera présent

à Cannes pour *Les Fantômes d'Ismaël* d'Arnaud Desplechin et *Le Redoutable* de Michel Hazanavicius, est trop volatil pour prendre la gouvernance d'une seule bande. Il est cet électron, tantôt central, tantôt périphérique, d'une multitude de familles de cinéma et de théâtre, plus ou moins médiatisées. Comme au début des années 2000 quand, sorti de l'adolescence, il joue le premier rôle dans les films de Christophe Honoré ou Bernardo Bertolucci. Ou ensuite au théâtre, chez Luc Bondy notamment. Dans ses propres courts et longs-métrages (son premier film, *Les Deux Amis*, est sorti en 2015), il s'est entouré à chaque fois d'une nouvelle bande artistique.

Il y a, bien sûr, la famille de sang. Le père cinéaste, Philippe, le fait tourner à 5 ans dans *Les Baisers de secours* : « *Mon père jouait mon père. Ma mère, ma mère. Mon grand-père, mon grand-père... J'ai longtemps gardé du cinéma cette idée un peu documentaire, même si je prends aujourd'hui plaisir à l'invention totale.* » Le grand-père acteur, Maurice, mort en 2011, le poussa à faire le Conservatoire quand arriva, à l'adolescence, le désir de devenir comédien. Il y a sa sœur, Esther, comédienne elle aussi, et sa mère

Brigitte Sy, metteuse en scène et réalisatrice. Et puis il y a l'Italie, Valeria Bruni Tedeschi, qui partagea sa vie et le filma dans *Actrices*, puis dans *Un château en Italie*. Les amis des planches, rencontrés à l'orée de l'âge adulte, Arthur Igual, Vincent Macaigne (dont le premier film, *Pour le réconfort*, sera présenté à Cannes à l'ACID, la sélection parallèle), Micha Lescot... Et les fraternités de cinéma, Christophe Honoré, donc, avec qui il prépare un nouveau film (leur septième ensemble), la grande amie Rebecca Zlotowski, qui l'a si bien éclairé dans son *Planetarium*. Et Michel Hazanavicius, avec qui Garrel s'est embarqué dans la folle épopée du *Redoutable*, le récit poétique et surprenant de la radicalisation de Jean-Luc Godard, sur fond de Mai-68 et d'une histoire d'amour finissante avec la jeune Anne Wiazemsky, auteure du roman *Un an après*, dont le film est inspiré. Un film gigogne sur le désir (amoureux, révolutionnaire, artistique), la quête de soi, la politique et le cinéma.

Par son humour, son dandysme aussi, Garrel a des airs de Marcello Mastroianni, une figure qui marque son époque par sa nonchalance, hantant les films des mêmes réalisateurs, diffractant une image de playboy en une multitude de personnages denses ou comiques. Longtemps filmé en jeune Parisien lettré, Louis Garrel s'ouvre aujourd'hui à des rôles qui semblent l'éloigner de cette première image. Depuis *Saint Laurent* (2014), de

Bertrand Bonello, où il campait l'un des amants du couturier, il prend de plus en plus plaisir à « *mettre un masque* » devant la caméra. « *Pour Les Fantômes d'Ismaël, Arnaud Desplechin m'a demandé quelque chose de plus baroque que ce que j'ai l'habitude de jouer*, dit-il. *Pour son film, comme pour Le Redoutable, il a fallu fabriquer un personnage, c'était quasiment un travail de théâtre.* » Le théâtre, justement, ce cinéophile de naissance, qui a grandi en regardant Jean-Pierre Léaud chez François Truffaut ou Gérard Depardieu chez Maurice Pialat, le voit comme l'ultime terrain de l'expérimentation : « *C'est à la fois un lieu et une histoire. Étant donné que tout y est présenté comme faux, il faut y croire et se donner beaucoup plus qu'au cinéma. Le théâtre se conquiert, alors que le cinéma a quelque chose d'une illusion magique : on y va pour se faire avoir.* »

Sa maturité d'acteur, sur scène ou à l'écran, Louis Garrel se l'est construite en équipe, et souvent au fil de puissantes relations avec des metteurs en scène, dont il dit qu'elles sont faites « *d'une fascination réciproque, entre l'un qui a plus de distance, et l'autre qui a la liberté de mouvement* ». À la veille de l'ouverture du Festival de Cannes, il a choisi neuf personnes qui lui sont chères. Des auteurs, acteurs ou metteurs en scène, de son âge ou non. Pas tout à fait de quoi constituer une galaxie, mais un système solaire certainement. ☺

Arthur Igual, comédien

« Je l'ai rencontré en cours de théâtre, quand j'avais 15 ans. Nous avons travaillé ensemble une scène des *Caprices de Marianne* et ne nous sommes pas quittés pendant un an et demi. En 2010, il a joué dans mon moyen-métrage, *Petit tailleur*, et je l'ai ensuite admiré au théâtre dans les trois dernières créations du collectif de Sylvain Creuzevault (*Notre terreur, Le Capital et son Singe, Angelus Novus AntiFaust*). Dans *Notre terreur*, sa rapidité, sa précision et son humour se mariaient admirablement avec le sujet de la pièce (une réinterprétation moderne du Comité de salut public). Je me suis toujours dit que la pensée politique était la chose la plus difficile à représenter pour un acteur, mais Arthur était sur scène d'une telle finesse que j'observais chacun de ses mouvements avec une joie immense. Dans *Le Capital*, il ouvrait le spectacle avec un seul-en-scène qui faisait dialoguer Michel Foucault, Bertolt Brecht et Sigmund Freud. Il avait le feu des grands acteurs que j'aime tant, comme Philippe Caubère. Pareil aux enfants qui, seuls dans leurs chambres, incarnent avec une force magnifique les personnages qu'ils convoquent et qu'ils jouent, il semblait avoir oublié la présence des spectateurs. Nous étions devant lui avec l'impression exaltante de l'espionner. Ce moment de théâtre est resté gravé en moi. »





Michel Hazanavicius, réalisateur

« Christophe Honoré et moi avons fait trois films ensemble à nos débuts : *Ma mère*, *Dans Paris* et *La Belle personne*. On avait l'impression que c'était une chance extraordinaire qu'on nous laisse faire des films. Ça ressemblait à un travail de théâtre : avec les mêmes personnes, nous approfondissions et reïssions des motifs, avec des goûts communs. Jacques Demy, François Truffaut... Nous avions plaisir à les reconvoquer le temps d'un film. Avec Michel, c'est autre chose. La raison même pour laquelle il fait un film est différente. Il a quelque chose de très généreux : il faut que tout le monde le comprenne et prenne du plaisir. Il veut que la forme soit plaisante pour que personne ne se sente exclu. La cinéphilie de Michel n'est pas liée au secret, mais au grand public, au sens noble. Il aime faire des films en plein jour. »



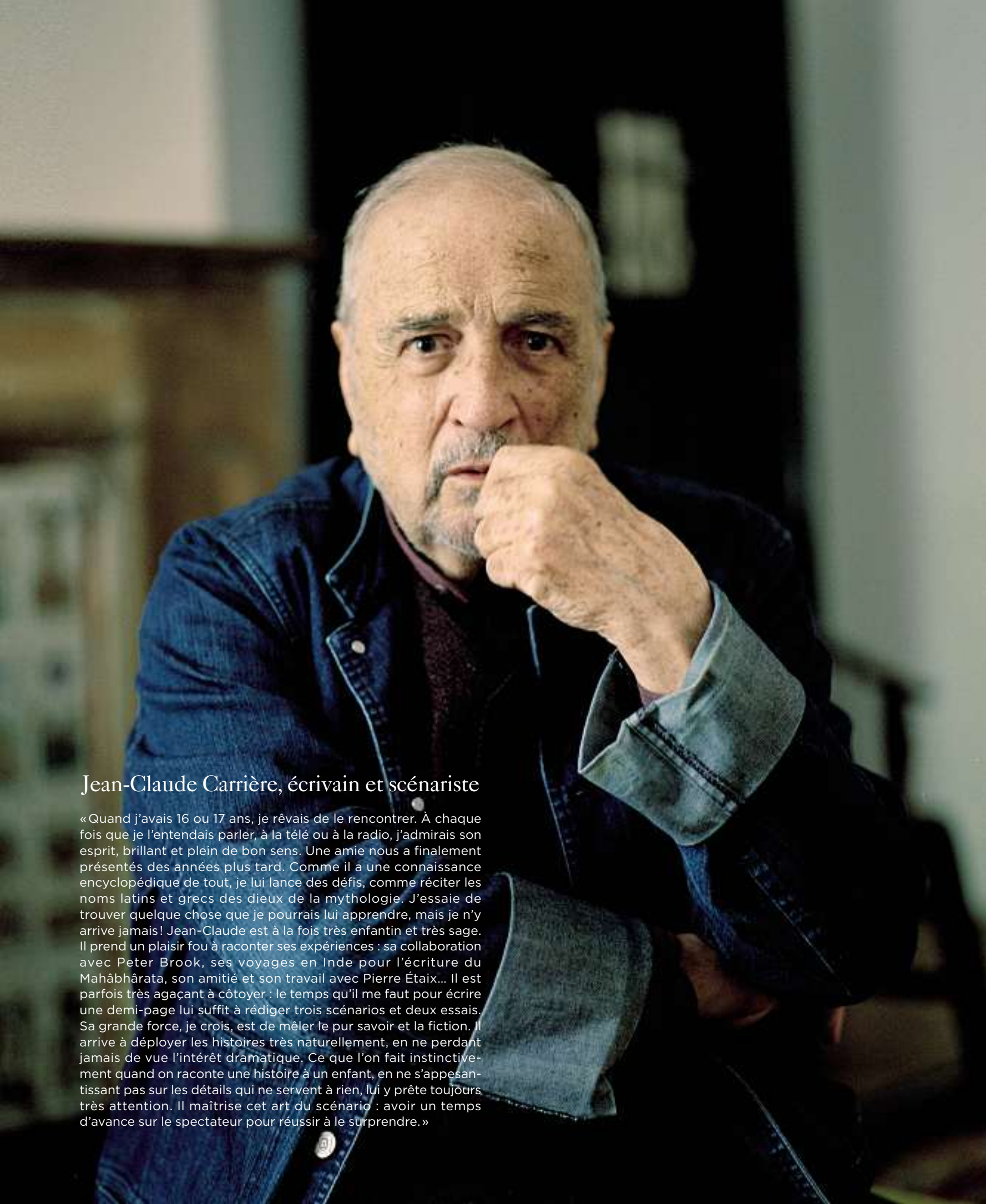
Luc Bondy, metteur en scène

« J'ai joué dans trois spectacles de Luc [décédé en 2015, NDLR]. Il était mon maître de théâtre, et mon ami. Je mesure la chance que j'ai eu de l'avoir fréquenté. J'allais le voir mettre en scène les pièces dans lesquelles je ne jouais pas, à Vienne ou à Paris. Je me mettais dans le fond de la salle, ou parfois simplement derrière lui. Et j'écoutais, j'apprenais. C'était toujours extraordinaire pour moi. Je le regardais bouger dans la salle, parler aux chanteurs, aux acteurs, au chef d'orchestre, au décorateur, avec un tel plaisir et une singularité qui n'appartenait qu'à lui et qui était si juste. Son intelligence était originale, jamais dogmatique. Il était toujours prêt à contredire, pour la recherche de l'idée juste, et aussi pour le plaisir de pouvoir s'emporter. J'avais du mal à aller au spectacle avec lui. Nous étions comme des enfants souvent prêts à dire des idioties. Une fois, nous sommes allés voir une pièce ensemble, et je lui ai glissé une bêtise à l'oreille à propos du spectacle... Nous ne pouvions plus nous arrêter de rire. Nous avons dû sortir de la salle, sous les regards outrés des autres spectateurs. »



Prune Nourry, plasticienne

« Quand j'ai rencontré Prune Nourry, j'avais 14 ans et elle m'a emmené avec elle à son cours de dessin. Elle m'avait promis qu'il s'agissait d'un cours de nu. Hélas, la jeune femme modèle n'étant pas disponible, elle avait été remplacée par un grand gars sympathique. Prune l'a croqué admirablement. De mon côté, mon dessin fini, le professeur m'a expliqué gentiment en regardant ma feuille que ce n'était pas une grenouille qu'il fallait dessiner. Prune expose aujourd'hui ses sculptures au Musée Guimet, et elle réussit brillamment le mariage de ses créations avec les œuvres asiatiques du musée. La moitié de tête de Bouddha qu'elle a sculptée, la pièce majeure de l'exposition, est magnifique. »



Jean-Claude Carrière, écrivain et scénariste

« Quand j'avais 16 ou 17 ans, je rêvais de le rencontrer. À chaque fois que je l'entendais parler, à la télé ou à la radio, j'admirais son esprit, brillant et plein de bon sens. Une amie nous a finalement présentés des années plus tard. Comme il a une connaissance encyclopédique de tout, je lui lance des défis, comme réciter les noms latins et grecs des dieux de la mythologie. J'essaie de trouver quelque chose que je pourrais lui apprendre, mais je n'y arrive jamais ! Jean-Claude est à la fois très enfantin et très sage. Il prend un plaisir fou à raconter ses expériences : sa collaboration avec Peter Brook, ses voyages en Inde pour l'écriture du Mahâbhârata, son amitié et son travail avec Pierre Étaix... Il est parfois très agaçant à côtoyer : le temps qu'il me faut pour écrire une demi-page lui suffit à rédiger trois scénarios et deux essais. Sa grande force, je crois, est de mêler le pur savoir et la fiction. Il arrive à déployer les histoires très naturellement, en ne perdant jamais de vue l'intérêt dramatique. Ce que l'on fait instinctivement quand on raconte une histoire à un enfant, en ne s'appesantissant pas sur les détails qui ne servent à rien, lui y prête toujours très attention. Il maîtrise cet art du scénario : avoir un temps d'avance sur le spectateur pour réussir à le surprendre. »



Bulle Ogier, actrice

«Quand j'entends le mot "dandy", c'est à Bulle que je pense. Bulle est une femme voluptueuse, raffinée et géniale. Pendant la tournée des *Fausses Confidences*, où nous étions tous les deux sur scène, il m'arrivait, la nuit, de la visiter dans sa chambre d'hôtel, de m'allonger sur son lit et de rester un peu là, à la regarder. Je suis timide devant sa beauté et la poésie de son esprit. Dans les coulisses, pendant le spectacle, nous échangeons quelques rires anxieux. Et j'aimais aussi sortir de scène car je la savais juste derrière. Bulle est une femme féline. Dans la vie, c'est un chat égyptien. Sur scène, elle a la précision et la rapidité d'un tigre. Je l'adore.»



Vincent Macaigne, comédien et metteur en scène

« J'ai rencontré Vincent quand j'avais 16 ans. Il était au Conservatoire et m'a aidé à préparer le monologue de Figaro dans la pièce de Beaumarchais (*Le Mariage de Figaro*), avec lequel je présentais le concours d'entrée au conservatoire d'arrondissement. Il m'avait conseillé de me défaire de la convention et de hurler le texte. Je sentais, au théâtre, la possibilité d'une exubérance, quand le cinéma est un art réaliste. Les spectacles de Vincent sont très cathartiques et explosifs. J'ai assisté à des répétitions, et je ne sais pas où il puise cette énergie à la fois joyeuse et enfantine. »



Rebecca Zlotowsky, réalisatrice

« J'ai fait la connaissance de Rebecca quand j'étais au lycée. Je la suis depuis qu'elle a commencé à faire des films. Je me souviens de l'impression que m'avait fait son premier long-métrage, *Belle épine*. Elle m'a invité à tenir un rôle dans *Planetarium*, et j'en ai été très honoré. Je suis heureux de la voir fabriquer des films qui s'élaborent toujours avec un grand désir de cinéma. Quand elle travaillait sur *Planetarium*, j'étais impressionné par la joie qu'elle prenait à faire tenir ensemble tous les sujets du film, qui étaient grandioses. Sur le tournage, elle a réussi à emmener tout le monde avec elle, et c'était très beau. »



Noémie Lvovsky, actrice et réalisatrice

« J'ai toujours besoin de voir, et de revoir, ses films. Ils sont comme essentiels. On a parfois du mal à expliquer la nécessité d'un certain cinéma, mais le cinéma de Noémie, j'en ai besoin, un point c'est tout! Comme il est parfois nécessaire d'écouter du jazz. Dans son cas, ce serait plutôt du punk sentimental. J'attends son prochain film avec l'impatience d'un fan des Beatles quand ils sortaient un nouveau disque. »



Avec *Le Salaire de la peur* (1953), Yves Montand trouve son premier grand rôle au cinéma. Pendant le tournage, Clouzot lui apprend à parler et à bouger devant une caméra, allant jusqu'à critiquer son accent marseillais.



Un tournage en enfer.

C'est un film qui suinte l'angoisse du début à la fin. Dans *Le Salaire de la peur*, projeté cette année à Cannes en version restaurée, Yves Montand et Charles Vanel incarnent deux têtes brûlées convoyant un camion chargé de nitroglycérine. Sur le tournage, entre Camargue et Cévennes, l'atmosphère est tout aussi explosive. Henri-Georges Clouzot, en proie à la dépression et miné par les nombreux imprévus, joue les tyrans deux étés durant. Ce qui n'empêchera pas le cinéaste de décrocher la Palme d'or en 1953. PAR SAMUEL BLUMENFELD — PHOTOS GEOFFROY MATHIEU



Henri-Georges Clouzot (1) et Yves Montand (3), sur le tournage du film, en 1952. La bourgade sud-américaine imaginée par le cinéaste a été reconstituée dans l'ancien camp de Saliers, où 700 « nomades » avaient été internés par le régime de Vichy entre 1942 et 1944. Aujourd'hui, seule une plaque (2) signale l'existence de ce lieu, détruit après le tournage.



LÉMÉMORIAL SE SITUE SUR LA DÉPARTEMENTALE 37, EN BORD DE ROUTE, ENTRE SALIERS ET ALBARON, en petite Camargue. Une sculpture rouillée en acier et une plaque, dressées en 2006. Ce sont les dernières traces du camp de Saliers où, entre 1942 et 1944, près de 700 Gitans, Tziganes et Roms, en majorité de nationalité française, avaient été internés par le régime de Vichy. L'architecte des monuments historiques, Jacques Van Migom, s'enthousiasmait pour ce camp et « *son aspect gitan qui séduira les visiteurs et les passants* ». Ses occupants s'étaient retrouvés entassés dans des cabanes, sans eau ni électricité. Juste le mistral l'hiver et la canicule l'été, les moustiques, les rats et la faim, qui auront raison de 26 d'entre eux.

En juin 1951, quelques années seulement après ce sombre épisode, Henri-Georges Clouzot s'installe dans les bâtiments désaffectés du camp pour le tournage de son sixième long-métrage, *Le Salaire de la peur*, adapté d'un roman de Georges Arnaud. Sorti en avril 1953, le film décrochera – fait rarissime – à la fois l'Ours d'or au Festival de Berlin et la Palme d'or à Cannes, où il est projeté cette année dans le cadre de Cannes Classics – section consacrée aux films anciens restaurés. Il transforme le camp devenu no man's land en une bourgade sud-américaine, Las Piedras, écrasée de chaleur. Un choix qui ne va pas de soi, mais le réalisateur tient à travailler avec la même équipe de film en film, et s'est résolu à tourner en France, les frais de voyage s'avérant trop élevés. Ce sera donc la Camargue pour son ensoleillement.

Clouzot y filme Yves Montand et Charles Vanel en parias venus, comme beaucoup d'autres étrangers, s'échouer à Las Piedras. Tous rêvent d'un hypothétique retour au pays. Et certains – dont Montand – acceptent, pour quelques milliers de dollars, de transporter à bord d'un camion d'énormes quantités de nitroglycérine. Mais personne ne pourra fuir

ce Las Piedras fictionnel, pas plus qu'on n'échappait à la réalité de Saliers. Aujourd'hui, il ne reste rien des décors du *Salaire de la peur*. Tout a été détruit à la fin du tournage, à commencer par ce qui restait du camp. Ironie suprême, Henri-Georges Clouzot avait tenu à y faire bâtir un cimetière, que l'on aperçoit à peine dans le film. Des fausses tombes, pour des cadavres imaginaires, dans cet endroit maudit où les fantômes existent pour de bon. Et un film, aujourd'hui un classique quasiment patrimonial, dont la genèse comme le tournage auront été marqués par le sceau de la démence et l'empreinte de la mort.

En ce mois de juin 1951, le réalisateur, âgé de 44 ans, est traversé par des idées noires. Le succès de ses derniers films, *Quai des Orfèvres* (1947) notamment, n'a rien arrangé. Comme si le prix à payer pour la réussite était la dépression. « *J'en ai marre de crever de ce métier*, explique Clouzot, dans une anthologie compilée par Philippe Pilard (parue en 1968 aux éditions Seghers). *L'angoisse, toujours s'angoisser... C'est pas une vie. Un jour, je plaquerai le cinéma. J'en ai assez. D'ailleurs, c'est mon dernier film. On dit qu'avec l'âge, l'angoisse doit diminuer. Qu'on devrait commencer à se rassurer avec le nom acquis, l'œuvre en partie faite, la notoriété, l'argent. Quand est-ce que l'angoisse s'arrête? Jamais. Et plus on fait de choses, et plus on a peur. Après? Après, on meurt.* »

Il se lance dans *Le Salaire de la peur* comme si c'était son dernier film. Il a en tête les images (macabres, forcément) du documentaire qu'il aurait dû tourner au Brésil. Un an plus tôt, il était en voyage de noces avec sa nouvelle femme Véra Gibson Amado, qui est la fille d'un diplomate brésilien. Le réalisateur voulait montrer la réalité du pays, et donc sa misère. Le gouvernement brésilien y met son veto et rend le tournage impossible. Là-bas, le couple Clouzot assiste à des cérémonies vaudou. Des initiations, « *des vraies* », insiste le cinéaste. Il vit trois mois chez les sorciers, assiste à l'égorgeage rituel des coqs et des boucs, et voit des femmes possédées par les esprits.



Ces images l'obsèdent. Pour les canaliser, il a une méthode : s'allonger sur son lit. C'est en position horizontale qu'il avait pensé, en 1948, à l'intrigue du film *Manon* (1949), une version moderne de *Manon Lescaut*, le roman de l'abbé Prévost. C'est encore de son lit que le metteur en scène a « construit », sur son plafond, la reconstitution de Las Piedras, la bourgade où se déroule le roman de Georges Arnaud, qui remporte un important succès de librairie en 1950. L'auteur, français exilé au Venezuela, chercheur d'or, contrebandier et chauffeur de camion, a écrit l'histoire de quatre laissés-pour-compte au Guatemala. L'idée du *Salaire de la peur* lui est venue après avoir rencontré un camionneur de 35 ans que le transport d'explosifs avait prématurément vieilli. Arnaud racontait la scène, vraie ou imaginée, avec un formidable sens du romanesque : « *La nuit, dans un bar, plein de drogués, des filles aux jupes fendues trop haut et des miséreux mendient un verre d'aqua tonic, un ingénieur d'une compagnie pétrolière raconte un souvenir : un convoi de nitroglycérine qu'il a fallu organiser pour souffler un puits en feu.* » Clouzot travaille brièvement avec Arnaud, mais les deux hommes ne s'entendent pas. Le réalisateur méprise un peu l'écrivain. Il estime notamment mieux connaître l'Amérique du Sud que lui. Pour Georges Arnaud, se confronter au cinéaste se révèle humiliant. Ses sourcils, extrêmement fournis, et son regard embusqué donnent l'impression à son interlocuteur d'être contemplé avec amusement. Même la façon dont Clouzot tire sur sa pipe semble étrange. « *Des petites bouffées économes, rapides pauses méditatives,* se souviendra Thomas Narcejac, le coauteur, avec Pierre Boileau, de *Celle qui n'était plus* qu'adaptera Clouzot pour *Les Diaboliques* (1954). *Et soudain, un vif sourire carnassier précédant la question : "Qu'est-ce que vous en pensez?" Et alors, il vous guette et on se sent un peu idiot.* »

S'il impressionne, Clouzot est aussi un professeur hors du commun, comme il le prouvera avec Yves Montand. Quand il pense à ce dernier

pour le rôle de Mario, le Corse qui conduira l'un des camions en compagnie du caïd marseillais incarné par Charles Vanel, le réalisateur a conscience que le chanteur est pire qu'un mauvais acteur. Il n'incarne rien. Clouzot recherche surtout le Montand physique, l'ancien frappeur sur les chantiers marseillais. Un homme qui doit être crédible dans l'écosystème de Las Piedras. Montand refuse d'abord, de crainte de ne pas être à la hauteur. Il redoute le joug du metteur en scène. Quand ce dernier est mécontent d'un acteur, il le frappe. Sur le tournage de *Quai des Orfèvres*, il avait ainsi giflé Bernard Blier et Suzy Delair.

Clouzot, conscient des réticences de Montand, fait le siège de la maison du chanteur, en compagnie de son épouse Vera, qui tiendra le rôle de la serveuse brésilienne dont Mario tombe amoureux. Simone Signoret, qui servait souvent de cerveau à son compagnon, le convainc d'accepter le rôle. Clouzot met entre les mains de Montand *Le Rendez-vous de Senlis*, de Jean Anouilh, et lui demande de le travailler à la manière d'un débutant, en s'accrochant, en reconnaissant ses erreurs, en prenant la mesure de ses limites. Clouzot apprend à Montand à parler, à bouger, à réciter, lui fait peaufiner sa technique, sa diction, son tempo, son déplacement. Lorsque Montand faiblit, se lasse ou se décourage, Clouzot l'emmène à Saint-Paul-de-Vence (Alpes-Maritimes), à La Colombe d'or, un hôtel où il a élu domicile. Selon le metteur en scène, Vera ne pouvait vivre qu'ici, elle était incapable de s'occuper d'une maison à elle. « *Vera, vous savez,* expliquait-il, *elle était brésilienne. Toute sa vie, elle a eu l'habitude d'être servie. Elle laissait tomber ses robes par terre, comme ça, floc... Les négresses ramassaient.* »

Le recrutement des autres comédiens est plus simple. Jean Gabin est à l'origine pressenti pour interpréter l'équipier de Montand, mais la vedette de *La Grande Illusion* refuse d'incarner un lâche. Charles Vanel reprend le flambeau et devient un homme hanté par sa mort annoncée. Chacun de ses regards apeurés dans le (Suite page 66) •••



1



2

Clouzot (3) pousse le réalisme très loin. Pour la scène où Charles Vanel et Yves Montand (2) s'enlisent après l'explosion d'un pipeline, il exige que les deux acteurs barbotent dans du vrai pétrole... Pour donner des airs sud-américains aux paysages du Gard (1, les gorges du Gardon, où est tournée la scène finale), il utilise des palmiers en métal et des cactus en plâtre. Et tourne plusieurs scènes dans la bambouseraie d'Anduze (4), îlot tropical dans la région.



En ce mois de juin 1951, Clouzot, 44 ans, est traversé par des idées noires. Il se lance dans “Le Salaire de la peur” comme si c’était son dernier film.



••• (Suite de la page 63) film, effrayé qu'il est par la noirceur de la nuit, ou le jour trop aveuglant, ses sursauts au moindre crissement de pneu font du personnage de Vanel l'alter ego de Clouzot. Tout comme l'autre couple du film : le Hollandais Peter Van Eyck, qui joue un Allemand ayant fui le nazisme – et que l'on voit se raser devant le rétroviseur de son camion pour accueillir avec dignité la Grande Faucheuse –, et Folco Lulli, qui incarne un paysan de Calabre atteint d'une maladie incurable. Ces quatre personnages deviennent les projections à peine fantasmées d'un metteur en scène qui a fait de la mort la grande affaire de sa vie. Sur le site de Saliers, des figurants à la peau mate ont été ramenés de Marseille. Des canalisations sont installées pour faire venir l'eau des marais et constituer des flaques réalistes. Les paysages de Camargue, ressemblant peu à ceux de l'Amérique du Sud, des palmiers en métal et des cactus en plâtre sont déplacés partout selon les besoins des scènes. Clouzot a demandé à son décorateur, René Renoux, de construire une usine, un café, et cet improbable cimetière en béton recouvert de chaux. L'érection de cette ville prend rapidement du retard. Le tournage, prévu début juin, est reporté à la fin juillet. Clouzot n'en a cure. La vérité du cauchemar sud-américain se trouve dans les garrigues de la Camargue et dans ces montagnes des Cévennes où fut également tourné le film, avec ce soleil implacable, qui lui donneront une authenticité voulue. Il veut tourner en extérieur, ce que quasiment personne ne fait dans les années 1950. Les rapports avec les comédiens deviennent très vite houleux. Clouzot, qui ne supporte pas l'accent marseillais de Montand, s'efforce de le lui faire perdre. Il fait tout pour l'empêcher de chanter sur le plateau, lui explique qu'il n'incarne pas un crooner mais un chauffeur de camion. Le réalisateur doit multiplier les prises avec Montand, comme d'ailleurs avec son épouse, Véra. Le chanteur souffre de la comparaison avec Charles Vanel, qui n'a jamais besoin de plus de deux prises. Il pleut rarement en Camargue, sauf en cette année 1951. « Une trombe d'eau s'est abattue sur un village des Cévennes », titre *Midi libre*, le 25 septembre. La pluie tombera pendant quarante jours d'affilée. Les décors se dégradent, les véhicules s'emboîrent, les grues s'effondrent. L'équipe du film reste confinée dans un hôtel à Nîmes. Véra Clouzot tombe malade. Le réalisateur se brise la cheville. Des figurants gitans se mettent en grève. Quand arrive le mois de novembre, la pluie n'a pas cessé. Le plan de tournage est largement obsolète. Clouzot a dépensé 700 millions de francs, ce qui ne lui permet pas de mener le film à bien. Seules trente-cinq minutes sont utilisables. Le producteur Raymond Borderie est ruiné. Le tournage reprend sept mois plus tard, en juin 1952, pour se terminer en novembre, avec un nouveau producteur, Georges Lourau.

Clouzot doit tourner les scènes de camions : celle de l'explosion du rocher et du pont, ainsi que celle où Charles Vanel lutte contre la mort dans une mare de mazout. Les séquences avec le transport de la nitroglycérine seront mises en boîte tout l'été, en partie de nuit, sur les chemins cévenols près d'Anduze (Gard), où se trouve une véritable bambouseraie, qui est aujourd'hui le site le plus visité de la région. Ici, le riche passionné d'horticulture Eugène Mazel eut, au milieu du XIX^e siècle, le rêve dément d'aménager une forêt de bambous, de séquoias et de plantes exotiques. Et c'est ce lieu qui servit de cadre

à une autre folie, celle de Clouzot. Cette parcelle d'Amérique et d'Asie nichée dans les Cévennes n'attendait que lui. Au moment de tourner la scène du rocher bloquant la route, le cinéaste demande à placer une importante charge de TNT. Les rochers explosent, tombant au passage sur l'abri du cameraman. Clouzot éclate, estimant qu'il aurait fallu calculer où devaient exactement atterrir les débris. Pour la scène où le camion de Montand tombe d'une falaise, le cinéaste fait installer cinq caméras. Mais le véhicule met plus de temps que prévu pour s'écraser. Le réalisateur exprime vertement son mécontentement. Contre le camion, cette fois-ci. Et, lorsque le metteur en scène s'attelle à filmer l'incendie d'un puits de pétrole, il exige une flamme montant jusqu'en haut du derrick. Des boîtes de conserve contenant de l'essence sont jetées pour obtenir une flamme de cinquante mètres de haut. Les pompiers nîmois sont épouvantés. Le moindre coup de mistral pourrait faire flamber toute la région.

DANS UNE SÉQUENCE RESTÉE CÉLÈBRE, YVES MONTAND ET CHARLES VANEL BARBOTENT JUSQU'À LA TAILLE DANS UN CRATÈRE rempli de pétrole coulant d'un pipeline crevé. Le décorateur propose une eau teintée. Clouzot exige du vrai pétrole. La lassitude des personnages et leur effroi doivent devenir palpables. « *J'avais une douche en plein air à proximité pour me défaire de ça dès que le tournage était fini*, expliquait Charles

Vanel. *Mais comme la scène était longue et que j'étais mazouté jusqu'à ce que Montand me débarque en macchabée au bout de sa course, j'ai été dans le pétrole durant des jours.* » La force de la scène tient au rêve matérialisé de Clouzot : se conduire avec la caméra comme un peintre devant sa toile, en devenant l'équivalent d'un Braque et d'un Picasso, au moment où ses comédiens ne font plus qu'un avec la matière. « *Ce qui me bouleverse dans les toiles de Soutine ou de Van Gogh*, confiait le cinéaste, *c'est ce dépassement constant, cet emportement du peintre au-delà de lui-même. Et, quelquefois, le contraire : la soumission de Georges Braque à la peinture. Braque a le génie de l'essence et de l'huile. Écartelé entre son amour de la matière et la tyrannie de la réalité, comme le pharmacien qui pèse des poisons sur une balance de précision.* »

À la sortie du film, la folie de Clouzot trouvera son public : 7 millions de spectateurs en France. Mais Clouzot regarde ce succès avec distance. À peine le tournage s'est-il achevé qu'il est passé à autre chose. Lancé

dans une perpétuelle course en avant, il commence le projet de ce qui sera un autre de ses chefs-d'œuvre, *Les Diaboliques* (1955), avec Simone Signoret et, toujours, Véra Clouzot. Un film tourné en banlieue parisienne, dans un pensionnat de jeunes garçons, où la mort est toute aussi omniprésente qu'en Amérique du Sud ou en Camargue, mais où elle se mêle à la description de l'enfance.

Parmi les images que Clouzot avait en tête pendant le tournage du *Salaire de la peur*, il y avait justement celles de l'enfance, dont il s'efforçait de se souvenir. Une, notamment, ne le quittait pas. Celle d'une palissade. Dans *Le Salaire de la peur*, Charles Vanel, juste avant de mourir dans les bras d'Yves Montand, lui demande de l'aider à se rappeler ce qu'il y avait derrière la palissade dans une rue qu'ils avaient parcourue enfants tous les deux. Le spectateur pense que Vanel va finir par trouver la réponse. Mais non. Le secret reste derrière la porte. Clouzot continuera de faire du cinéma pour le percer. ☛

Les rapports entre Clouzot et les comédiens deviennent houleux. Le réalisateur multiplie les prises avec Yves Montand qui souffre de la comparaison avec Charles Vanel.

Une autre façon de voir la vie.



FORD MUSTANG

Offrez-vous le rêve à partir de **38 900 €***.

*Prix maximum au 01/04/17 d'une Ford Mustang Fastback 2.3 EcoBoost 317 ch BVM6 type 06-16. Offre non cumulable réservée aux particuliers pour toute commande de cette Ford Mustang neuve, du 01/05/17 au 30/06/17, dans le réseau Ford participant. **Modèle présenté**: Ford Mustang Convertible V8 5.0 421 ch BVM6 avec options, au prix de **51100 €**. **Consommation mixte (l/100 km) : 13,6. Rejets de CO₂ (g/km) : 306** (données homologuées conformément à la Directive 80/1268/EEC amendée).

Ford France, 34, rue de la Croix de Fer - 78122 St-Germain-en-Laye Cedex. SIREN 425 127 362 RCS Versailles.

ford.fr



Go Further

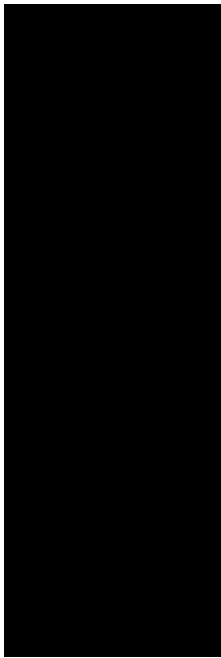


Jeffrey Katzenberg dans son bureau de Beverly Hills, en Californie, le 29 avril 2017.

Destin animé.

“Aladdin”, “Le Roi Lion”, “Shrek” ou “Kung Fu Panda”... Avec des films qui parlent autant aux adultes qu’aux enfants, le producteur Jeffrey Katzenberg a révolutionné l’animation. À 66 ans, cet ancien des studios Disney et cofondateur de DreamWorks recevra à Cannes un Prix d’honneur. L’occasion pour l’un des derniers nababs d’Hollywood de faire ses adieux au cinéma.

PAR VANESSA SCHNEIDER — PHOTO NATHANAEL TURNER



L DONNE RENDEZ-VOUS DANS UN “DELICATESSEN”, COMME L’ON EN TROUVE DAVANTAGE À NEW YORK qu’ici, à Beverly Hills. Le restaurant est déjà bondé en cette heure matinale. Couples âgés venus déguster saucisses et strudels, familles avec enfants qui avalent omelettes géantes et cafés américains. Derrière le comptoir, des piles de bagels sont alignées sur des étagères en bois. Dans des vitrines réfrigérées, saumons fumés, carpes et truites attendent les clients. Jeffrey

Katzenberg, ancien haut gradé chez Disney puis fondateur de DreamWorks, l’homme qui a redynamisé le cinéma d’animation dans les années 1990 et 2000, dernier nabab d’Hollywood, est ici chez lui. À la place d’un carton « réservé », une canette de Coca light est posée sur sa table fétiche. Il en consomme entre huit et douze par jour, un chiffre qui vous colle immédiatement un ulcère à l’estomac rien qu’à l’entendre. Sa « seule drogue », précise-t-il dans les entretiens. Il arrive à l’heure pile, elfe à lunettes et crâne déplumé, petit et sec dans un uniforme qu’il affectionne: tee-shirt et baskets blanches immaculées, pantalon en toile beige. On sent l’homme d’habitudes, à tendance maniaque, voire psychorigide. Jeffrey Katzenberg a 66 ans, mais il fait partie de ces gens auquel il est difficile de donner un âge, qui paraissent plus vieux lorsqu’ils sont jeunes et sur lesquels le temps ne semble plus avoir de prise la quarantaine passée.

Le 19 mai, à Cannes, il recevra un Prix d’honneur pour sa carrière, une récompense inhabituelle pour un producteur, spécialiste du blockbuster d’animation qui plus est. Un bel hommage à celui qui entretient avec le Festival une véritable histoire d’amour, commencée dans les années 1990. « *Il a imposé le film d’animation au Festival* », se souvient Michèle Abitbol, qui s’est occupée du marketing et de la promotion de ses films pendant vingt ans. Le Festival est « *l’un des deux plus prestigieux tapis rouges de la planète avec celui des Oscars*, s’émerveille Katzenberg. *Quand Shrek a été accepté en 2001, je me suis dit “ils ont perdu les pédales”. J’étais terrifié. Cannes, ça peut être la guillotine comme la plus belle fenêtre sur les autres pays. Quand un film est salué au Palais, ça capte l’attention des médias et celle du public du reste du monde.* » Après le succès de *Shrek*, il y présentera hors compétition presque chacun de ses films, comme *Kung Fu Panda*, *Dragons*, *Les Trolls*, *Gang de requins*. « *Le cinéma d’animation mondial a bénéficié de son travail. Sans lui, Persepolis ou plus récemment Ma vie de Courgette n’auraient probablement pas pu être montrés au public cannois* », souligne Thierry Frémaux, le délégué général du Festival de Cannes.

Katzenberg a également organisé des animations conçues par lui et livrées clé en main à destination des badauds de la Croisette : Jerry Seinfeld descendant d’un filin en costume d’abeille pour *Bee Movie*, Antonio Banderas et Salma Hayek sortant d’une paire de bottes géantes au bout du ponton du Carlton pour *Le Chat Potté*, Will Smith sur un requin gonflable pour *Gang de requins*... « *Il peut être froid, voire glacial, mais on travaille très bien avec lui*, constate Thierry Frémaux. *Il fait toujours tout ce qu’il dit. Quand il promet de venir avec telle ou telle star, la star est là.* » Son duo avec le roi de l’animation a été fructueux : « *Il m’a permis de faire revenir Hollywood à Cannes.* »

Car derrière l’homme courtois à la voix douce qui commande une assiette de melon jaune et enchaîne ses canettes de Coca light se cache un magnat du cinéma, un vrai. Avec lui, on est certes loin de l’image des patrons de studio à l’ancienne qui ont fait la légende du cinéma américain de l’après-guerre. Ces Louis B. Mayer et autres Samuel Goldwyn, qui fêtaient leurs succès dans des orgies de champagne, lors de *pool parties* d’anthologie dans des villas somptueuses accrochées sur les hauteurs d’Hollywood. L’époque a changé et les maîtres du cinéma sont désormais plus *healthy* qu’un professeur de yoga, le *work hard* (« travailler dur ») est leur devise, et leurs agendas millimétrés ne souffrent d’aucun contretemps.

L’histoire de Jeffrey Katzenberg est cependant dans la lignée parfaite de celles qui alimentent le mythe américain depuis des décennies. Celui de l’homme parti de rien qui arrive au sommet par la seule force de son audace et de son travail. Le self-made-man dans la plus pure tradition, homme d’affaires avisé et visionnaire à la fois. Né en 1950 à New York, d’un père courtier et d’une mère femme de ménage, petit-fils d’immigrés allemands, il manifeste tout gamin un certain sens des affaires. À 5 ans, il se fait de l’argent de poche en vendant de la citronnade dans la rue. À 8, il déblaye la neige de ses voisins pour 50 cents. Les études ne l’intéressent pas, mais la politique, oui. Il quitte le lycée pour se porter volontaire auprès du démocrate John Lindsay pour les élections municipales à New York, en 1965.

Katzenberg n’essaie pas de faire croire que le cinéma a toujours été sa passion : « *Ça a été un accident, un heureux accident.* » Il est tombé dedans par hasard, sans connaissance ni goût particulier, en rencontrant un producteur indépendant, puis en étant embauché comme petite main à la Paramount à 24 ans. Michael Eisner, le PDG du studio, s’entiche de •••

... ce jeune homme malin et bosseur qui s'applique à régler tous les problèmes avec méthode. Il le mute de département en département, lui fait découvrir toutes les facettes du métier. Il n'est pas déçu : son protégé se révèle aussi doué pour ramasser des paquets d'argent que d'autres pour dénicher des champignons dans des forêts humides. Il grimpe les échelons à toute vitesse et contribue au rétablissement du studio. Il porte notamment la série *Star Trek* sur grand écran, une opération particulièrement lucrative.

En 1984, Eisner l'emmène avec lui chez Disney, où il devient responsable de la division film. Là encore, il redonne vie à

l'entreprise moribonde et entreprend de révolutionner ses us et coutumes. Il opère un nettoyage brutal dans les équipes d'auteurs et fait émerger des projets novateurs, tel *Qui veut la peau de Roger Rabbit* ?, en 1988, mêlant prises de vue réelles et animation. Suivront *La Petite Sirène*, *La Belle et la Bête* et *Aladdin*. La consécration arrive en 1994 avec *Le Roi Lion*. En dix ans, les profits de la société passent de 200 à 800 millions de dollars.

Avec les années 1990, il devient une des légendes d'Hollywood. Et une légende n'en serait pas une si elle ne comportait pas un épisode douloureux. En 1994, il est brutalement viré de Disney par son mentor, qui voit désormais en lui un rival. Une « injustice », selon lui, qu'il vit comme une brûlure et dont il parle encore. Un procès oppose les anciens inséparables. Il se solde par un accord à l'amiable et un gros chèque de 250 millions de dollars pour Katzenberg. Un faramineux dédommagement qui n'apaise pas son orgueil blessé. Pourtant, il

rebondit immédiatement en fondant une semaine plus tard DreamWorks, avec Steven Spielberg et David Geffen.

« Avoir été licencié était finalement une bonne chose », affirme-t-il aujourd'hui dans un sourire. Avec DreamWorks, il veut prouver qu'il peut créer « le dernier nouveau studio indépendant d'Hollywood depuis la fin des années 1940 » et une marque qui concurrencera Disney. En 2001, c'est la consécration planétaire avec *Shrek*. Sa recette, inverser le principe de Disney : « Ne pas créer des films pour enfants, dont celui qui sommeille en chaque adulte, mais faire des films pour adultes, dont celui qui sommeille en chaque enfant. »

Toujours à la recherche de nouveaux défis, Jeffrey Katzenberg se lance à fond dans la 3D. Un choix couronné de succès avec *Madagascar*, en 2005. Et a l'idée révolutionnaire, devenue depuis la règle dans l'animation, de donner à ses personnages les voix de célébrités comme Angelina Jolie ou Brad Pitt. Katzenberg est non seulement un *business*

man hors norme, un bosseur fou (« quinze heures minimum par jour », aime-t-il à répéter), mais en bon *control freak*, il ne laisse rien au hasard. « Il a des dizaines d'idées à la minute, il est très exigeant, mais c'est un génie, estime Michèle Abitbol. Il suit tout du début à la fin, assiste à toutes les réunions, intervient sur les scénarios, les dessins. »

Lorsqu'il s'est lancé dans la 3D, Jeffrey Katzenberg se rendait lui-même plusieurs fois par an à Paris pour faire, avec succès, du lobbying auprès des autorités françaises afin qu'elles aident les salles de cinéma à s'équiper.

Pour compléter le mythe de celui à qui tout réussit, le producteur, marié à la même femme depuis 1975, affiche une vie familiale d'une stabilité rarissime à Hollywood. Démocrate, il a été l'un des principaux pourvoyeurs de fonds pour les Clinton et Barack Obama, lâchant de sa poche deux millions de dollars pour des associations de soutien à l'ancien président et en ramassant sept autres en tapant ses amis stars comme George Clooney. Il a écrit une tribune après l'élection de Donald Trump qui l'a « désespéré ». « J'ai connu Donald Trump quand il avait 22 ans, c'était déjà un connard », assure-t-il.

Il raconte son histoire, sans forfanterie aucune, au milieu du tintement des verres et du bruit des assiettes. Katzenberg n'est pas du genre à se laisser déconcentrer. L'homme est rapide, précis, carré dans ses réponses. Il n'est pas là pour perdre son temps ni en faire perdre aux autres. Il y a du robot sous cette frêle carcasse entretenue par de longues séances de sport quotidiennes. On comprend en le voyant pourquoi, à l'âge où d'autres sont à la retraite, il ne s'est pas contenté de ramasser le cash de sa part de la vente de DreamWorks en avril 2016 (390 millions de dollars) et de se la couler douce sous le soleil californien. « Je me fiche de l'argent, assure-t-il, comme une évidence. J'en ai gagné très vite et beaucoup. J'ai suffisamment de quoi vivre très bien. Mais collectionner des tableaux ou des yachts ne m'intéresse pas. Travailler est mon bonheur, j'adore ça. J'ai encore de l'enthousiasme et de l'ambition. »

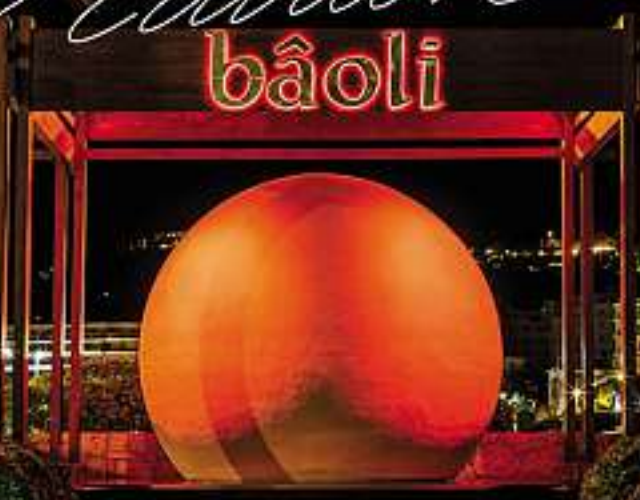
S

ON MOTEUR : AVOIR TOUJOURS UN TEMPS D'AVANCE SUR LES AUTRES. Comme il avait compris l'importance de la 3D, il est aussi l'un des seuls de sa génération à avoir saisi les enjeux de la transformation digitale. Il vient de lancer une société de fonds d'investissement

nommée WndrCo avec deux amis, l'ancienne présidente de DreamWorks, Ann Daly, et l'ancien directeur financier de Dropbox, Sujay Jaswa. Avec un ticket d'entrée à 25 millions de dollars, le trio a déjà rassemblé plus de 750 millions. Si leurs projets restent secrets, l'intention est d'investir dans des start-up produisant des plates-formes ou du contenu numérique, « pour s'adapter aux nouveaux modes de communication à destination des 18-24 ans et faire en sorte que la qualité des vidéos sur les smartphones soit la même que sur grand écran ». Rien ne semble lui faire peur. « Chaque chapitre de ma vie a été meilleur que le précédent », déclare-t-il. En 2014, il avait choqué le milieu du cinéma en proclamant lors d'un colloque professionnel que « le cinéma n'est plus une activité de croissance ». Il raconte : « On m'avait posé la question : "Si vous aviez 25 ans maintenant, est-ce que vous recommenceriez le même parcours ?" J'ai dit : "Non, j'irais dans le numérique". La salle m'a hué. » À Cannes, il fera ses adieux au cinéma. « Je suis déjà nostalgique », murmure-t-il. On a du mal à le croire. ☹

“Quand ‘Shrek’ a été accepté en 2001, j’étais terrifié. Cannes, ça peut être la guillotine comme la plus belle fenêtre sur les autres pays.”

New Edition 2017



bâoli
— CANNES —

Open everyday*

Restaurant — Club
Bd de la Croisette — Port Canto
06 400 Cannes
Résa : +33(0) 4 93 43 03 43

bâoli^{beach}
— CANNES —

Open everyday*

Restaurant — Plage
52 Bd de la Croisette
06 400 Cannes
Résa : +33(0) 4 93 99 49 26

* OUVERT TOUTS LES JOURS

www.baolicannes.com





Le Portfolio

Toiles à gratter.

Ils ne sont ni acteurs, ni professionnels du cinéma, ni journalistes. Pourtant, tous les ans, Elena, Jean-Pierre, Nicole ou Robert foulent le tapis rouge pour assister aux projections du jour. Vêtus de leurs plus beaux atours, ces “gratteurs” de la quinzaine cannoise se postent devant le Palais des festivals en quête de places. Un procédé bien plus efficace que de passer par le service “invitations”.

PHOTOS FRANKIE & NIKKI — TEXTE LISA VIGNOLI



DANS DEUX SEMAINES, ELENA, 73 ANS, AURA TOUT VU. Le dernier film de Michael Haneke comme celui de Roman Polanski ; Sofia Coppola sur les marches et Monica Bellucci, la maîtresse de cérémonie. C'est en tout cas la mission qu'elle s'est fixée. Ensuite, comme elle le fait depuis huit ans, elle pourra rentrer chez elle, en Savoie, pour tout raconter à ses amies : ses montées des marches, les films visionnés en avant-première, l'émotion ressentie dans l'auditorium Louis Lumière, la plus belle salle de cinéma du monde, dans le Palais des festivals...

« À chaque fois, elles me demandent comment je fais. Je leur réponds : "Je fais le trottoir". » Elena, rencontrée en 2016, lors de la soixante-neuvième édition du Festival, n'est ni actrice, ni professionnelle du cinéma, ni journaliste. Elle est retraitée. À Cannes, elle n'a aucun laissez-passer, à peine une carte d'abonnement Ciné-Croisette qui lui permet d'entrer dans les cinémas publics de la ville. Mais les tickets, celle qui a longtemps travaillé dans une boîte de nuit d'Aix-les-Bains les décroche chaque année avec fougue. Tous les matins, elle se

poste devant l'immense paquebot qu'est le Palais des festivals en brandissant sa feuille de papier « Invitation SVP. Merci » souligné de vert fluo et protégée par une pochette plastifiée. « *En français et en anglais, c'est important* », insiste-t-elle.

Elena est une « gratteuse », le surnom que les festivaliers donnent aux quelques dizaines d'individus, tous âges confondus, qui arpentent la Croisette à la recherche d'une place pour l'une des projections du jour. Celle de 19 heures, avec montée des marches et présence de stars, est la plus courue. Un novice en la matière irait naïvement mendier auprès du service « invitations » du Festival. « *Erreur* », grognent les chasseurs de places. « *Sur cinquante personnes qui nous demandent des invitations, seuls trois en obtiennent* », reconnaissait un responsable de la répartition des places en 2016.

Les vrais gratteurs, eux, connaissent le système. Car si les journalistes sont accrédités et affichent autour du cou un badge pour accéder aux projections, les autres (professionnels du cinéma, participants au Marché du film...) ont des invitations distribuées selon un système de points. Un nombre défini selon leur

importance dans le milieu. Si ces derniers désertent trop de séances, ils perdent des points et seront pénalisés l'année suivante. Il faut donc que leurs invitations soient utilisées... Ce qui fait la joie des gratteurs.

Devant l'entrée administrative du Palais, située entre celles de l'auditorium Louis Lumière et le Théâtre Claude Debussy, chacun a sa technique. Il y a cette Américaine en fourreau, blonde et pulpeuse, qui chuchote « *Ticket, please* » en vous frôlant. Ou ces étudiants en cinéma munis d'une ardoise magique qui adaptent leur message au film visé. Certains viennent de Los Angeles, d'autres de Dijon. Mais pendant douze jours, le jeune entrepreneur américain est à la même enseigne que le policier toulousain ; l'apprenti comédien court dans le même sens que le DRH parisien.

Nicole, originaire de Pierrelatte, dans la Drôme, vient ici depuis vingt-cinq ans. « *On a vu beaucoup de films iraniens, israéliens, africains, mais les titres, souffle-t-elle, j'ai oublié...* » Elle se souvient en revanche très bien de sa montée des marches mémorable, juste derrière Adrien Brody pour *Bread and Roses*, de Ken Loach. Ou de « *ce film de Claude Lelouch avec Jeremy Irons et Patricia Kaas, vous savez?* » Une •••







... année, cette femme de 71 ans a même monté les marches vingt et une fois (jour et nuit confondus). Elle se concentre aujourd'hui davantage sur les « vedettes » que sur les films. Et fait aussi partie d'un autre groupe incontournable du décor cannois, le « gang des escabeaux », dont les membres, assis toute la journée devant les marches, quémangent autographes et photos de stars. Pour être un bon gratteur, il faut savoir se démarquer. Si Jean-Pierre déambule de long en large dans son smoking un peu brillant, ce n'est pas pour rien : « Depuis dix ans, j'ai vu toutes les Palmes d'or », confie-t-il. Droit et fier, l'ancien directeur technique ne veut pas s'arrêter de marcher pour discuter un moment. Il faut que l'on comprenne, c'est une affaire sérieuse, il risquerait de perdre sa chance.

Juste avant lui, Robert, un jeune Allemand, nous enseigne les rudiments de ce métier éphémère. « Si tu es sympa, ça marche. Il faut aussi viser un film en particulier et avoir une idée originale. » Avec sa bonne tête et son costume impeccablement cintré, il propose des *free hugs* et décroche une place en moins de sept minutes, sans même donner l'accolade promise. « J'ai tenté le coup l'année dernière pour la première fois, raconte-t-il. Et ça a tellement bien marché que je suis revenu. » Cette fois, il a même convaincu un copain berlinois de l'accompagner. À deux, ils ont déniché un bon plan pour dormir. Mais dans leur quête quotidienne ils font bande à part. Le principe, chez les chercheurs de places, c'est pas d'associé, pas d'amoureux qui tienne. « Sinon, on ne s'en sort pas !, insiste

Elena, pointant son doigt vers la foule : *Là-bas, il y a mon homme. C'est chacun pour soi.* » Très souvent, ils se retrouvent néanmoins dans la salle.

Mais avec des journalistes accrédités toujours plus nombreux et une fréquentation grandissante, la tâche se complique. Sans compter les mesures de sécurité, décuplées depuis les menaces terroristes. Pourtant, rien ne découragera Elena. « Bien sûr que j'y pense. Mais il faut y aller et on y est ! », s'exclame-t-elle. Nicole ne renoncerait elle non plus pour rien au monde à sa parenthèse cannoise. Même si tous assurent que les choses ont bien changé. Car, comme les autres professionnels de la quinzaine cannoise, les gratteurs n'ont qu'un mot à la bouche : « C'était mieux avant. » De vrais festivaliers en somme. ☺





PERSON

ATION





MERCI !

Le Monde


ÉTOILE DE LA PLUS FORTE PROGRESSION DES VENTES DE QUOTIDIENS EN 2016*

* Palmarès 2017 des Étoiles de l'ACPM.
Plus forte progression de la Diffusion Individuelle France Payée 2016 vs 2015 : **+3,4%**.



ÉTOILE DE LA PLUS FORTE PROGRESSION D'AUDIENCE DES MAGAZINES EN 2016**

** Palmarès 2017 des Étoiles de l'ACPM.
Plus forte progression de l'audience One print 2016 vs 2015 : **+18%**.

 **Courrier
international**



PRIX DE LA MEILLEURE COUVERTURE DE L'ANNÉE 2016***

*** Prix Relay des Magazines de l'année 2017, en association avec le SEPM :
couverture du 10 novembre 2016, « Apocalypse Now ».





Installé dans un ancien manège à chevaux du xix^e siècle, le cinéma Carrousel, à Verdun, a reçu le Grand Prix de la salle innovante 2016.

Cinémas d'auteurs.

FINI, LES MULTIPLEXES SANS ÂME ET LES SALLES VIEILLOTES. LES EXPLOITANTS S'ATTACHENT DÉSORMAIS À CRÉER DES ESPACES ORIGINAUX, CAPABLES DE CONCURRENCER LA VIDÉO À LA DEMANDE ET LE STREAMING. LE SUCCÈS NE SE FAIT QU'À UNE CONDITION : L'ADÉQUATION ENTRE LE CINÉMA ET SON ENVIRONNEMENT.

PAR **MARIE GODFRAIN**

Le groupe CGR fait le pari de la technologie. À Torcy, en Seine-et-Marne (1), des panneaux de LED recouvrent les murs latéraux pour favoriser l'immersion du spectateur. À Paris, le Nouvel Odéon (2), à Saint-Germain-des-Prés, a été scénarisé par la designer Matali Crasset, tandis que le vintage Louxor (3), à Barbès, privilégie la convivialité avec son bar-terrasse.



CARNET D'ADRESSES

GAUMONT ALÉSIA.

73, AV. DU GÉNÉRAL-LECLERC,
PARIS 14^e

GERMAIN PARADISIO.

25-27, RUE DE BUCI, PARIS 6^e

LOUXOR.

170, BD MAGENTA, PARIS 10^e

NOUVEL ODÉON.

6, RUE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE,
PARIS 6^e

PATHÉ LA VILLETTE.

30, AV. CORENTIN-CARIOU, PARIS 19^e

CAROUSSEL.

4, RUE DU 61^e-RÉGIMENT-
D'ARTILLERIE, VERDUN (55)

CGR VAL ARENA.

210, BD ÉTIENNE-CLÉMENTEL,
CLERMONT-FERRAND (63)

MÉGA CGR TORCY.

PROMENADE DU 7^e ART,
AV. LINGENFELD, TORCY (77)

S'INSTALLER DANS UNE SALLE ANONYME, au fond d'un centre commercial anonyme, pour manger du pop corn, plus personne n'a envie de ça. » Cédric Klapisch en est convaincu : les cinémas multiplexes construits dans des hangars sans âme, c'est fini. En septembre 2016, le réalisateur du *Péril jeune* a remis le Grand Prix de la salle innovante au Caroussel, à Verdun (Meuse), un ancien manège à chevaux du XIX^e siècle transformé en cinéma par l'architecte Gilbert Long. Créé l'an dernier par le CNC, ce prix récompense « les exploitants qui mettent la modernisation de leurs salles au cœur de leur action ». L'émergence de nouveaux usages ne leur laisse pas trop le choix. « Pour faire face au téléchargement illégal et au succès de la vidéo à la demande, nous devons sans cesse innover », explique Jocelyn Bouyssy, le directeur général du groupe de cinémas CGR. Il y a une dizaine de jours, la chaîne a inauguré deux salles ICE (Immersive Cinema Experience) à Clermont-Ferrand (Puy-de-Dôme) et à Torcy (Seine-et-Marne). Non seulement les fauteuils, en cuir, sont numérotés et

inclinables, mais les clients peuvent étendre leurs jambes. En outre, « des panneaux de LED prolongent l'image sur les murs latéraux pour donner au spectateur la sensation d'une immersion totale », détaille Jocelyn Bouyssy. Dans le même esprit futuriste, le Pathé de La Villette, à Paris, a ouvert en mars une salle 4DX équipée d'une technologie associant les mouvements des fauteuils, dynamiques, à des effets sensoriels tels que le vent, l'orage, le brouillard, la fumée, le tout en parfaite synchronisation avec le film. « C'est un symbole fort d'avoir installé cette salle à proximité de la Cité des sciences », souligne Claude Forest, professeur en études cinématographiques à la Sorbonne. Désormais, les cinémas doivent s'adapter à leur environnement. Les salles en inadéquation avec les attentes des spectateurs sont vouées à l'échec. Souvenez-vous des carrés VIP du Pathé Wepler (dans cette salle située place de Clichy, à Paris, il fallait payer un supplément pour être assis aux meilleures places), le concept avait révolté le public, plutôt populaire. » À Toulouse, l'éco-quartier de Borderouge se dotera l'an prochain d'un cinéma avec terrasse, cheminée et bistro. Le Ciné Borderouge servira

aussi de siège aux associations du coin. Autre clientèle, autre type de cinéma : dans le quartier intellectuel et bourgeois de Saint-Germain-des-Prés, à Paris, des exploitants confient l'aménagement intérieur à des stars du design pour décorer leurs salles. Les espaces communs du Nouvel Odéon de Matali Crasset sont meublés de pièces modulables et acidulées. Signé India Mahdavi, le Germain Paradisio a de faux airs de club privé. Tapissé de velours turquoise et garni de canapés confortables, il accueille parfois des concerts et des événements. « Les nouveaux cinémas sont des salles multifonctions qui peuvent se transformer en salles

de concerts ou en bar », estime India Mahdavi. Voire en salle de conférences ou en agora. À L'Étoile Voltaire, dont l'ouverture est prévue début 2019 dans l'Est parisien, le scan des tickets ne se fera plus dans le hall, mais à l'entrée des salles, de façon à ce que les visiteurs puissent se promener librement. Chacune des cinq salles aura une seconde vocation : spectacle vivant, tests d'étalonnage pour les professionnels, réunions... Et Thierry Marx installera sur le toit le restaurant de son école de cuisine. « LE CINÉMA EST UN LIEU OÙ L'ON A ENVIE DE DISCUTER », constate le sociologue Emmanuel Éthis. Pour s'en convaincre, il suffit de voir la foule massée sur la terrasse du bar du cinéma Louxor, dans le quartier de Barbès, à Paris, les soirs d'été. Ou les grappes de cinéphiles assis sur les marches du Gaumont Alésia, dont la façade, redessinée par l'architecte Manuelle Gautrand est recouverte de panneaux de LED. « Pour qu'une salle marche, elle doit être polyvalente et en lien avec son quartier », conclut Agnès Salson, l'auteur de *Rêver les cinémas, demain* (Ateliers Henry Dougier), à l'issue d'une enquête menée à travers toute l'Europe. Il semblerait que les exploitants français aient retenu la leçon.

DES POSTS ET DES POSTURES

#hollywoodhair.

LES ACCROS DES RÉSEAUX SOCIAUX NE CESSENT DE METTRE EN SCÈNE LEUR VIE À COUPS DE HASHTAGS ET DE SELFIES, LANÇANT LA TENDANCE (OU PAS). CETTE SEMAINE, LES CRINIÈRES HOLLYWOODIENNES.

PAR **CARINE BIZET** — ILLUSTRATION **ALINE ZALKO**

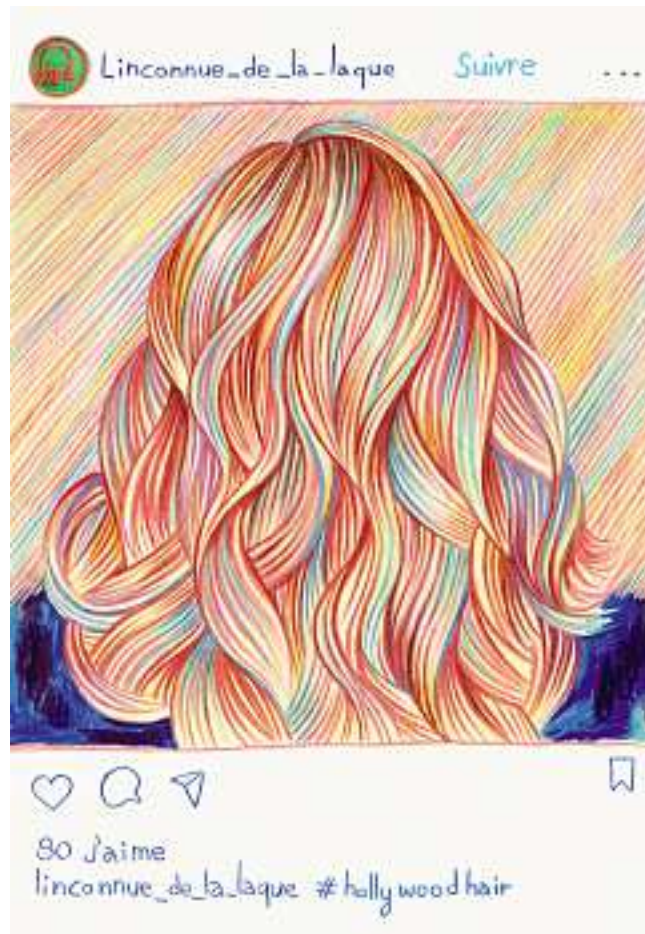
LES RÉSEAUX SOCIAUX SONT UNE VÉRITABLE USINE À FABRIQUER DES STARS VIRTUELLES. Quelques milliers de « like », et tout le monde peut être Marilyn, avec les attributs ad hoc, comme la crinière de star immortalisée sous le hashtag #hollywoodhair. À noter que cette étiquette virtuelle n'a rien à voir avec le Hollywood Chewing Gum – un chewing-gum dans les cheveux reste un accident collant, même sur Instagram. Le #hollywoodhair répond à des codes esthétiques à l'origine inconnue. Il est souvent long, flou et présente un savant dégradé de couleurs. Boucles décoiffées à répartition parfaitement symétrique, brillance saine et discrète, texture idéale (ni trop fine ni trop sauvage), longueur standardisée et clichés tous pris de dos : on dirait un catalogue de perruques pour *La Petite Sirène* ou cousin Machin de *La Famille Addams*.

On imagine bien cette crinière rebondir, au fil des pas, à un rythme parfait, élastique mais hiératique, insensible aux lois de la physique. Personne ne connaît le visage de ces #hollywoodhair : faciès de Barbie ou sosie de la génitrice de Norman Bates, le mystère demeure et personne n'a vraiment osé passer de l'autre côté du rideau capillaire. Le #hollywoodhair existe aussi dans une version plus distrayante et élaborée : des tresses sinueuses qui tracent leurs routes sur des crânes, comme des sutures d'effets spéciaux en 3D.

Factices, à l'image de l'industrie du cinéma dont ils se réclament, les #hollywoodhair sont pourtant souvent fournis avec le making of. La promenade en coulisses fait un peu peur. Cheveux hirsutes et mèches en perdition, crânes demi-nus sur lesquels on coud des mèches, extensions façon scalp exposées sur une table

de travail que ne renierait pas Hannibal Lecter... Ici le mythe de Pygmalion à l'échelle de la coiffure rencontre *La Nuit des morts-vivants*. Attention : une exposition prolongée aux clichés réunis sous ce hashtag peut provoquer des hallucinations et des

bouffées d'angoisse à la vision de la moindre crinière un peu fournie. Est-ce de vrais ou de faux cheveux ? Où commence la réalité et où s'arrête l'illusion ? Cet épisode de *La Quatrième Dimension* n'a pas fini de vous donner des cheveux blancs. ☹



LE THÉORÈME

Tout feu, tout femme.



CHOPARD

La maison suisse a été fondée en 1860 par l'horloger Louis-Ulysse Chopard. Acquisée en 1963 par Karl Scheufele III, héritier d'une dynastie d'orfèvres et d'horlogers, elle se développe en joaillerie. Depuis 1998, ses ateliers réalisent la Palme d'or cannoise.



RIHANNA

Originaire de la Barbade, la pop star aux 52 millions d'abonnés sur Instagram et accessoirement égérie Dior est également investie dans des actions caritatives. En février, l'université Harvard lui a décerné le prix Personnalité humanitaire de l'année.



FLEURS DES CARAÏBES

Une collection haute joaillerie de 30 pièces, dont ces boucles d'oreilles chandelier inspirées des jardins de la Barbade, a été lancée pour célébrer le 70^e Festival de Cannes. *S. A.*

Collection Rihanna Loves Chopard, prix sur demande. www.chopard.fr

LIBREMENT INSPIRÉ

Coupe aux carrés.

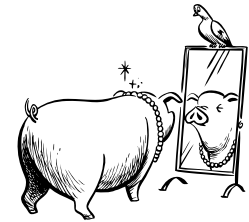
POUR SON MANTEAU ANTON, LA CRÉATRICE MARGAUX LONNBERG A JOUÉ AVEC LES MOTIFS DE LA NAPPE VICHY, ÉLÉMENT-CLÉ DU DÉCOR DE "COFFEE AND CIGARETTES" DE JIM JARMUSH.

PAR VICKY CHAHINE



Pour la pièce phare de sa collection estivale, Margaux Lonnerberg a puisé dans la filmographie de l'un de ses réalisateurs préférés, Jim Jarmusch, et plus particulièrement dans le film *Coffee and Cigarettes* (2003). « Il a filmé une dizaine de conversations, toujours dans le même décor. Ce qui m'a le plus marquée, c'est la présence constante de cette nappe vichy, comme un point d'équilibre entre les deux protagonistes », raconte la jeune créatrice. Et de citer son dialogue préféré : celui entre Tom Waits et Iggy Pop, dont la tranquillité tranche avec l'énergie qu'il dégage sur scène. « Je suis partie de ce vichy très graphique que j'ai retravaillé au crayon à papier, explique-t-elle. Je suis arrivée à ce motif à grands carreaux composés de plus petits. » Un manteau simplement ceinturé, fendu sur le côté et dont la coupe, façon peignoir, fait écho à la nonchalance des personnages du film.

Manteau Anton, Margaux Lonnerberg, 397 €. www.margauxlonnerberg.com



ESPRIT DES LIEUX

Marches à suivre.

Le 17 mai, soirée d'ouverture du 70^e Festival de Cannes.

PAR FIONA KHALIFA



LA ROBE LONGUE.

À découpes en crêpe et ornements, Marchesa Notte, 943 €. www.net-a-porter.com



LES SANDALES.

En cuir craquelé métallisé Mike, Chloé, 595 €. www.chloe.com



LA POCLETTE.

En satin de soie, Mansur Gavriel, 515 €. www.matchesfashion.com



LA PERCHE À SELFIE TÉLÉSCOPIQUE

34,99€ Bootika www.bootika.fr

HORLOGERIE

La Panthère ose.



Cartier réédite en juin sa montre Panthère. Pas de lifting, pas de Botox, le joaillier estime que son design est aussi attirant qu'à son lancement, en 1983 : boîtier carré, vis sur la lunette, chiffres romains. La nouveauté réside dans la stratégie marketing. Le film publicitaire, réalisé par Sofia Coppola à Los Angeles, met en scène l'actrice Courtney Eaton et les filles de la chanteuse Donna Summer, Brooklyn et Amanda Sudano. Pour combler les fans, Cartier va la réintroduire dans son habitat historique, l'Europe et les États-Unis, mais aussi en Chine. *D. Ch.*

Montre Panthère, Cartier. Boîtier en or jaune et acier de 22 x 30 mm. Mouvement à quartz, heures et minutes. 7 100 €. www.cartier.com



FÉTICHE

Coup de projecteur.

On dit souvent que le succès d'un film familial réside dans sa capacité à superposer les niveaux de lecture et fédérer tous les publics. La lampe Olo de Jean-Baptiste Fastrez s'inspire des mêmes recettes cinématographiques. « *Les plus âgés reconnaîtront la forme et les stries des caméras Super 8*, parie le designer. *Les plus jeunes y verront une référence au robot aux grands yeux du film d'animation Wall-E.* » La lampe évoque aussi le cinéma par cette lumière particulière qu'elle diffuse. « *Utilisée en éclairage indirect, elle produit le même effet que les projecteurs de plateau de cinéma braqués sur des objets précis.* » La lumière se fait alors réfléchissante, lunaire. *M. Go.*

LAMPE OLO, DE JEAN-BAPTISTE FASTREZ, MOUSTACHE. 230 €. WWW.MOUSTACHE.FR

VARIATIONS

Têtes de mules.

Robe (longue de préférence) pour les femmes, smoking pour les hommes, tel est le dress code exigé par le règlement du Festival de Cannes, mais point de mention des chaussures. Et pourtant l'année dernière, plusieurs femmes en souliers plats se sont vu refuser l'accès aux projections. Démenti par le délégué général,

l'incident a fait du bruit, à tel point qu'en guise de protestation, plusieurs actrices, dont Julia Roberts et Kristen Stewart, ont monté les marches pieds nus. L'anecdote aurait-elle inspiré les créateurs? En tout cas, cette saison, de nombreux modèles plats, la mule en tête, se déclinent en version soir, agrémentée de satin, strass ou broderies. Mais pour démoder le talon aiguille sur tapis rouge, encore faut-il franchir le pas. *F. Kh.*

DE HAUT EN BAS, SANDALE MULE À RABAT EN DENTELLE ET STRASS, ROGER VIVIER, 1300 €. WWW.ROGERVIVIER.COM
 SANDALE MULE EN SATIN ET BIJOUX STRASS, ROCHAS, 590 €. WWW.ROCHAS.COM
 SANDALE PLATE EN SATIN, DÉTAIL FLEURS BRODÉES EN STRASS CRISTAL, LANVIN, 790 €. WWW.LANVIN.COM
 MULE YVETTE EN TISSU BRODÉ ET VEAU LISSE, GORDANA DIMITRIJEVIC, 270 €. TÉL. : 09-80-74-10-03.



LA PALETTE

Libre champ.

Au théâtre et au cinéma, le vert est mal vu - on dit qu'il porte malheur aux comédiens. Il en va autrement dans le secteur de la beauté, où il est associé à la nature et au renouveau. Cette saison, c'est un vert pastel, délavé comme une aquarelle, qui s'impose sur les linéaires. À l'évocation printanière s'ajoute ainsi une idée de douceur et de bien-être, exploitée notamment par la marque naturelle Ren, avec son masque apaisant pour peaux sensibles. En parfumerie, ce même vert annonce des fragrances aux notes végétales, travaillées en touches pour apporter une fraîcheur racée. Menthe, thym, romarin... l'eau de Cologne Un dimanche à la campagne de Guerlain s'ouvre sur une brassée d'herbes aromatiques vivifiante, avant d'évoluer vers une douceur musquée. Pour White Musk L'Eau de The Body Shop, le parfumeur Dominique Ropion voulait « une fraîcheur moderne, facile à porter et irrésistiblement fruitée, mais avec une touche plus verte ». Une facette apportée par la poire. Destinée à rafraîchir et protéger la peau, la Brume Visage parfumée l'Île au Thé d'Annick Goutal est agrémentée de notes de thé vert, inspirées des plantations de l'île de Jeju, en Corée du Sud. C. Dh.



De gauche à droite, Evercalm, masque apaisant ultra-réconfortant, Ren, 32,50 € les 50 ml. www.renskinicare.com
Un dimanche à la campagne, Guerlain, 160 € les 250 ml. www.guerlain.com
Brume Visage l'Île au Thé, Annick Goutal, 45 € les 50 ml (le 29 mai). www.annickgoutal.com
Thé vert Les Classiques de L'Occitane, 59 € les 75 ml. www.fr.loccitane.com
White Musk L'Eau, The Body Shop, 52 € les 100 ml. www.thebodyshop.com

RÉÉDITION

Sous le soleil exactement.



Le directeur de production et chef décorateur Paul Laffargue a toujours sélectionné avec soin le mobilier figurant dans ses films. Pour meubler la terrasse arpentée par Alain Delon et Romy Schneider dans *La Piscine*, de Jacques Deray, il choisit l'ensemble Locus Solus dessiné quatre ans plus tôt par l'Italienne Gae Aulenti, connue en France pour ses lampes Pipistrello. Prenant le contre-pied du mobilier classique, inspiré du bois courbé, la collection assume des tubulures en acier, la couleur jaune et des coussins aux imprimés solaires, qui la propulsent dans un univers pop. Autre particularité : c'est la première fois qu'un designer italien imagine une collection spécifique pour le jardin. Longtemps oubliée, Locus Solus vient d'être rééditée par l'italien Exteta, spécialiste du mobilier d'extérieur, qui renoue ainsi avec les grandes heures de la Dolce Vita. M. Go.

Collection Locus Solus de Gae Aulenti, Exteta, 600 € la chaise, 920 € le banc, 2 600 € le transat. www.locus-solus.it

À

CANNES, IL Y A LES FESTIVALIERS qui avalent des films du

matin au soir. Et puis ceux qui se divertissent sans interruption. Cette année, après un après-midi à paresser sur le sable de la plage Magnum, ils dîneront peut-être au restaurant intimiste de Nespresso, où le chef Pierre Gagnaire servira un menu inspiré des films de Claude Sautet. Après quoi ils se déhancheront à la Villa Schweppes, sur les mix de Laurent Garnier ou Kavinsky, enchaînant des cocktails à base de tonic hibiscus. Il y a quelques années, les mêmes traînaient déjà sur les terrasses Martini, Grey Goose ou sur la plage Chivas.

Depuis le début des années 2010, ces lieux éphémères sponsorisés prennent de plus en plus d'importance dans le quotidien cannois. Les équipes des longs-métrages en compétition y donnent leurs interviews. Des films, ou des produits sans rapport avec le cinéma, y sont lancés. Autrefois hébergées dans des villas, les fêtes les plus courues se déroulent désormais sur ces «plages». Même le reste du

monde, qui ne «descend» pas à Cannes, suit de près ce qu'il s'y passe: le moindre événement est relayé sur les réseaux sociaux.

Le jour, ces spots à l'esprit revendiqué «French Riviera», se déploient sur le bord de mer. Le soir, ils investissent des espaces clos pour limiter le bruit. «Aujourd'hui, à Cannes, tenir un lieu festif en extérieur est devenu quasi impossible», observe Benoît Nicolazo, fondateur de la Villa Schweppes, qui fêtera ses dix ans au club K, dans l'enceinte du Palais des festivals.

Pour décrocher l'autorisation administrative de la mairie, ces entreprises se montrent sous un jour glamour et grand public, incarné à l'année par leurs égéries (Pénélope Cruz pour Schweppes, George Clooney pour Nespresso). «Cette année, Cara Delevingne était un choix idéal, explique Cyrielle Boudier, responsable de la marque Magnum (Unilever). Non seulement elle vient du milieu de la mode, mais elle sera à l'affiche du prochain Luc Besson.»

Dépenser un million d'euros, voire bien plus, pour avoir sa parcelle revêt des intérêts multiples. «Ce festival est l'événement le plus médiatisé au

monde après les Jeux olympiques: cela nous offre une couverture internationale», se félicite Géraud de la Noue, directeur général de Baron Philippe de Rothschild, qui déploie son Mouton Cadet Wine Bar sur une terrasse du Palais des festivals.

«C'est aussi très inspirant pour nous de rencontrer des créateurs durant quinze jours», ajoute Nathalie Gonzalez, directrice marketing de Nespresso, maison mécène de la Semaine de la critique.

PLUS PROSAÏQUEMENT, "CES LIEUX ÉPHÉMÈRES permettent aux marques d'attirer du beau monde et, du même coup, de faire parler d'elles sur les réseaux sociaux, décrypte le consultant et scénographe Christophe Pascal, auteur de *La Communication événementielle* (Dunod, 2017). D'ordinaire, elles payent des célébrités jusqu'à 100 000 euros pour qu'elles assistent à leurs événements. Cannes représente une exception et une aubaine, puisque les stars y viennent pour promouvoir leur film ou se divertir, sans rien exiger en retour.»

Beaucoup d'habituez voient dans le succès de ces lieux un nouveau signe de la prise de pouvoir des logiques marketing sur le temple de la cinéphilie. La venue d'une starlette de télé-réalité ne fait-elle pas davantage de bruit que la plupart des films au palmarès?

«Quelque chose du star-system s'abîme sous nos yeux, une innocence et une magie disparaissent sous les assauts de la communication mondiale généralisée», écrivait Thierry Frémaux, le délégué général, dans *Sélection officielle*, son journal paru en janvier chez Grasset. C'est oublier un peu vite qu'outre un événement artistique majeur, le Festival de Cannes a toujours été une foire - aux vanités - et un marché. 📺

Parmi les lieux pop-up sponsorisés: la plage Magnum (1), la Villa Schweppes (2), le restaurant Nespresso (3), le Mouton Cadet Wine Bar (4).

D'OU ÇA SORT ? Les lieux éphémères cannois.

PLAGE PRIVÉE, TERRASSE HUPPÉE, CLUB ENFIÉVRÉ: LES ENDROITS LES PLUS COURUS DE LA QUINZAINE SONT CRÉÉS PAR DES MARQUES, QUI VOIENT DANS LE FESTIVAL L'OCCASION IDÉALE POUR COMMUNIQUER. N'EN DÉPLAISE AUX CINÉPHILES.

PAR VALENTIN PÉREZ



LIGNE DE MIRE

Palma d'or.

PAR JEAN-MICHEL TIXIER



OBJET TROUVÉ

Le porte-monnaie.

LES DESIGNERS STEFANIA DI PETRILLO ET GODEFROY DE VIRIEU ONT DÉNICHE POUR "M" DES OBJETS DU QUOTIDIEN À LA BEAUTÉ CACHÉE. CETTE SEMAINE, LA BOURSE "TACCO" EN CUIR ET SANS COUTURE.

Ce petit porte-monnaie en forme de talon (tacco, en italien) bombé n'est pas façonné comme une pièce de maroquinerie traditionnelle. Il est réalisé selon la technique du « *cuoietto artistico fiorentino* », qui consiste à découper et affiner le cuir à la main, à l'immerger dans des bains d'eau tiède, puis à le laisser sécher en forme, avant de l'assembler sans couture. La coque s'ouvre et se referme sur elle-même, ce qui permet de faire rapidement l'appoint. On peut y conserver aussi des boutons dépareillés ou des pièces de collection.

Nom : porte-monnaie « tacco »

Année de création : 1956

Matériau : cuir

Fabricant : Piero et Maurizio Peroni

Prix : environ 60 €

Coordonnées : www.peronifirenze.it

www.virieudipetrillo.com



TÊTE CHERCHEUSE

Coiffeur décoiffant.

Depuis quinze ans, Olivier Lebrun transforme les chevelures des actrices (Emma Watson, Diane Kruger, Audrey Tautou) pour les séries de photos des magazines. À 45 ans, ce bricoleur capillaire, qui aime expérimenter de nouveaux effets de couleurs et de textures, est passé maître dans la création de coiffures rock, réalisées avec trois fois rien. Aujourd'hui, il met ce savoir-faire au service du public avec le salon-laboratoire Olab Paris. « *Les clients viennent ici pour avoir des idées, changer de tête* », explique le coiffeur. Son objectif est double : dédramatiser la coloration et revaloriser la coiffure, qui aurait « *disparu des salons* ». « *Ici, on peut demander n'importe quel coiffage avec, si besoin, des rajouts ou des accessoires*. » Allergique à la routine « *du mardi au samedi, de 9 heures à 19 heures* », Olivier Lebrun accorde des rendez-vous le jour et à l'heure où le souhaitent ses clients, en fonction des disponibilités de l'équipe, qui poursuit en parallèle son travail dans le milieu de la mode. *C. Dh.*

Olab Paris, 5 bis, rue du Louvre, Paris 1^{er}. Tél.: 01-40-40-76-94. www.olabparis.com

MAC VAL Exposition collective 22 avr.—3 sept. 2017

Musée d'art contemporain du Val-de-Marne macval.fr
Place de la Libération — Vitry-sur-Seine



Society



PARIS

exponaute



ANOUS PARIS

Slash

Mouvement



VAL de
MARNE
Le département

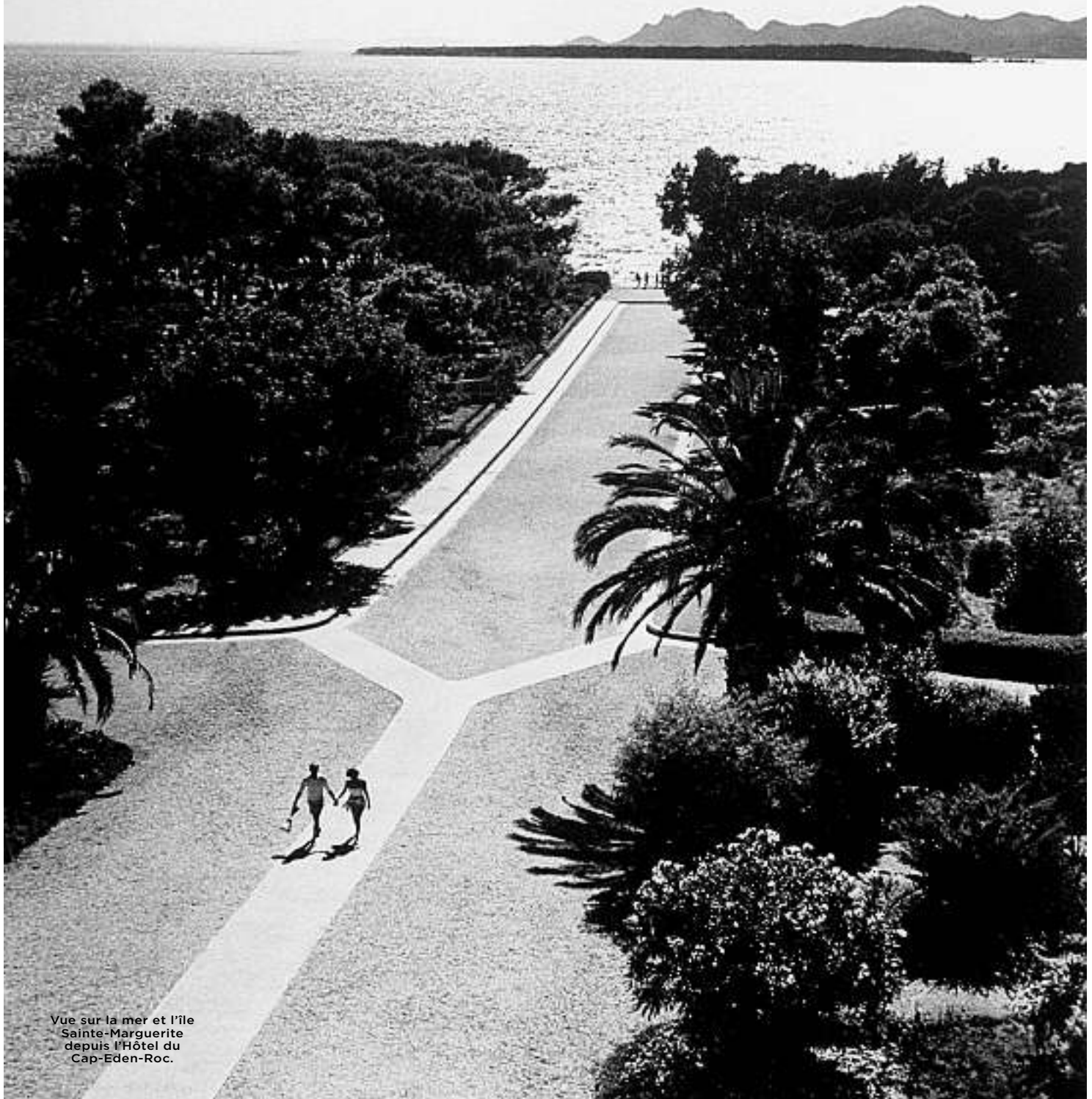
Tous, des sang- mêlés

UNE VILLE, DEUX POSSIBILITÉS

Antibes.

À QUELQUES ENCÂBLURES DE L'AGITATION CANNOISE, LA CITÉ AZURÉENNE ET SON SUBLIME CAP APPARAISSENT COMME UN HAVRE DE PAIX OÙ IL FAIT BON SE RESSOURCER. ET SE CULTIVER, EN METTANT POUR UN TEMPS LE CINÉMA DE CÔTÉ.

PAR **DIANE LISARELLI**



Vue sur la mer et l'île Sainte-Marguerite depuis l'Hôtel du Cap-Eden-Roc.

I — TRÉSORS NATURELS



Jardin Thuret.

PLANTES EXOTIQUES AU JARDIN THURET

Ce jardin – le plus beau que George Sand ait « vu de sa vie » – compte des centaines d'espèces exotiques rares. On y trouve aussi une trentaine de pins parasols, une espèce atteinte de « timidité des cimes » : les branches supérieures entre deux arbres voisins ne se touchent jamais. Un mystère pour les botanistes.

90, chemin Gustave-Raymond.
www6.sophia.inra.fr/jardin_thuret

SENTIERS ARBORÉS AUX ÎLES DE LÉRINS

À moins d'une demi-heure de bateau, l'île Sainte-Marguerite permet d'imaginer ce que fut la Côte avant le bétonnage... Et de s'en consoler, entre sentiers arborés et criques aux eaux cristallines. Ne pas manquer la sublime abbaye de l'île voisine, Saint-Honorat, où les moines fabriquent leur vin.

Au départ de Juan-les-Pins avec Riviera Lines. www.riviera-lines.com



Anse de l'Argent-Faux.

PISCINE NATURELLE À L'ANSE DE L'ARGENT-FAUX

Depuis 2011, le sentier littoral n'est plus réservé aux propriétaires privés. Autant en profiter pour aller se baigner dans la baie des Milliardaires, aussi nommée anse de l'Argent-Faux, dont l'accès est facilité par une piscine naturelle creusée dans les rochers.

De la gare de bus, prendre la ligne 2 jusqu'à son terminus et marcher jusqu'à l'avenue Mrs-Beaumont.

FLEURS À DÉGUSTER À LA TAILLE DE GUÉPE

Dans une rue piétonne loin de l'animation du vieux Antibes, ce restaurant fait le choix du beau et du bon.

Produits frais et de saison sont cuisinés avec raffinement : les plats (risotto aux saint-jacques, tartares de poisson) sont parsemés de pensées, gueules-de-loup, bégonias et autres fleurs comestibles.

24, rue de Fersen. Menu aux fleurs : 30 €. Tél. : 04-93-74-03-58.

II — PÉPITES CULTURELLES



Fondation Hartung Bergman.

PEINTURE ABSTRAITE À LA FONDATION HARTUNG BERGMAN

Dans les années 1960, les peintres Hans Hartung et Anna-Eva Bergman firent construire leur villa et leurs ateliers sur les hauteurs d'Antibes. Inscrit au Patrimoine du xx^e siècle, cet ensemble architectural remarquable accueille les œuvres et les archives de ces deux figures de l'abstraction.

173, chemin du Valbosquet.
Visites exclusivement sur réservation
www.fondationhartungbergman.fr

"JOIE DE VIVRE" AU MUSÉE PICASSO

En 1946, le peintre vivait dans ce château situé sur l'ancienne acropole de la ville grecque d'Antipolis. Il y laissa en dépôt plus de 60 œuvres, dont l'emblématique *Joie de vivre*. La collection s'est ensuite enrichie de créations d'autres artistes, comme Nicolas de Staël.

Place Mariejol. Ouvert tous les jours en été, de 10h à 18h.



Théâtre An théa.

SPECTACLES VIVANTS AU THÉÂTRE ANTHÉA

C'est en pensant au fort Carré voisin que l'architecte Patrick Fagnoni a conçu cette salle de spectacle en béton, verre et aluminium. Elle propose de l'opéra, du théâtre (*Misery*, de William Goldman, par Daniel Benoin), de la danse (*May B*, de Maguy Marin), de l'humour (Fellag...) et des concerts.

260, av. Jules-Grec.
www.anthea-antibes.fr

NUITS AMÉRICAINES À L'HÔTEL BELLES RIVES

En 1925, F. Scott Fitzgerald et son épouse Zelda posèrent leurs malles à la villa Saint-Louis, à l'entrée du Cap-d'Antibes. C'est là que le romancier américain écrivit *Tendre est la nuit*. Depuis, la résidence est devenue un palace Art déco avec accès direct à la mer.

33, bd Édouard-Baudoin, Juan-les-Pins.
Chambres vue sur mer à partir de 160 €. www.bellesrives.com/fr



Y ALLER

PARIS-ANTIBES. AVEC LA SNCF, À PARTIR DE 65 € L'ALLER. NOMBREUX TRAINS QUOTIDIENS.

GARDEN - PARTY

Eden roc.

PAR JOHN TEBBS, JARDINIER ANGLAIS

JE ME SOUVIENS AVEC NOSTALGIE DE LA PIÈCE MAÎTRESSE qui trônait au centre du jardin de mes parents, quand j'avais 6 ans. Un amas de roches transposées « très naturellement » de la haute montagne à la plate campagne anglaise ! Entre les pierres se faufilaient quantité de petites plantes alpines. Mes parents n'étaient jamais allés dans les Alpes ni même à la montagne, pourtant ces « rocailles », telles qu'on les nommait dans les années 1960 et 1970, étaient très répandues dans les jardins des zones pavillonnaires. À partir des années 1980 cependant, ce type d'arrangement perdit sa popularité. Tout le monde, mes parents compris, se débarrassa de sa rocaille et se mit en quête d'autres tendances. Seuls quelques passionnés persévérèrent.

J'ai découvert mon premier jardin alpin lors d'un voyage, en juin 2016 : Flore-Alpe est situé dans le Valais, une région du sud de la Suisse située à 1500 mètres d'altitude, surplombant Champex-Lac et les cimes enneigées des Combins. Près de 4000 variétés de plantes s'y épanouissent, composant un des jardins alpins les plus riches et les plus fournis. Lors de ma visite, le feuillage et la flore formaient sur la rocaille une débauche de verdure et de couleurs. C'est un des plus beaux jardins que j'aie jamais vus. J'ai mieux compris l'ancien engouement et l'envie de recréer ce style dans les jardinets anglais. Néanmoins, bien que je me sois attaché à la « rocaille » familiale, le rendu de ces cailloux entourés de sommets montagneux est incomparable! 🌿

Près de 4 000 variétés de plantes coexistent à 1500 mètres d'altitude dans le jardin botanique Flore-Alpe, en Suisse.





UNE AFFAIRE DE GOÛT

Flan séquence.

JEAN-PIERRE LAVOIGNAT A COFONDÉ LES REVUES DE CINÉMA "PREMIÈRE" ET "STUDIO MAGAZINE". LE JOURNALISTE DÉVORE AVEC LE MÊME APPÉTIT LES FILMS ET LES BONS PETITS PLATS. SON DESSERT FAVORI : LE FLAN DE SA MÈRE, TRADITIONNEL ET RÉCONFORTANT.

PAR CAMILLE LABRO

“ **JE N'AI CESSÉ DE BOUGER TOUTE MON ENFANCE.** Je suis né au Maroc, où j'ai passé mes cinq premières années. Mon père était militaire et nous déménageons souvent : Montpellier, Paris, l'Algérie... Lorsque la situation est devenue très tendue au Maroc, nos parents ont préféré nous laisser en France pour l'année scolaire : mon frère chez mes grands-parents maternels, à Montpellier; ma sœur et moi auprès de ma grand-mère paternelle, dans un petit village près de Dijon. Les parents d'un côté, les enfants – séparés – de l'autre ! Ce serait impensable aujourd'hui. À l'époque, on trouvait ça normal. Forcément, notre enfance a été un peu particulière, teintée de

mélancolie et d'absence. Pas étonnant que j'aime les films, les romans, les chansons tristes. Mais tous ces déménagements m'ont aussi donné une grande faculté d'adaptation. Je suis bien partout où je vais, toujours curieux de nouveauté. Quand mon père a pris sa retraite, après la naissance de mon petit frère, nous nous sommes installés à Avignon, puis à Châteauneuf-du-Pape. J'avais 13 ans, on a arrêté de bouger. J'adorais lire, voir des films, écrire. J'ai commencé ma carrière de journaliste par quelques articles pour *Le Provençal* pendant le Festival d'Avignon. J'y ai travaillé tout en continuant mes études, et c'est à ce moment-là que j'ai rencontré

Marc Esposito. Nous sommes tout de suite devenus amis, et pour longtemps : il y a eu l'aventure du magazine *Première*, puis celle de *Studio...* Notre parcours a, bien sûr, été jalonné de bons repas. On aime bien manger, dans le cinéma. Je me souviens d'un jour où Gérard Depardieu, après avoir fait le marché, est entré au petit matin par la fenêtre de la villa que nous louions à Cannes (la porte d'entrée était fermée), et a préparé à manger pour tout le monde.

À AVIGNON, J'AVAIS UN TRÈS BON AMI PASSIONNÉ DE CUISINE, Maurice Rey, qui, avant d'ouvrir Le Grand Café, avait monté un resto clandestin que le Tout-Festival fréquentait. Il était de très bon conseil. Il adorait mon flan, même s'il le trouvait un peu trop sucré. J'ai, depuis, réduit la teneur en sucre. Ce flan, c'est celui de ma mère. J'ai le souvenir d'en avoir toujours mangé, j'en raffolais, j'en raffole encore. Vers 15 ans, je lui ai demandé de m'apprendre à le préparer. C'est plutôt une crème renversée, mais ma mère appelait ça un flan. Quand j'en fais un, je pourrais le manger tout entier. Il y a quelque chose de magique dans la combinaison lait-œuf-sucre. D'ailleurs, j'adore aussi la crème anglaise, les crèmes caramel, le lait de poule – bref, toutes les déclinaisons de ce mélange simple et parfait. C'est certainement lié à l'enfance, voire au lait maternel, onctueux, sucré, doux. Ce dessert est devenu ma spécialité. J'utilise le même vieux moule en fer-blanc depuis trente ans, il a tant servi qu'il a la marque indélébile du bain-marie. J'ai tenté toutes sortes de variantes, avec de la fleur d'oranger par exemple, comme au Maroc. Mais la version la plus pure, à la vanille, reste ma favorite. Bien meilleure que toutes ces crèmes brûlées « tendance » que l'on sert désormais partout. ”

LA RECETTE

LE FLAN

Pour 6 à 8 personnes

INGRÉDIENTS

1 L de lait frais entier
1 belle gousse de vanille
8 œufs (5 entiers + 3 jaunes)
175 g de sucre semoule ou sucre de canne blond
100 g (ou 15 morceaux) de sucre blanc
1 moule rond d'environ 15-16 cm de diamètre (type moule à charlotte)

I
Dans une petite casserole à fond épais, faire fondre les morceaux de sucre ou 100 g avec quelques gouttes d'eau, à feu moyen. Laisser chauffer jusqu'à obtention d'un caramel blond ambré (cette opération peut se faire directement dans le moule si ce dernier est va sur le feu). Verser dans le moule pour que le caramel tapisse uniformément le fond, puis le laisser refroidir et durcir.

II
Fendre la gousse de vanille en deux dans la longueur, gratter les grains avec la pointe d'un couteau, et porter le lait à ébullition avec la gousse fendue et les grains. Retirer du feu, ajouter le sucre semoule, remuer. Laisser tiédir en mélangeant de temps en temps.

III
Dans un cul de poule, fouetter les œufs et les jaunes ensemble. Après avoir retiré la gousse, verser doucement le lait tiédi sur les œufs en fouettant. Verser dans le moule, par dessus le caramel durci, et enfourner au bain marie (soit dans un plat creux plus grand, et rempli d'eau), à 160 °C, pendant 40 à 50 min. Vérifier la cuisson avec un petit couteau : la lame doit ressortir propre. Laisser refroidir le flan complètement avant de le démouler.



DESSOUS DE TABLE

Clap de faim.

PAR FRANÇOIS SIMON

LE FESTIVALIER EST UN DRÔLE D'OISEAU AUX APPÉTITS INDÉCIS. Il mange par à-coups, comme un pic-vert, un dératé, un sans foi ni loi. Ni horaires. Lorsqu'il sort de ses séances, il est capable d'avalier n'importe quoi. Ou rien du tout, car il est hors de lui. Ne pensez pas pour autant qu'il se nourrit de pop-corn, de Kim cônes ou autres morsures sucrées. Non, son estomac est une salle obscure qui préfère l'écran livide à la nappe blanche. Imaginez la perplexité des restaurateurs, que déjà le siècle dérouté. Cannes, habituée à sa vie de couleuvre ensoleillée, voit soudainement débarquer ces excités embadgés. On se pose donc la question. Augmenter les tarifs? Certes! Les doubler? Pourquoi pas... Faire des buffets, apprendre le langage des signes, des sushis, du guacamole? Alors on carpacciotte, on émince, on « revisite » à tout-va. Dans ces conditions, trouver une table normale avec une clientèle normale tient ici de l'exploit. Tout le monde surjoue, même la nuit, les miettes de pain et les orchidées.

Pourtant aux Canailles, petit bistro en retrait de la Croisette, le calme se frotte à peine à une playlist cagole. La cuisine est simple, bistrotière. Elle reste à sa place. C'est-à-dire dans l'assiette. Les produits jouent leur rôle: carpaccio de petits violets à la cannoise et parmesan, foie gras poêlé aux fruits rouges, salade de poulpes, caille rôtie et polenta à la truffe, dos de cabillaud... C'est tout drôle parce que les plats sont comme tenus en laisse. Ils ne font pas les cabots pour autant, comme si on leur avait dit de ne pas sauter au cou des gens, de les biser, de faire la conversation. Ils ont compris qu'ici les stars, ce ne seront jamais eux. Ils sont en job d'été, expédiés *ad patres* en quelques fourchettées. Ils marchent

au souvenir, nous traversent comme des images. Du reste, Les Canailles fonctionnent aussi à la scénographie. Celles des clients. Hors saison, c'est extra parce que les convives sont dans leurs textes, ne se retournant pas. Maintenant, avec le Festival, une tout autre comédie commence, on va clapper. 🎬



Carpaccio de petits violets et parmesan ou dos de cabillaud rôti au beurre blanc, basilic et ail : la cuisine des Canailles se tient bien, sous l'œil du chef Michel Cortesi, de Lysiane Levivier (sommelière, à gauche) et de Carole Peretti (au service).

PLACE DE CHOIX

Dans les coins (pas au centre). Ou bien, en fin de soirée lorsque la salle est pleine, dans la partie bar, plus calme.

DOMMAGE...

Les frites, un peu la tête en l'air.



À EMPORTER

La bonne humeur délivrée par le service féminin (Carole et Lysiane, la sommelière).

PASSAGE À L'ACTE

Bistro Les Canailles, 12, rue Jean-Daumas, Cannes. Tél.: 04-93-68-12-10.

Tous les jours (pendant le Festival). Commandes jusqu'à 23 heures.

Mercure

Température ambiante selon la saison.

Décibels

Hors Festival, c'était plutôt calme. 75 dB.

L'addition

À la carte, 50 €.

Minimum syndical

Onglet de veau direct, 20 € ou plats du jour du « semainier », 13 € environ.

Verdict

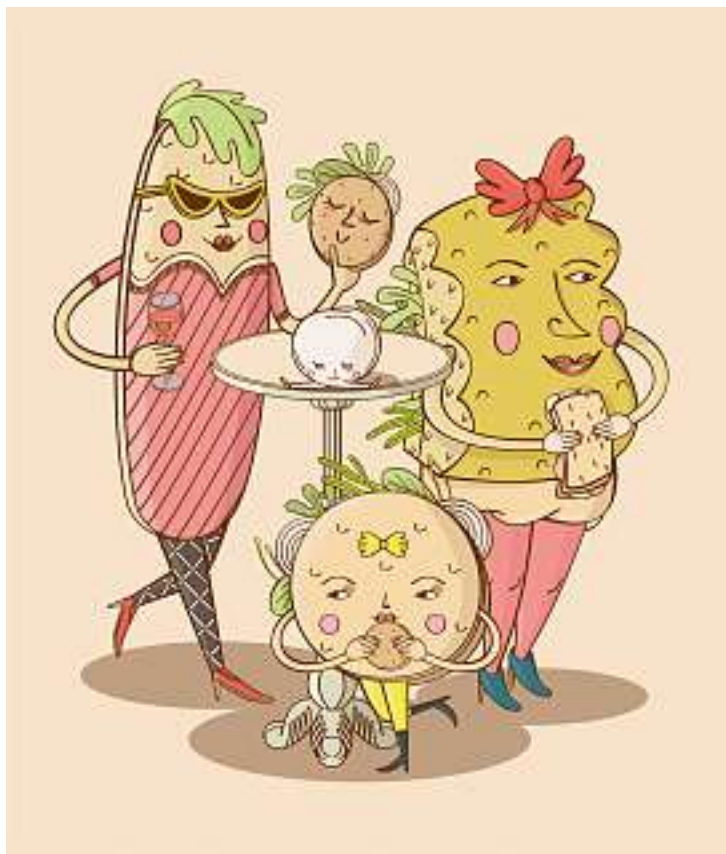
Action!

DEUXIÈME RIDEAU

Régime Federal.

Lorsque le Festival s'ouvrira, logiquement, Cannes va voler bas question restauration. Inutile de fréquenter la haute gastronomie souvent débordée et hors de prix. Mieux vaut faire comme la guêpe, piquer vite et juste. Pour les amateurs du genre, voici, entre Croisette et gare SNCF, une adresse à l'italienne fournissant sans doute les meilleurs paninis de la ville. Ils passent par toutes les couleurs et les accompagnements, et tiennent plus que la route, à l'instar de ce Bandat Bonnot composé de jambon cru, mozzarella, courgettes grillées et huile d'olive. Le reste de la carte virevolte et tape partout, du végétarien aux intitulés fantasques (Potemkine, Garrincha, Gagarine, Ernesto...) aux classiques toastés à la minute, arrivant dans leur faconde charcutière et fromagère. Le soir, le lieu est plutôt couru pour ses spritz et planches de fromages et charcuterie. *Fr. S.*

Panini Federal, 31, rue Hoche, Cannes. Tél.: 04-93-99-58-59.
12 € environ. Fermé le dimanche.



Pages réalisées par Chloé Aeberhardt, Vicky Chahine et Fiona Khalifa (stylisme).
Et aussi Sophie Abriat, Carine Bizet, David Chokron, Claire Dhouailly, Stefania Di Petrillo, Marie Godfrain, Camille Labro, Diane Lisarelli, Valentin Pérez, François Simon, John Tebbs, Jean-Michel Tixier et Godefroy de Virieu.

Illustration Gilles & Cecile pour M Le magazine du Monde

Nature

et

VINS



SALON DES VINS

BIO ET

HIVE

DES VIGNERONS INDEPENDANTS

19-20-21 MAI 2017 Espace Champerret 75017-PARIS

Entrée
offerte
pour
2 personnes

1€ le verre

SUR PRÉSENTATION DE CETTE ANNONCE

Vendredi 19: 15h-20h
Samedi 20: 10h-20h
Dimanche 21: 10h-18h

SOUS LE HAUT
PATRONAGE



MINISTÈRE
DE L'AGRICULTURE
DE L'AGROALIMENTAIRE
ET DE LA FORÊT



vigneron-independant.com

un événement
Télérama

NATURALIA

ideemiamy
L'ACTU AGRICOLE
www.ideemiamy.com

oui
FM

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ.
À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.



Alejandro Jodorowski
et Pascale Montandon-
Jodorowski à Paris,
le 3 mai 2017.

Figure du cinéma underground,

Alejandro Jodorowsky

est également un artiste pluridisciplinaire. Avec son épouse, la peintre Pascale Montandon-Jodorowsky, il forme “pascALEjandro”, un tandem qui signe des dessins poétiques, exposés à la galerie Azzedine Alaïa, à Paris.

Par Hélène Delye — Photos Alexandra Catiere

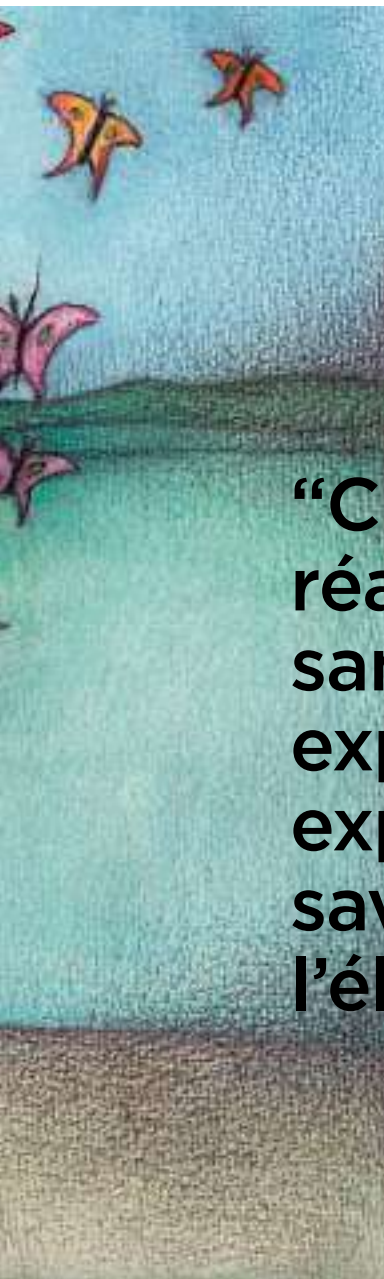
Le dessin de l'affiche de *Poesía sin fin*, dernier film du réalisateur franco-chilien.



C'ÉTAIT L'UNE DES PLUS BELLES AFFICHES DE FILM DU FESTIVAL DE CANNES 2016. Et, fait rarissime, elle était signée du réalisateur. Le dessin d'un jeune homme élancé à la chevelure dense, qui promenait sur une plage une valise d'où s'échappait une nuée de papillons. Le réalisateur franco-chilien Alejandro Jodorowsky présentait à la Quinzaine des réalisateurs *Poesía sin fin*, son huitième long-métrage et le second volet d'un travail autobiographique entamé en 2013 avec *La Danza de la realidad*, dans la même sélection cannoise. L'affiche de *La Danza...* montrait un père et son fils, habillés en militaires, entourés de flammes et d'anges. Les dessins originaux de ces deux posters sont actuellement exposés - avec de nombreux autres croquis qui n'ont rien à voir avec le cinéma - à la galerie Azzedine Alaïa, à Paris, dans le cadre de l'exposition « pascALEjandro », sur le travail commun entre Alejandro Jodorowsky, 88 ans, et l'artiste peintre Pascale Montandon-Jodorowsky, 45 ans, son épouse. pascALEjandro est non seulement la fusion de leurs deux noms, mais surtout la signature de leurs œuvres communes. Une identité créée il y a douze ans quand, à défaut d'avoir un enfant, ils ont inventé cette entité symbolique, cet « androgyne à deux têtes et

un seul cœur », comme le définit le sociologue Edgar Morin dans *pascALEjandro, l'androgyne alchimique* (Actes Sud), ouvrage accompagnant l'exposition.

Au début des années 1950, Jodorowsky quitte le Chili pour Paris. Puis, dans les années 1960, il part pour le Mexique. Là, entre théâtre d'avant-garde et expérimentations de tout ordre, il dessine des comics pour le journal mexicain *El Herald*. Depuis, il n'avait plus dessiné, ne participant au 9^e art qu'avec ses scénarios, notamment *L'Incal* de Moebius. En 2009, Pascale Montandon-Jodorowsky retrouve des exemplaires de ces comics et pousse son époux à se remettre au dessin. « *Je dessine pour Pascale* », clame-t-il. *Ce que je veux, c'est que Pascale se réalise à travers l'œuvre que nous créons ensemble.* » Alejandro dessine et Pascale met en couleur. Si les quelque soixante dessins que réunit l'exposition sont marqués par l'univers et les obsessions d'Alejandro Jodorowsky, cinéaste génial d'*El Topo* (1970), de *La Montagne sacrée* (1973), poète et adepte du tarot divinatoire, ils sont illuminés par les couleurs vives et douces, denses et translucides de Pascale Montandon-Jodorowsky.



“Chercher comment réaliser une œuvre commune sans lutte est à la fois une expérience artistique et une expérience de l’âme. Il faut savoir placer l’ego. Non pas l’éliminer, mais le dompter.”

Dans la pratique, le travail ne se fait pas à quatre mains. L’un crée, puis confie à l’autre la suite, sans aller-retour la plupart du temps. « Notre collaboration est liée à l’essence de notre relation. Il s’agit pour chacun de nous de s’abstraire pour créer ce troisième artiste », confie Pascale Montandon-Jodorowsky, qui s’était fait connaître sous son nom à travers une peinture plutôt froide et sombre, aux antipodes de l’inspiration qui l’anime face aux dessins de son mari. Elle s’en explique : « Utiliser ces couleurs vives est apparu comme une évidence par rapport au caractère des dessins d’Alejandro. L’entité “pascALEjandro” a nourri, teinté mon travail personnel. Il y avait une prise de risque au départ : Alejandro a son aura d’artiste mythique, et j’aurais pu être effacée ou étouffée par lui. Ça ne s’est pas produit, car il me laisse prendre possession de son dessin, et nous partageons la page pour être au service de l’œuvre. » Alejandro Jodorowsky complète : « En dehors de l’expérience artistique, c’est aussi une expérience psychologique, une expérience de l’âme pour chercher comment réaliser une œuvre commune sans lutte. Il faut savoir placer l’ego. Non pas l’éliminer, mais le dompter. Ainsi, ce que l’on crée ensemble n’est pas le produit d’une guerre, mais plutôt d’une paix. »

Pour cette exposition, pascALEjandro a créé trente nouveaux dessins, tous de même dimension (100 cm × 70 cm). « L’aspect figuratif de notre travail commun vient de moi. Pascale était beaucoup plus dans l’abstraction », précise Alejandro Jodorowsky, avant d’ajouter : « Je pense toujours d’une façon hypermystique parce que j’ai une immense conscience de la grandeur de l’Univers. Je cherche à arriver à un art sublime, mais pas cucul. Sublime, ça veut dire libre. Pour moi, la subversion, c’est montrer les valeurs, les qualités de l’être humain, être optimiste, et le faire ensemble. Voilà ce qui est difficile de nos jours, être révolutionnaire. » Jodorowsky prévoit de donner une suite à *La Danza de la realidad* et *Poesía sin fin*, un nouveau volet qui raconterait notamment sa rencontre avec Pascale Montandon. Encore une manière de mettre en scène son histoire d’amour, de la transformer en couple de cinéma, pour celui qui conclut avec son accent chilien : « J’aurais pu continuer à créer seul. Mais à quoi bon ? Il faut descendre de soi-même et aller vers l’union. »

« pascALEjandro, l’androgynisme alchimique », galerie Azzedine Alaïa, 18, rue de la Verrerie, Paris 4^e. Jusqu’au 9 juillet.



Plein les yeux. **Le Ghana en haut de l'affiche.** Par Marie Godfrain

DANS LES ANNÉES 1980, L'APPARITION DE LA VHS BOULEVERSA L'INDUSTRIE DU CINÉMA, entraînant la fermeture de nombreuses salles dans le monde entier. Au Ghana, l'immense majorité des habitants ne pouvant s'offrir un magnétoscope, ce sont les vidéoclubs qui prirent la relève. Des films hollywoodiens piratés étaient projetés dans les arrière-cours de ces boutiques de location. Pour promouvoir ces séances improvisées, leurs organisateurs faisaient appel à des artistes locaux qui dessinaient des affiches, placardées ensuite dans les rues. Jusqu'au 24 juin, la galerie La Jetée, à Montpellier, expose ces œuvres d'art populaire qui croisent culture africaine et codes hollywoodiens, toutes issues de la collection du galeriste Pascal Saumade. Femme-cochon, lanceur de couteaux au regard cruel ou moine shaolin dans un décor de flammes sont les ambassadeurs d'une mondialisation méconnue. 🍷

« **Hollywoodoo, les incroyables affiches de cinéma peintes du Ghana** », atelier/galerie La Jetée, 80, rue du Faubourg-Figuerolles, à Montpellier. Du 18 mai au 24 juin.



Le sens du détail.

Décor à double fond. Par Rosita Boisseau



À première vue, le spectacle s'ouvre sur un appartement banal. Sauf que dans *Wade in the Water*, mis en scène par les jongleurs et magiciens Raphaël Navarro et Clément Debailleul, le lit semble avaler les personnages dans ses draps ; la table et les chaises de la cuisine se déplacent l'air de rien ; quant aux assiettes et aux couverts, ils disparaissent sans aucun bruit de vaisselle. Ces tours de prestidigitation donnent aux scènes de la vie (apparemment) ordinaire de *Wade in the Water* une intensité imprévisible et anxiogène. Le décor devient une extension du malaise des trois personnages qui se débattent dans des conflits existentiels, et atteste du talent de Raphaël Navarro et de Clément Debailleul, figures de premier plan du mouvement de la Magie nouvelle.

Wade in the Water, de Raphaël Navarro et de Clément Debailleul.
CDA (Centre des arts), 12-16, rue de la Libération, Enghien-les-Bains (95).
Le 19 mai. www.cda95.fr



© Karel Appel Foundation / ADAGP Paris 2017

KAREL APPEL

L'ART EST UNE FÊTE!
24 février – 20 août 2017

PARIS
MUSEES
LES MUSEES
DE LA VILLE
DE PARIS



mam.paris.fr
#KarelAppel

MUSÉE
D'ART
MODERNE
DE LA VILLE DE PARIS



Vu de Chine. **Acrush, boys band de filles.**

Par Simon Leplâtre

Plus que par la qualité de leurs chansons, c'est par leur look masculin que les jeunes filles du groupe Acrush ont fait sensation.



EN À PEINE DEUX MOIS D'EXISTENCE, Acrush est devenu un phénomène en Chine. Le groupe n'avait pas encore sorti la moindre chanson qu'il comptait déjà 900 000 abonnés sur Weibo, le Twitter chinois. La clé de ce succès instantané ? Les mignons minois de ses cinq membres, âgés de 18 à 24 ans, leur look de chanteurs de K-pop (très influente en Chine), fait de mèches décolorées et d'habits streetwear... Et le fait que les membres du boys band sont toutes des filles. De quoi faire vibrer les réseaux sociaux pendant un moment. Le « A » de Acrush renverrait à Adonis, symbole de la beauté masculine, qui, selon la mythologie grecque, fit tourner la tête de la déesse Aphrodite (*crush* signifie en anglais « coup de cœur »).

Acrush est dans l'écurie de la maison de production Zhejiang Huati Culture Communication, une filiale du géant du Web Tencent, propriétaire du réseau social WeChat, qui compte 900 millions d'utilisateurs. Des auditions sont organisées dans tout le pays, puis la plate-forme de vidéo en direct de Tencent diffuse des télécrochets, au cours desquels les groupes sont formés comme des produits marketing.

Pourtant, Zhejiang Huati Culture Communication se défend d'avoir fabriqué ce groupe et relooké ses membres. « *Nous les avons découverts comme ça* », raconte Wang Tianhai, le patron de la société de production. *Quand elles ont passé les auditions, nous aussi nous les avons prises pour des garçons.* » Le 28 avril, au cours d'une conférence de presse, la leader d'Acrush, Peng Xicheng, a expliqué qu'elle se sentait mieux en jean qu'en jupe : « *Avant, j'étais danseuse professionnelle et je m'habillais en minijupe sexy. Mais dans la vraie vie, j'ai un look similaire à celui du groupe.* »

Le management d'Acrush évite pour autant de souligner la liberté véhiculée par ce style. Ainsi, les termes genrés sont soigneusement évités à leur sujet, le mot neutre de *meishaonian* (« belle jeunesse ») leur étant préféré.

Dans un pays où les questions de genre restent peu abordées et où des militants féministes ou LGBT sont régulièrement arrêtés pour trouble à l'ordre public, pas question pour des groupes commerciaux de parler de sujets sensibles.

« *Ce n'est pas pour nous*, reconnaît Wang Tianhai. *Nous, nous faisons de la musique pop. Nous avons aussi des groupes de filles mignonnes et sexy.* »

Si les réseaux sociaux ont beaucoup commenté l'allure des membres d'Acrush, et si les médias tant occidentaux que chinois ont été intrigués par le phénomène, la première chanson du groupe, sortie fin avril, n'a pas fait beaucoup de bruit. Sur fond de sons électro, les interprètes d'Acrush rappent avec talent. Un peu d'auto-tune vient modifier les voix pendant le refrain, qui proclame : « *Je n'en peux plus de cette existence minable, quand ce monde chaotique va-t-il enfin exploser ?* » Rien de bien révolutionnaire.

Au fond, c'est bien avant tout le style d'Acrush qui détonne dans le panorama chinois. En 2005, une émission de télévision avait fait émerger une star, Li Yuchun, qui, malgré une voix faiblarde, avait conquis le public avec un look androgyne anticonventionnel. Depuis, quelques artistes ont affronté le public avec une allure similaire, mais sans rencontrer le même succès. Pour Acrush, passé le buzz, le plus difficile reste à faire : durer, avec de bonnes chansons. 🎵



Jeune pousse.

Mehdi-Georges Lahlou, sans piété.

Roxana Azimi



Équilibre à l'encensoir, 2014.

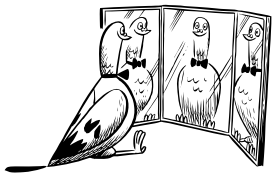
N'allez pas comparer Mehdi-Georges Lahlou à un activiste. Exposé à la galerie Rabouan Moussion, à Paris, l'artiste franco-marocain refuse les étiquettes comme les assignations. « Ça me dérange qu'on me qualifie de performer, d'Arabe, d'immigré, indique-t-il. Je ne suis rien de tout ça. » Synchrétique, l'artiste né en 1983 aux Sables-d'Olonne l'est par ses origines : une mère espagnole chrétienne, danseuse de flamenco, et un père marocain musulman, vendeur de bijoux. À cheval sur plusieurs cultures, Mehdi-Georges Lahlou s'abreuve à de multiples sources, des auteures féministes des années 1970 à Joséphine Baker, en passant par l'humoriste Elie Kakou. Faisant ventre de toutes ces influences, il questionne le poids des traditions, comme le montrent ses œuvres exposées à Paris. Dans ses tapis de prière, il déconstruit les codes religieux, reprenant non les versets du Coran, mais des prières chrétiennes. Ou dépose des objets du folklore musulman sur la tête de bustes en plâtre.

Il prend aussi à rebrousse-poil les catégorisations de genre. Dans ses premières performances, en collants noirs et perché sur des talons aiguilles rouges, il sillonnait les routes de la banlieue d'Anvers,

en Belgique. S'il se met en scène, avec un sens consommé du burlesque, c'est moins par narcissisme que par devoir : « L'artiste doit être au milieu de tous. » Mehdi-Georges Lahlou se pose en fou du roi et du village, qui choque presque à son corps défendant. « Je ne suis pas dans la critique. Je n'assène pas de vérité figée », assure-t-il.

Plus d'une fois ses œuvres ont heurté les communautés musulmanes. En 2009, l'installation *Cocktail ou Autoportrait en société*, exposée à Bruxelles en plein ramadan, est vandalisée. L'artiste juxtaposait des tapis de prière à côté desquels étaient posés des souliers masculins, avec un tapis vert sur lequel se dressait une paire de talons aiguilles rouges, telle une femme toisant les hommes et se moquant de la religion. Aujourd'hui, Mehdi-Georges Lahlou dit préférer « être moins direct, plus ambigu ». « Je ne veux pas que mes expérimentations s'arrêtent à cause d'un scandale, confie-t-il. Je veux que mon travail aille plus loin que ça, qu'il existe sans ça. » L'âge de la maturité? ☺

« Of the Confused Memory », de Mehdi-Georges Lahlou, galerie Rabouan Moussion, 11, rue Pastourelle, Paris 3°. Jusqu'au 27 mai. www.rabouanmoussion.com



Surface de préparation. Le biopic "Emily Dickinson. A Quiet Passion".

1 — Se plonger dans les *Poésies complètes* de l'auteure américaine (1830-1886), à qui l'Anglais Terence Davies consacre un film. Parues chez Flammarion en 2009, elles sont traduites par Françoise Delphy.

2 — Écouter *Emily*, album sorti en 2014, dans lequel la chanteuse italienne Barbara Eramo met en musique les poèmes de l'écrivaine.

3 — Lire *La Dame blanche*, ouvrage de Christian Bobin publié en 2007 chez Gallimard et consacré à Emily Dickinson.

Emily Dickinson. A Quiet Passion (2h05), de Terence Davies. Avec Cynthia Nixon, Jennifer Ehle... En salle.

Le DVD de Samuel Blumenfeld. “L’Ascension”.



EN 1942, DANS LA BIÉLORUSSIE OCCUPÉE PAR LES ALLEMANDS, deux partisans soviétiques, envoyés en mission pour rapporter de la nourriture, sont capturés par les nazis et interrogés par un collaborateur russe. Voilà le récit de

L’Ascension, film qui valut un Ours d’or à la Berlinale en 1977 à son auteur, Larissa Chepitko, l’une des plus grandes cinéastes, avec Kira Muratova, de l’histoire du cinéma soviétique.

Cette adaptation d’un roman de Vasil Bykau marquera des générations de cinéphiles, jusqu’à Alejandro González Iñárritu. *The Revenant* emprunte des éléments aux admirables séquences de *L’Ascension* où les partisans soviétiques errent dans la neige, tétanisés par le froid et la faim, magnifiés par un noir et blanc solaire.

En 1977, “L’Ascension” s’inscrit dans une période particulière du cinéma soviétique, un moment bref, entamé dans les années 1960, de liberté artistique inédite.

Sur le même modèle que les nouvelles vagues française, japonaise, brésilienne ou britannique, se forme une école russe, une révolution au sein de la révolution, avec comme figures de proue Larissa Chepitko, son époux, Elem Klimov, ou encore Gleb Panfilov, Aleksei German, Mikhaïl Kalatozov, Andreï Tarkovski...

Tout comme dans un autre de ses chefs-d’œuvre, *Les Ailes*, sorti en 1966, Larissa Chepitko tourne ici le dos aux principes de montage érigés par les grands maîtres des années 1920 (Sergueï Eisenstein, Dziga Vertov, Vsevolod Poudovkine) ainsi qu’au réalisme socialiste loué par la propagande. La cinéaste s’intéresse moins au collectif vanté par le communisme qu’à l’individu. Une scène en particulier le montre : un soldat, torturé par les nazis, poussé aux confins de la souffrance physique, se retrouve éclairé par une lumière vive. Il devient un saint, filmé comme une icône plutôt que comme l’un de ces héros que le régime

affectionne. Avec ce mysticisme, Chepitko, qui mourra deux ans plus tard à l’âge de 41 ans dans un accident de voiture, prouve sa fascination pour la liberté de ses personnages, et mène une révolution tranquille. 🍿

***L’Ascension*, de Larissa Chepitko, 1 h 50, disponible dans un coffret consacré à Larissa Chepitko et Elem Klimov édité par Potemkine.**



Mysticisme revendiqué, individu contre collectif... Dans *L’Ascension*, la réalisatrice Larissa Chepitko prend ses distances avec le dogme soviétique. Avec Boris Plotnikov et Vladimir Gostioukhine.

Pages coordonnées
par Clément Ghys,
avec Émilie Grangeray



CONTRE LA PROPAGANDE
ET L'EMBRIGADEMENT

**SEULE
L'ÉDUCATION
PROTÈGE.**

**AGISSEZ POUR L'ÉDUCATION EN SOUTENANT
LE MÉMORIAL DE LA SHOAH PAR VOTRE DON.**

Face à la barbarie, contre l'ignorance et l'intolérance, l'éducation des jeunes générations est le plus fort rempart. Plus que jamais, nous devons enseigner à notre jeunesse les conséquences du racisme et de l'antisémitisme, et lui donner la capacité de reconnaître, de réagir et de résister à la propagande et à l'embrigadement. À partir de l'histoire de la Shoah et de celle des génocides, le Mémorial transmet ces connaissances à plus de 50 000 élèves chaque année. Aidez-nous à intensifier notre mission éducative, vitale pour notre démocratie.
Faites un don sur : don.memorialdelashoah.org/isf

**Mémorial
de la SHOAH**
Musée,
Centre
de documentation

Mots croisés

GRILLE N° 295

PHILIPPE DUPUIS

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15
I															
II															
III															
IV															
V															
VI															
VII															
VIII															
IX															
X															
XI															
XII															
XIII															
XIV															
XV															

Horizontalement **I** Serait-il meilleur pêcheur que citoyen? **II** Attaque les monnaies. Passer à l'huile. Enchaînement de nucléotides. **III** Bonheur de ne rien faire. Sous la ceinture ou dans l'escalier. **IV** Engage le titre. Droit pour tracer. Ne supporte pas d'être à l'étroit. Associe. **V** Démonstratif. Arrose la péninsule ibérique. Dur en main. **VI** Personnel. A inspiré au même moment Corneille et Racine. Blonde anglaise. **VII** Imprime en relief. Gouffre naturel. **VIII** Au côté de l'académicien. En aurait plein les mains. **IX** Drôle de pistolet. À la bonne heure. Tête de cétaqué. **X** Point. En dessous de la moyenne. Alimente les officines africaines. Conjonction. **XI** Maintient sur l'établi. Contestassent. **XII** Donnent rendez-vous douze fois par an. Cité en justice. **XIII** Encore moi. Points sur la rose. Leurs gestes sont aussi augustes. **XIV** Négation d'hier. Pain rond. Ouverture instrumentale. **XV** Prépareras son départ. Fait de belles bottes.

Verticalement **1** Avec chaleur et tendresse. **2** Liquidée pour faire le vide. Couverte et rasurée. **3** Drapent les belles de Calcutta. Bâtitteur de musées. Encore petits, déjà têtus. **4** Posséda. Chef gaulois qui s'empara de Rome. Prises en note. **5** Chargée de senteurs marines. Cours du Nord. Solidement rapprochée. **6** Sorti de l'eau, il se jette dans le vin. Leur patronne est restée vierge avec onze mille autres. **7** Sonnées coup après coup. Richesse de l'Égypte. Ouvre le parapluie. **8** Coupait du monde. Bien en place. **9** Récitée ou chantée avec lyrisme. Ne donnent plus l'heure mais font toujours pleurer. Fait la liaison. **10** Dans le genre. Comme un découpage d'échelle graduée. **11** Affaires commerciales. Chateaubriand l'a envoyé chez les Indiens. **12** Conviendra. Bien renforcée. **13** Frétille en Méditerranée. Blanchie de tous soupçons. Assemble les fils et les hommes. **14** Évite de sortir son argent. S'accroche en tête. Réservé aux galonnés. **15**. Couvrent d'eau. A eu la peau du Minotaure.

Solution de la grille n° 294

Horizontalement **I** Informées. Prise. **II** Nounours. Glénan. **III** Turcs. Atteintes. **IV** Réc. Affres. Aéré. **V** Articulations. **VI** Nasse. Épées. Thé. **VII** Si. Lerma. Radial. **VIII** Pé. Aèdes. Anti. **IX** Gai. Acnés. Sis. **X** Éblouit. Cira. **XI** Abords. Radoubée. **XII**. Net. Empilable. **XIII** Tsar. Eire. Atèle. **XIV** Ès. An. Lésas. Non. **XV** Sessiles. Sentit. **Verticalement** **1** Intransigeantes. **2** Noucerai. Abbesse. **3** Furets. Pilota. **4** Onc. Isle. Or. Ras. **5** Rosacée. Aude. Ni. **6** Mu. Fu. Racisme. **7** Éraffement. Pile. **8** Estrapade. Rires. **9** Tête. Escales. **10** Gésiers. Ida. As. **11** Pli. Osa. Arobasse. **12** Renan. Da. Ault. **13** Intestins. Bécent. **14** Saer (réas). Hâtive. Loi. **15** Ensevelissement.

Sudoku

N° 295 - DIFFICILE

YAN GEORGET

						8	5	
			2		3	6	1	
3				9				
				6	1	5		
	6		4	5	7		2	
		5		8				7
	2	4	7					9
9	3				6			

Compléter toute la grille avec des chiffres allant de 1 à 9. Chacun ne doit être utilisé qu'une seule fois par ligne, par colonne et par carré de neuf cases.

8	3	1	4	2	3	5	6	8
8	5	7	2	6	3	1	4	9
6	1	9	8	2	5	6	7	3
1	8	3	5	7	4	6	5	7
6	9	6	7	7	2	2	1	3
7	2	4	3	7	3	6	6	1
2	8	8	7	5	4	1	1	8
8	4	1	2	4	2	7	8	5
2	7	5	9	1	6	4	1	6

SOLUTION DE LA GRILLE PRÉCÉDENTE

Bridge

N° 295

FÉDÉRATION FRANÇAISE DE BRIDGE

Sud donneur: Tous vulnérables

Sud	O	N	E
15A	Passé	2+	Passé
2+	Passé	35A	

Point trop n'en faut

Contrat : 3 Sans-Atout par Sud

Entame : Valet de Pique

Avec une main limitée à la manche sans singleton, Nord doit sauter à 5SA sur 2+ et non nommer sa mineure cinquième. Ouest entame du Valet de Pique et, après quelques instants de réflexion, le déclarant appelle le 6. Comment Est doit-il réagir ?

L'indice : un rapide compte des points plantera bien le décor.



Solution sur le site de la Fédération Française de Bridge www.ffbridge.fr

THÉÂTRE
NATIONAL DE
LA DANSE

chailloT

17
18

La saison 17/18

DANSE/THÉÂTRE/MUSIQUE/POUR LA JEUNESSE

Blanca Li • Anne Nguyen • Boris Charmatz • Mathilde Monnier • Alan Pauls • Tatiana Julien • Pedro Garcia-Velasquez • Angelin Preljocaj • Roser Montlló Guberna • Brigitte Seth • Lia Rodrigues • Compagnie DCA Philippe Decouflé • Yuval Pick • José Montalvo • Christian Rizzo • Annabelle Bonnéry • Héra Fattoumi • Éric Lamoureux • Marc Lainé • Alonzo King LINES Ballet • Élise Vigier • Marcial Di Fonzo Bo • Fabrizio Favale • Jann Gallois • Sydney Dance Company • Dancenorth • The New Zealand Dance Company • Liquid Loft • Paul-André Fortier • Merce Cunningham/CNDC d'Angers • Hervé Robbe • Les Ballets de Monte-Carlo • Ivo van Hove • 3^e Biennale d'art flamenco • Festival nordique

www.theatre-chailloT.fr / 01 53 65 30 00



Le stylo bille de Pierre Lescure.

LE PRÉSIDENT DU FESTIVAL DE CANNES POSE UN REGARD PASSIONNÉ SUR LES OBJETS DU QUOTIDIEN. COLLECTIONNEUR REPENTI, NOTAMMENT DE POSTES DE RADIO, IL CONSERVE TOUJOURS SUR LUI SON CARAN D'ACHE.

PROPOS RECUEILLIS PAR **DIANE LISARELLI**

“ Le design de la simplicité m'a toujours bouleversé. J'aime les objets qui, dans leur conception et leur fonctionnalité, arrivent à l'os. J'ai une passion pour les pièces des années 1920-30-40, cette période où le rococo est abandonné et où l'Art déco connaît ses déclinaisons pratiques, avec des génies américains comme Raymond Loewy ou John Vassos, qui révolutionnent le quotidien depuis les cafetières jusqu'aux locomotives, en passant par les postes de radio. Ce Caran d'Ache procède de la même approche : à part ce guillochis [*décor d'une surface dessinant des lignes brisées ou onduleuses*], il est très discret. On ne peut pas être plus simple, et en même temps exister autant. À cela s'ajoute son poids, quasi idéal : assez léger pour permettre une grande dextérité, et assez conséquent pour signifier l'acte d'écrire. Tout à l'heure, j'avais un stylo jetable dans la main. Il était d'une maniabilité

extraordinaire, mais il lui manquait quelques grammes. Dès que je dois écrire un message personnel, une explication, une excuse, j'ai besoin d'avoir ce poids dans la main.

J'envoie énormément de SMS, je suis sur les réseaux sociaux, j'utilise des applications de messagerie, j'écris des e-mails, mais on ne dit pas les mêmes choses avec un clavier ou avec un stylo. Celui-ci, je dois l'avoir depuis douze ou treize ans. Je l'ai tous les jours sur moi ; si je me rends compte que je l'ai oublié, je m'arrange pour retourner le chercher ou me le faire porter. La graphie, c'est mieux que les smileys — même si j'en envoie aussi. Je n'imagine pas qu'un acte important, un acte diplomatique ou un acte de mariage, par exemple, puisse se faire un jour sur tablette. Et puis, sans vouloir faire de sentimentalisme de bazar, un « je t'aime » sera quand même pour quelques décennies encore, je l'espère, plus attachant écrit que tapé. ”

nouveau škoda **KODIAQ**



À ceux qui pensent qu'une voiture ne peut pas être en même temps design, techno et fonctionnelle, nous répondons avec un SUV de 7 places, à l'habitacle immense et aux lignes élégantes. Son style unique combiné à des technologies innovantes ne laisse rien au hasard et risque bien de vous surprendre. Avec **ŠKODA KODIAQ**, un vent d'air frais souffle sur les SUV.
www.skoda.fr

la perle **WORMS**



Spécialiste des bijoux perle, la marque française **WORMS PARIS** participe au retour de la perle de culture avec des bijoux faciles à porter au quotidien. Porté à fleur de peau, ce bracelet révèle une perle de culture précieusement lovée au centre d'un cadenas stylisé, emblématique de la marque. Rehaussé d'un ruban de couleur interchangeable, il s'harmonise à nos tenues en un clin d'œil. Bracelet «**Cadenas U'rband**» en argent rhodié avec diamant et perle : 220 €.

www.wormsparis.com

AGL sandale **RIBBON**



Le savoir-faire *Made in Italy* de **AGL** et l'inspiration foisonnante des *sœurs Giusti* se complètent de façon magistrale dans la création la plus audacieuse de la collection P/E 2017. Cette sandale est un mix d'inspiration androgyne et de raffinement féminin. Le design est minimaliste et à l'avant-garde, Le cuir est orné de rubans gros grain et la semelle en cuir est ornée d'éléments métalliques dorés et de contre-forts en cuir noir, tressés à la main avec des fils de cuir et de raphia multicolores.

www.agl.com

IMATGINE

Showroom



IMATGINE est la réunion d'une architecte d'intérieur/décoratrice et d'un entrepreneur. C'est un nouvel espace dédié aux matériaux de décoration et de rénovation à Feucherolles dans les Yvelines. En plus des services de conseils et de travaux, vous pourrez découvrir de nombreuses productions françaises ou européennes originales, de qualité et raisonnés.

IMATGINE showroom-RD 307-ZA la Briqueterie-Immeuble Périgord-Feucherolles.
06 23 32 73 50 ou 06 60 41 96 04

www.imatgine.com

sucré **SALÉ**

Parce que se faire plaisir, c'est avant tout faire plaisir à son entourage. Les deux marques **VILEBREQUIN & LA TARTE TROPÉZIENNE** le savent bien. Pour la plage, une collection capsule aux couleurs de St-Trop', gamme « Père et fils », et pour les gourmands, « Grande Tarte » et « Baby Trop' » à déguster après le bain. Disponible en juin

www.vilebrequin.com

www.latartetropzeienne.fr





Collection Frivole
Bague Entre les Doigts,
or jaune et diamants.

Van Cleef & Arpels

Haute Joaillerie, place Vendôme depuis 1906

